This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

4 vol
120 f
Vet. Fr. II A. 947

ZAHAROFF
UND

Bought from Leconte

LE
NOUVEAU TRÉSOR
DU PARNASSE.
TOME TROISIÈME.

LE

NOUVEAU TRÉSOR DU PARNASSE,

OU

ÉLITE

DE POÉSIES

FUGITIVES.

TOME TROISIEME.

A LIEGE,

Chez BASSOMPIERRE, Imprimeur-Libraire;

Et se vend à PARIS,

Chez LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Permission.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 DEC 1971
OF OXFORD
LIBRARY

LE

NOUVEAU TRÉSOR DU PARNASSE.

ODE.

ÉLOGE DES VERS.

MAUVAIS goût né de l'habitude,
Faux enchantement du lecteur,
Rime, mesure, vaine étude,
Le peuple Goth fut ton auteur :
Non, tu n'es point la poésie :
D'un plus beau feu l'ame saisie,
En prose s'énonce bien mieux ;
Les vers, dans les siecles barbares,
Ont eu, de nos ayeux ignares,
Le nom de *langage des dieux.*

Tel eſt l'audacieux blaſphême
Qu'on profere contre Apollon :
Eh qui ? c'eſt la Mothe lui-même,
Déſerteur du ſacré Vallon :
Mais, cette erreur qu'il nous propoſe,
En vain de ſa ſubtile proſe,
Emprunte un éclat ſpécieux ;
Par la rime & par la cadence,
Sur le Parnaſſe il a d'avance
Expié ſon tort à nos yeux.

Cenſeur de notre tragédie,
Il oſe, en ſes réflexions,
Croire qu'une proſe hardie
Peut nous peindre les paſſions :
Que c'eſt violer la nature,
Que d'aſſervir à la meſure,
Et de rimer un ſentiment ;
Oubliant que c'eſt par ce charme,
Qu'Inès communique l'alarme
Qu'elle éprouve pour ſon amant.

Quoi ! de l'ode dont Polymnie
A ſes amants nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des vers !
Pindare, Anacréon, Horace,
Ont donc abuſé le Parnaſſe

Par leurs immortelles chanſons ;
J'entends Malherbe qui ſoupire
De voir qu'on oſe de ſa lyre
Dédaigner les ſuperbes ſons.

La ſageſſe des premiers âges,
En vers voulut dicter les loix ;
Digne prix des plus grands courages,
Les vers chanterent les exploits :
Qu'on liſe au temple de mémoire
Les noms conſacrés à la gloire,
Calliope les a tracés :
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lus ou ſont effacés.

Art des vers, par quelle magie,
Au gré de tes ſons enchanteurs,
L'emportes-tu ſur l'énergie
Dont ſe vantent les orateurs ?
Dans Rome, bravant la nature,
Octave, inſenſible & parjure,
La remplit de ſang & d'horreurs :
Eh ! qui ne ſait qu'à l'harmonie
Du divin chantre d'Auſonie,
Il ne put refuſer des pleurs ?

Marcellus, dont les deſtinées
Priverent trop tôt l'univers,
Moins de larmes furent données
A ton trépas qu'à ſes beaux vers.
O poéſie! à ta puiſſance
Que peut oppoſer l'éloquence?
Quel miracle a-t-elle à citer?
Seroit-ce un fougueux Démoſthene
Suivi d'un peuple qu'il entraîne,
Flots toujours prêts à s'agiter?

Ami né de la ſymmétrie,
L'homme en recherche l'agrément:
Des merveilles de l'induſtrie,
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille, la muſique
Offre un mouvement ſymmétrique
Des tons dont l'ordre fait les loix.
L'impreſſion plus délicate
De cet ordre en beaux vers nous flatte,
Et ſur l'eſprit même a ſes droits.

« Mais cet art frivole & pénible,
» Eſt, dit-on, méchanique en ſoi;
» De plus d'un obſtacle invincible,
» Souvent l'eſprit ſubit la loi:
» La cadence ou le ſens vous gêne,
» Quelquefois la recherche eſt vaine

» D'un mot qui les ſerve tous deux :
» La rime à cette autre s'oppoſe ;
» D'un autre qui plairoit en proſe
» Le choix ne ſeroit pas heureux ».

O combien le ſage eſt louable,
Qui, s'abaiſſant à ce détail,
Pour rendre la ſageſſe aimable,
N'en dédaigne pas le travail !
Des attraits d'Hélicon parée,
Il peut nous ramener Aſtrée :
L'homme va goûter l'équité.
Ainſi, de la main de ſa mere,
L'enfant boit la liqueur amere,
Par quelque douceur attiré.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe
Qui s'éleve au plus haut degré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs ;
Et la regle qui ſemble auſtere,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Non, le travail n'eſt point futile,
Quand la raiſon en eſt l'objet :
Qu'elle plaiſe en ton vers utile,
Qu'elle t'en dicte le ſujet ;
Médite, polis, remanie ;
Des dons du dieu de l'harmonie,
Aucun ſans peine ne jouit :
C'eſt l'encens qu'Apollon deſire :
A ce prix il prête ſa lyre,
Et l'obſtacle s'évanouit.

LA FAYE.

VERS
SUR LA MORT.

ROSES en qui je vois paroître
Un éclat ſi vif & ſi doux,
Vous mourrez bientôt ; mais, peut-être,
Je dois mourir plutôt que vous.

La mort, que mon ame redoute,
Peut m'arriver inceſſamment.
Vous mourrez en un jour, ſans doute ;
Et moi peut-être en un moment.

CASSAGNES.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE SALLÉ.

LES Amours pleurant votre abſence,
Loin de nous s'étoient envolés ;
Enfin les voilà rappellés
Dans le ſéjour de leur naiſſance.
Je les vis, ces enfants ailés
Voler en foule ſur la ſcene,
Où, pour voir triompher leur reine,
Leurs états furent aſſemblés.
Tout avoit déſerté Cythere,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mere
Et la ceinture & les atours.
Dieux ! quel fut l'aimable concours
Des jeux qui, marchant ſur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas meſurés par les Graces,
Et compoſés par les Amours.
Des Ris l'eſſaim vif & folâtre
Avoit occupé le théatre,
Sous les formes de mille amants ;
VÉNUS & ſes nymphes parées

De modernes habillements,
Des loges s'étoient emparées :
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint auſſi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémiſſant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en peſtant, leur hommage ;
Et jurer en applaudiſſant.
Reſtez, fille de TERPSICHORE,
L'Amour eſt las de voltiger ;
Laiſſez ſoupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore :
Je ſais que, pour vous attirer,
Le ſolide Anglois récompenſe
Le mérite errant que la France
Ne ſait tout au plus qu'admirer.
Par ſa généreuſe induſtrie
Il veut en vain vous rappeller :
Eſt-il rien qui doive égaler
Le ſuffrage de ſa patrie ?

M. BERNARD

ÉPITRE
A MADEMOISELLE ***,
Actrice de la Comédie Françoiſe.

CHASSÉ deux fois, c'eſt trop, friponne.
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne;
Je ſuis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne:
Ce ſont les droits de la beauté.
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages.
Nous autres ſots, ſoi-diſant ſages,
Ainſi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus, que Dieu confonde,
Qu'on voit ſans ceſſe autour de toi,
Frémir, touſſer, faire ſa ronde,
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,
Et qui n'eſt prompt qu'à ſoupçonner,
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuſe;
J'ai m'on congé; c'eſt mon excuſe.
D'autres iroient ſe lamentant,

Te reprochant tes injuſtices.
Pour moi, de tes jolis caprices
Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc qu'eſt-ce que demande
Ce vieux Boſtangi des Amours ?
Dois-tu trembler quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille ſur ſes pas
Les roſes qui viennent d'éclore :
Un ſeul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le deſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphyr,
Comme Zéphyr court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
O toi, Rozire fraîche & belle,
Ce décrépit, ce lourd Midas,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas ?
Qui, pour t'outrager, ſe tourmente,
Oſe unir l'hyver au printems,
Et ſur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiſer de ſoixante ?
Je crois voir ce cyclope affreux,
Ce forgeron attrabilaire,
Qui de ſes antres ténébreux,

Tout en boîtant vient à Cythere
Attriſter les ris & les jeux ;
De Vénus ſalir la ceinture ;
Effaroucher la volupté ;
Et ſouiller le lit de verdure
Qui ſert de trône à la beauté.
Ah ! ramene enfin ſur tes traces
Et la folie & l'agrément ;
Allons, Rozïre, au nom des Graces,
Chaſſe-nous ce froid ſurveillant.
Il t'ennuira pendant ta vie,
S'il t'enrichit après ſa mort.
Eh ! n'es-tu point jeune & jolie ?
Diſpoſe ſeule de ton ſort.
Ta voix, ta voix enchantereſſe,
Dont les accents victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivreſſe,
La langueur, le trouble & les feux ;
Ta taille élégante & légere,
Ton œil frippon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'Amour préfere,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foibleſſes & nos deſirs ;
Crois-moi, voilà ton héritage,
Enrichis-toi par les plaiſirs.

M. DORAT.

VERS

SUR LA CRITIQUE.

CET art de dépriſer, toujours ſi condamnable,
Par ſes propres ſuccès eſt bien ſouvent trahi :
Critique on eſt bientôt haï,
Moqueur on devient mépriſable.

Le Prince CANTEMIR.

MADRIGAL

A Madame la Ducheſſe DE *VILLARS.*

AH ! c'eſt en vain, parures empruntées,
Que VILLARS ſuit vos profanes ſecours ;
En elle, hélas ! les Graces ſont reſtées :
Que je la plains ! elle plaira toujours.

M. DE MONCRIF.

FABLE.

LA LINOTTE.

A certaine linotte un jour on enleva
Le précieux tréſor qui tenoit enfermée
Sa tendreſſe avec ſa couvée.
Une perfide main avoit fait ce coup-là :
C'étoit le premier fruit d'un heureux hyménée ;
C'étoit ſa richeſſe, ſon bien,
C'étoit tout. Jugez donc combien fut affligée
Cette bonne mere, à qui rien
N'étoit au monde entier plus cher que ſa nichée.
Son amour étoit grand, bien qu'en un petit cœur.
Elle va conter ſon malheur
Dans tout le voiſinage ; on la plaint ; mais qu'y faire ?
« Il faut vous conſoler, lui dit-on. Vos petits
»Sont peut-être en bon lieu, bien choyés, bien
»nourris. . . .
»S'ils vivoient ſeulement, répond la tendre mere !
»Ah ! croyez que les dieux en auront eu pitié ;
»Croyez que de leurs jours le fil ſi délié
»N'a point ſenti la main de la Parque cruelle.
»Eh ! quand cela ſeroit, dit-elle,
»Quand la main du trépas les auroit reſpectés,
»Leur perte, pour mon cœur, en eſt-elle moins dure ?

»D'une autre ils prennent leur pâture ;
»Par une autre ils ſont careſſés.
»Une autre a le plaiſir de les voir à toute heure.
»J'en ſuis ſeule privée : il faudra que j'en meure :
»Mais ſi l'on a pour eux des ſoins vifs, empreſſés. . . .
»On n'en aura jamais aſſez.
»Cette autre, eſt-ce une mere, attentive, zélée,
»Sachant ce qu'il leur faut & ce qui leur nuiroit ?
»Cette main qui ſous eux arrange le duvet,
»Par l'Amour eſt-elle guidée » ?

Pour ceux qui lui doivent le jour,
Tels ſont les ſoucis d'une mere :
Sa tendreſſe eſt jalouſe, inquiette & ſincere,
C'eſt le chef-d'œuvre de l'Amour.

M. l'Abbé AUBERT.

MADRIGAL

A Madame DE NOINTEL.

A ſes écarts NOINTEL allie
L'amour du vrai, le goût du bon.
En vérité c'eſt la raiſon
Sous le maſque de la folie.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPITAPHE

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

CI GIST l'actrice inimitable,
De qui l'esprit & les talents,
Les graces & les sentiments
La rendoient par-tout adorable,
Et qui n'a pas moins mérité
Le droit à l'immortalité,
Qu'aucune héroïne ou déesse,
Qu'avec tant de delicatesse
Elle a souvent représenté :
L'opinion étoit si forte,
Qu'elle devoit toujours durer,
Qu'après même qu'elle fut morte,
On refusa de l'enterrer.

PRIERE

A L'AMOUR.

AMOUR ! venge un fidele amant
Des trahiſons d'une infidelle :
Fais-lui perdre quelqu'agrément
A chaque inconſtance nouvelle.
Tu ne m'écoutes point, hélas !
Tu fais triompher la cruelle :
Loin d'ôter rien de ſes appas,
Chaque forfait la rend plus belle.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de BENSERADE.

CE bel-eſprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaiſanter les grands, il ne fit point ſcrupule ;
Sans qu'ils le priſſent de travers :
Il fut vieux & galant, ſans être ridicule,
Et s'enrichit à compoſer des vers.

DE SENECÉ.

FABLE.

LE ROSSIGNOLE, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

LE tendre roſſignol & le galant moineau,
L'un & l'autre amoureux de la jeune fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit chantre aîlé, par des airs doucereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle :
« Je ſerai, lui dit-il, toujours tendre & fidelle
» Si vous voulez me rendre heureux ;
» De mes douces chanſons vous ſavez l'harmonie,
» Elles ont mérité le ſuffrage des dieux ;
» Déſormais je les ſacrifie
» A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux ;
» Les échos de ces bois le rediront ſans ceſſe,
» Et j'aurai tant de ſoin de le rendre éclatant,
» Que votre cœur ſera content
» De voir l'excès de ma tendreſſe.
» Et moi, dit le moineau, je vous baiſerai tant »...
A ces mots le procès fut jugé dans l'inſtant,
En faveur de l'oiſeau qui porte gorge noire ;

On renvoya l'oiſeau chantant :
Voilà la fin de mon hiſtoire.
En voici la morale, & qu'il faut retenir.
Beautés qui tous les jours voyez, dans vos ruelles,
Un tas d'amants tranſis ne vous entretenir
Que de leurs vains ſoupirs, de leurs peines cruelles,
Et d'autres fades bagatelles :
Songez à préférer le ſolide au brillant.
On ſe paſſe fort bien de vers, de chanſonnette.
Le talent du moineau, voilà le vrai talent.
Je ſais mainte Cloris du goût de la fauvette,
A moins qu'il ne ſe trouve un tiers oiſeau donnant :
Alors il n'eſt pas étonnant
Que ce dernier gagne ſur l'étiquette.

FONTENELLE.

MADRIGAL.

JE porte un cœur fidele & tendre :
Mais à qui veut le poſſéder,
Il faut des charmes pour le prendre,
Et des faveurs pour le garder.

LA FARE.

SONNET.

QUAND d'un eſprit ſage & diſcret,
Toujours l'un à l'autre on défere ;
Quand on ſe cherche ſans affaire,
Et qu'enſemble on n'eſt point diſtrait :

Quand on n'eut jamais de ſecret,
Dont on ſe ſoit fait un myſtere ;
Quand on ne cherche qu'à ſe plaire,
Quand on ſe quitte avec regret :

Quand, prenant plaiſir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne penſe dire,
Et ſouvent moins qu'on ne voudroit :

Qu'appellez-vous cela, la belle ?
Entre nous deux cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

SAINT-PAVIN.

MADRIGAL.

LA maîtreſſe du cabaret
Se devine ſans qu'on la peigne ;
Le dieu d'Amour eſt ſon portrait ;
La jeune Hébé lui ſert d'enſeigne.
Bacchus, aſſis ſur un tonneau,
La prend pour la fille de l'Onde :
Même en ne verſant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer ſon monde.

M. LE C. DE B***.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

Peinte en habit de Cordelier.

FRERE Ange de CHAROLOIS,
Dis-moi par quelle aventure
Le cordon de Saint François
Sert à Vénus de ceinture ?

M. DE VOLTAIRE.

SONNET.

LE MIROIR.

MIROIR, peintre & portrait, qui donnes, qui reçois,
Et qui portes par-tout avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix.

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage;
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changements jamais ne te déçois :

Les mains d'un artisan, au labeur obstinées,
D'un pénible travail font, en plusieurs années,
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant,
Qui ressemble toujours, & n'est jamais semblable.

M. le Comte D'ÉTELAN.

Ce sonnet a de grandes beautés, quoiqu'il tombe dans l'affectation.

MADRIGAL

A MADAME LA MARQUISE DE RUPELMONDE.

QUAND Apollon, avec le dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un ſçut ſi bien cacher ſa treſſe blonde,
L'autre ſes traits, qu'on méconnut les dieux :
Mais c'eſt en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus, comme eux, veut ſe cacher au monde,
On la connoît au pouvoir de ſes yeux,
Dès que l'on voit paroître RUPELMONDE.

FERRAND.

ÉPIGRAMME.

UN maître ivrogne, dans la rue,
Contre une borne ſe heurta ;
Dans l'inſtant ſa colere émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'eſtoc & de taille
A ferrailler contre le mur :
« Il porte une cotte-de-maille,
Diſoit-il, » je crois qu'il eſt dur ».
En s'eſcrimant tout de plus belle,
Et pan, & pan, il avançoit,
Lorſqu'il ſortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçoit ;
Sa valeur en fut conſtipée :
« Oh ! oh ! ceci paſſe le jeu ;
» Rengaînons vîte notre épée,
» Le vilain porte une arme à feu.

LA FAYE.

MADRIGAL.

IL n'en eſt plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, conſtants, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuiſant les rigueurs,
Vivoient contents & mouroient ſans ſe plaindre.
Les traits d'amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus conſtants
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre.
Hélas! pourquoi ſuis-je encor du vieux tems!

FERRAND.

MADRIGAL.

LE ſoleil ici bas ne voit que vanité;
De vices & d'erreurs tout l'univers abonde:
Mais aimer tendrement une jeune beauté,
Eſt la plus douce erreur des vanités du monde.

MALHERBE.

ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE

SUR LA DISGRACE DE M. FOUQUET,

Surintendant des Finances.

REMPLISSEZ l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que Lanqueil enflé ravage les tréfors
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords.
On ne blâmera plus vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs preſſantes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les deſtins ſont contents, Oronte eſt malheureux.

Vous l'avez vu n'aguere aux bords de vos fontaines,
Qui, ſans craindre du ſort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il eſt déchu de ce bonheur ſuprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours ſont de ſecondes nuits ;
Les ſoucis dévorants, les regrets, les ennuis,

Hôtes infortunés de ſa triſte demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure:
Voilà le précipice où l'ont enfin jetté
Les attraits enchanteurs de la proſpérité.

Dans le palais des rois cette plainte eſt commune:
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtants;
Mais on ne les connoît que quand il n'eſt plus tems.
Lorſque ſur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour ſoi les vents & les étoiles,
Il eſt bien mal-aiſé de régler ſes deſirs;
Le plus ſage s'endort ſur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne ſa carriere:
Il ne regarde pas ce qu'il laiſſe en arriere;
Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,
Ne le ſauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'hiſtoire en raconte,
Ne ſuffiſoient-ils pas, ſans la perte d'Oronte?

Ah! ſi ce faux éclat n'eût pas fait ſes plaiſirs,
Si le ſéjour de Vaux eût borné ſes deſirs,
Qu'il pouvoit doucement laiſſer couler ſon âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le ſoleil de la cour;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompenſe,
Du repos, du loiſir, de l'ombre & du ſilence,

Un tranquille ſommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces penſers, Oronte vous appelle ;
Vous dont il a rendu la demeure ſi belle ;
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas ;
Si le long de vos bords LOUIS porte ſes pas ;
Tâchez de l'adoucir, fléchiſſez ſon courage ;
Il aime ſes ſujets, il eſt juſte, il eſt ſage ;
Du titre de clément rendez-le ambitieux.
C'eſt par-là que les rois ſont ſemblables aux dieux.
Du magnanime HENRI qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put ſe venger, il en perdit l'envie.
Inſpirez à LOUIS cette même douceur :
La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur ;
Oronte eſt à préſent un objet de clémence ;
S'il a cru les conſeils d'une aveugle puiſſance,
Il eſt aſſez puni par ſon ſort rigoureux,
Et c'eſt être innocent que d'être malheureux.

LA FONTAINE.

Cette élégie eſt un chef-d'œuvre de poéſie, de ſentiment & d'éloquence : M. Fouquet, du fond de ſa priſon, inſpiroit à la Fontaine des vers ſublimes, tandis qu'il n'inſpiroit pas même la pitié à ſes amis. Cette leçon eſt bien frappante pour les grands, & bien glorieuſe pour les lettres.

M. de Marmontel prétend que les plus beaux traits de cette élégie ſont auſſi bien exprimés dans

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE

DE LA VALLIERE.

ETRE femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir;
Ni hautaine, ni familiere,
Exempte d'inégalité,
C'eſt le portrait de LA VALLIERE,
Il n'eſt ni fini ni flatté.

M. DE VOLTAIRE.

---

la premiere élégie du troiſieme livre des Triſtes, mais qu'ils n'y ſont pas auſſi touchants : Poétique, tom. II, page 522. Il croit que la raiſon de cette différence vient de ce qu'Ovide parloit pour lui, & que la Fontaine parloit pour un autre; c'eſt que tous les vers de la Fontaine partoient du cœur, & qu'Ovide n'écoutoit que ſon eſprit.

SONNET.

PEINTURE DE LA COUR.

Servir le ſouverain, ou ſe donner un maître,
Dépendre abſolument des volontés d'autrui,
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être;
Pour un peu de plaiſir, ſouffrir beaucoup d'ennui;

Ne témoigner jamais ce qu'en ſon cœur on penſe;
Suivre les favoris, ſans pourtant les aimer:
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'eſpérance;
Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien eſtimer:

Entretenir un grand d'un diſcours qui le flatte;
Rire de voir un chien careſſer une chatte;
Manger toujours fort tard, changer la nuit en jour;

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baiſe;
Être toujours debout & jamais à ſon aiſe,
Fait voir en abrégé comme on vit à la cour.

Saint-Martin.

MADRIGAL.

QU'on puisse oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant,
Non cela ne se peut, j'en juge par moi-même:
Je songe à mon Iris & la nuit & le jour,
Je soupire après son retour,
Et je connois bien que l'absence
Est un prétexte à l'inconstance
Plutôt qu'un remede à l'amour.

LA FARE.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de Mlle. SALLÉ.

DE tous les cœurs & du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus:
De Diane c'est la prêtresse,
Quoique sous les traits de Vénus.

M. DE VOLTAIRE.

ODE

SUR LE LUTH D'ANACRÉON.

FATIGUÉ des chants héroïques,
J'avois obtenu d'Apollon,
Pour des airs tendres & bachiques,
Le luth badin d'Anacréon.

Je me délaſſois de mes veilles,
Et j'oſois chanter au haſard,
Tantôt le fruit joyeux des treilles,
Tantôt le prix d'un doux regard.

Feint déſerteur de la ſageſſe,
Je tirois des ſons ſi charmants,
Qu'on m'eût cru dans la double ivreſſe
Et des buveurs & des amants.

Mais avec l'Amour en colere
A mes regards s'offrit Bacchus :
» Nous voulons un tribut ſincere ;
» Aime & bois, ou ne chante plus.

» Ceſſe, dans tes faux badinages,
» De faire briller nos appas :
» Tes chants pour nous ſont des outrages,
» Dès que ton cœur ne les ſent pas ».

Ils m'arrachent, à ces paroles,
Le luth, qu'ils croyoient profané.
Bacchus fuit ; Amour tu t'envoles :
Ils m'ont tous deux abandonné.

Adieu, luth, qu'à force de feindre,
Mon cœur trouvoit déjà trop doux.
Qui ne veut rien ſentir, doit craindre
De badiner même avec vous.

LA MOTHE.

ÉPIGRAMME.

HABILLER la fable en hiſtoire,
Et, cauſant toujours de mémoire,
Propos ſur propos enfiler,
Vous croirez que ce caractere
Eſt facilité de parler ;
C'eſt impuiſſance de ſe taire.

J. B. ROUSSEAU.

SONNET.

L'ILLUSION.

JE flattois mes ennuis dans les bras du ſommeil ;
Quand l'adorable Iris m'apparut toute nue,
Comparable, en ſon teint délicat & vermeil,
A celle qui du jour annonce la venue.

Jamais plaiſir au mien ne put être pareil,
Et jamais paſſion ne fut mieux reconnue,
Puiſque je l'embraſſois, & que, ſans mon réveil,
J'étois prêt à forcer toute ſa retenue.

Ici je vous appelle à mon ſoulagement,
Aſtres qui préſidez au bonheur d'un amant,
Et je t'invoque auſſi, doux pere du menſonge ;

Faites, ſi vous pouvez me donner du ſecours,
Que je voie en effet ce que je vis en ſonge,
Ou faites pour le moins que je dorme toujours.

CHEVRAU.

MADRIGAL.

DAns l'univers tout aime, tout deſire,
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légéreté,
Un autre papillon l'attire ;
Les fleurs, en s'agitant, ſemblent ſe careſſer :
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embraſſer ;
Les oiſeaux ſont charmés de pouvoir ſe répondre,
Et le doux murmure des eaux
Eſt cauſé par pluſieurs ruiſſeaux
Qui ſe cherchent pour ſe confondre.

M. FAVART.

CHANSON.

PAUVRE hermite, je veux t'en croire,
C'eſt un grand bien
De n'avoir rien, de ne deſirer rien :
Mais deſirer du vin, d'en avoir & d'en boire,
C'eſt, ce me ſemble, un plus grand bien.

DUFRÉNY.

RONDEAU

Sur l'Abbé de Bois-Robert.

Coeffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere René devient Meſſire,
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coeffé.

Ce n'eſt pas que frere René
D'aucun mérite ſoit orné,
Qu'il ſoit ſavant, qu'il ſache écrire,
Ni qu'il diſe le mot pour rire,
Mais c'eſt ſeulement qu'il eſt né
Coeffé.

MALLEVILLE.

Ce rondeau eſt un chef-d'œuvre ; il a la beauté que l'on ſouhaite dans ces ſortes de pieces, qui eſt que le mot répété ſoit pris en trois ſens différens. L'abbé de Bois Robert, contre lequel il fut fait, jouiſſoit du plus grand crédit auprès du cardinal de Richelieu.

MADRIGAL.

THÉMIRE, au gré de mes desirs
J'ai cru vous voir abandonnée,
J'ai cru m'enivrer des plaisirs
De la nuit qui suit l'hyménée ;
Mais à mon réveil j'ai connu
Que je m'étois entretenu
D'illusions & de mensonges.
Que j'aurai de félicités ;
S'il est vrai, ce qu'on dit des songes,
Qu'ils promettent des vérités !

FERRAND.

ÉPIGRAMME.

EN vain tu fais le petit-maître,
Tu n'as pas ce qu'il faut pour l'être ;
L'amour-propre t'aveugle en vain :
Sois modeste, rends-toi justice :
Quand on a les traits de Vulcain,
Doit-on s'aimer comme Narcisse ?

EPITRE

ÉPITRE

A UNE INCONSTANTE.

J'Avois prévu votre inconſtance,
Vous feriez mourir Céladon ;
Mais je vous avertis d'avance
Que je n'ai pas ainſi le don
D'immoler ma frêle exiſtence
A la gloire d'un beau renom.

L'aſtre qui luit à ma naiſſance,
Soumit mon être à la puiſſance
De deux tyrans pis qu'un démon ;
Tous deux ayant par excellence
Une charmante déraiſon :
Si vous n'en ſavez pas le nom,
L'un eſt l'Amour, l'autre Apollon.

On peut m'aimer en aſſurance ;
Car je n'ai point le faux jargon
D'un petit-maître de finance,
Ni la langueur de Coridon,
Ni d'un marquis l'impertinence,
Ni les ailes d'un papillon.

ÉPITAPHE

DE M. LE MARQUIS DE CRÉQUI.

PAR le dieu des combats à l'honneur immolé,
Dans le milieu de ſa carriere,
CRÉQUI, dont on a tant parlé,
CRÉQUI n'eſt qu'un peu de pouſſiere;
S'il eût encore vécu, que de faits éclatans
Auroient enrichi nos hiſtoires!
Mais, au lieu de compter ſes ans,
La Parque a compté ſes victoires.

DE SÉNECÉ.

VERS
AU ROI,

A l'occaſion de la paix de 1762.

SOUFFREZ, SIRE, ſouffrez qu'un citoyen fidele,
Qui fait de l'art des vers ſes uniques emplois,
S'abandonnant ſans crainte aux fougues de ſon zele,
Juſques à votre trône oſe élever ſa voix.

Le même jour que vous, SIRE, j'ai pris naiſſance,
J'ai vu par deux fois naître & mourir treize hyvers;
Le ſort, d'un bras d'airain, a plongé mon enfance
Dans un abîme de revers.

Dans un cercle de maux j'ai vu languir mon être.
SIRE, je ſuis obſcur; l'aſtre qui m'a fait naître
N'a point inſcrit mon nom aux faſtes des honneurs:
Mais par la nobleſſe de l'ame,
Mais par l'amour qui pour mon roi m'enflâme,
Je le diſputerois à vos plus grands ſeigneurs.

Du maître des deſtins la prudente ſageſſe,
En me privant de tout, m'apprit à me borner.
Souvent je vois avec triſteſſe
Que le ſort contre moi ſe plaît à s'acharner.
Mais, quand le ciel ſur vous répand quelqu'avantage,
Au monde entier quand vous donnez la paix,
Quand je vois tous les cœurs heureux par vos bienfaits,
SIRE, je ſuis content, & j'ai tout en partage.

ENVOI

Des vers précédents à Madame la Marquiſe de POMPADOUR.

DU dieu du Pinde un jeune nourriſſon,
Bon citoyen, ſujet fort mince,
De tout ſon cœur aimant ſon prince,
Voudroit lui préſenter des vers de ſa façon.
Pénétrer juſqu'à lui n'eſt pas choſe facile;
Ce n'eſt pas que mon roi ſe plaiſe à ſe cacher;
Je ſais qu'à ſes ſujets ſa bienfaiſance utile
De ſon trône aiſément permet de s'approcher;
Mais moi, comment percer la foule qui l'aſſiege,
Parmi ces princes ſi puiſſants?

Simple ſujet, comment pourrai-je
Juſqu'à ſes pieds porter mon grain d'encens ?
O vous, dont la main généreuſe,
Sur les talents & ſur les malheureux,
Aime à répandre une lumiere heureuſe,
Daignez au roi faire agréer mes vœux ;
Offrez-lui de mon cœur cette image imparfaite :
Vous, dont l'ame ſenſible égale les beautés,
Protégez-moi : malheureux & poëte,
J'ai double droit à vos bontés.

MADRIGAL.

VOus me voyez, tendre fougere,
Avec mon berger, chaque jour,
Mourir dans les bras de l'Amour.
Ah ! cachez bien ce doux myſtere ;
Mais Bacchus fait tant d'indiſcrets,
Que ſi l'on vous changeoit en verre,
Hélas ! ſur ces plaiſirs ſecrets
Vous ne pourriez jamais vous taire.

CHANSON.

UN certain Evêque a repris
Et puni ma jeuneſſe :
Mais le Roi très-chrétien a pris
Le ſoin de ma vieilleſſe :
L'hiſtoire n'en finiroit pas,
En deux mots je l'acheve ;
La croſſe m'avoit mis à bas,
Le ſceptre me releve.

M. PIRON.

MADRIGAL.

QUAND je revis celle que tant j'aimai,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé,
N'en fît le charme en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois ſon captif,
Ne reſſemblât l'eſclave fugitif,
A qui le ſort fait rencontrer ſon maître.

BERTAULT.

ODE

ANACRÉONTIQUE.

A Thémire ne doit-on pas,
Sans héſiter, donner la pomme ?
De ſon ſexe elle a les appas,
Et les vertus d'un galant homme.

Sans vouloir plaire, elle en plaît mieux ;
Et n'eſt coquette ni farouche ;
Les graces brillent dans ſes yeux,
Et la vérité ſur ſa bouche.

Son cœur ſenſible à l'amitié
Eſt incapable de foibleſſe :
Le nom d'amour lui fait pitié,
Mais ſans offenſer ſa ſageſſe.

Cette louange eſt un encens
Que l'on eſt forcé de lui rendre ;
Mais elle aime mieux en tout tems
La mériter que de l'entendre.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

MADRIGAL.

EN vain la brillante Aurore
S'éleve d'un vol léger,
Si je ne vois mon berger,
Je crois qu'il eſt nuit encore ;
C'eſt l'aſtre de mon amour :
Lorſque ce berger ſommeille,
Le ſoleil a fait ſon tour,
Et le moment qu'il s'éveille
Eſt pour moi le point du jour.

Madame la Comteſſe DE B***.

MADRIGAL.

O Dieux ! que mon Iris eſt belle,
Et que je l'aime tendrement !
Je meurs de douleur, abſent d'elle,
Et de plaiſir en la voyant.

A MADAME DE FRANCE,

En lui préſentant une ode adreſſée au ROI ſur ſa convaleſcence.

PREMIERE Princeſſe du monde,
Fille d'un Monarque adoré,
Oh! que je vais être honoré
Si votre bonté me ſeconde!
J'apporte mon tribut d'encens
Aux pieds de votre auguſte pere;
Et comme les moindres préſents
Ne ſont jamais indifférents,
Quand la main qui les offre eſt chere;
De la vôtre, pour ce tribut,
Léger ſi jamais il en fut,
J'oſe implorer le miniſtere;
Si je l'obtiens j'irai m'aſſeoir
Près des Racans & des Horaces,
Et je croirai bien les valoir.
Préſenté de la main des Graces,
On ne peut manquer d'en avoir.

M. PIRON.

MADRIGAL.

Être l'Amour quelquefois je deſire,
Non pour régner ſur la terre & les cieux,
Car je ne veux régner que ſur Thémire,
Seule elle vaut les mortels & les dieux;
Non pour avoir ſon bandeau ſur les yeux,
Car de tout point Thémire m'eſt fidelle;
Non pour jouir d'une vie immortelle,
Car à ſes jours ſurvivre je ne veux;
Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle,
Du dieu d'Amour & les traits & les feux.

FERRAND.

Ce madrigal eſt une imitation fort ingénieuſe de celui de Marot, qui commence par ce vers:

Être Phœbus quelquefois je deſire;

& cette imitation eſt plus fine que l'original.

ÉPITRE

A M. LE MARQUIS *DE THERMES.*

TANT qu'ici de concert Bacchus avec Pomone
Fourniront aux plaiſirs que la campagne donne,
Epris d'un doux repos qu'on ignore à la cour,
MARQUIS, n'eſpere pas de me voir de retour,
Que lorſque les frimats, enfants de la froidure,
Reviendront en Novembre engourdir la nature.

Loin de mes envieux & du bruit de Paris,
Dans ma maiſon d'Auteuil, je dors, je bois, je ris;
Tantôt j'écris en vers, tantôt j'écris en proſe;
Là, ſans ambition, contemplant toute choſe,
Sans dettes, ſans procès, ſans femme, ſans enfants,
Rien ne ſauroit troubler les plaiſirs que j'y prends.

Que Damis dans ſon parc enrichi de ſtatues,
Regarde avec mépris mes poires, mes laitues;
Que tout bouffi d'orgueil de ſon nouvel emploi,
Ce ruſé courtiſan, ſans honneur & ſans foi,
S'engraiſſant à l'abri du nom ſacré du prince,

Faſſe pleuvoir chez lui tout l'or d'une province ;
Que le marbre & l'azur brillent dans ſon palais ;
Qu'il ſe voye obéï d'un monde de valets ;
Qu'avec luxe en tout tems ſa table ſoit ſervie :
Son bonheur prétendu ne me fait point envie.

Le calme aux yeux riants, qui regne en ma maiſon,
Montre aſſez que mon cœur, ſoumis à la raiſon,
Aime à ſe contenir dans de juſtes limites,
Et ne va point former de deſirs illicites.
Par-là des ſoins cuiſants les traits ſont émouſſés,
Et leurs noirs eſcadrons loin de moi repouſſés ;
Ainſi, ni les remords, ni les fâcheuſes craintes
Ne me font point ſentir leurs cruelles atteintes ;
Ni du luxe effronté les ſéduiſants appas,
Ni l'âpre ſoif de l'or ne me tourmentent pas.
L'on ne voit pas non plus la hideuſe lézine,
De ſon étique ſouffle infecter ma cuiſine,
Et m'inſpirant toujours d'être plus ménager,
Avec ſes doigts crochus m'arracher le manger.
Car, MARQUIS, ne crois pas que je reſte au village
Pour pouvoir ſans témoins épargner davantage :
Je veux avec honneur me ſervir de mon bien ;
Oui, pour me contenter, je n'épargnerai rien.

Ce n'eſt pas toutefois, d'une humeur financiere,
Que j'aille dépeupler & forêt & riviere,
D'ortolans délicats me gorger les hyvers,

On donner cent écus d'un litron de poids verds.
Chacun, selon son bien, doit régler sa dépense :
C'est-là surtout, c'est-là qu'éclate la prudence.
Tu te vois de grands biens, fais grand'chere & grand feu ;
Mais, si tu n'en a pas, contente-toi de peu :
Sois simple en tes habits, & sois frugal à table ;
Cette juste mesure est d'autant plus louable,
Qu'il est en toute chose un doux tempérament
Que le plus ou le moins détruit également.

•

Pour moi, grace à LOUIS, dont les mains bienfaisantes,
Tous les ans, sans manquer, viennent grossir mes rentes,
Je brave la misere, & la craindrois en vain :
Je dépense aujourd'hui ce qui revient demain ;
Employant sagement ce que le ciel m'envoie,
Je recueille les fruits d'une innocente joie ;
Et sachant me livrer à des plaisirs permis,
Ma table quelquefois régale mes amis.
C'est ce que ne fait point, dans sa manie étrange,
Ce baron pâle & sec, qui se plaint ce qu'il mange :
Faute du nécessaire, on le verroit mourir,
Si sa fille, pour vivre, & pour le secourir,
Ne faisoit prudemment de fréquentes saignées
A cet or que, sans risque, elle prend à poignées.
L'amas en est si grand, que des vols qu'elle a faits,

Cet or ne ſemble point recevoir de déchets ;
L'aveugle cependant, parmi ces biens immenſes,
Dans la peur de manquer, ſouffre d'affreuſes tranſes.
Puiſque Cérès remplit chaque été ſes greniers,
Qu'un payeur deux fois l'an lui compte ſes deniers,
Qu'a-t-il à redouter d'une rente aſſurée ?
Ne peut-il étancher ſa ſoif déméſurée ?
Cet argent pour lequel il craint tout aujourd'hui,
Durât-il encor moins, durera plus que lui.

« Mais quoi, dira d'abord quelqu'autre vieux
» avare,
» Savons-nous les malheurs que le ciel nous prépare ?
» Sur ſes gardes toujours l'homme doit ſe tenir,
» Et prévoir avec ſoin ce qui peut avenir :
» Ah ! ſi dix ans entiers la goutte vous alite :
» Nous fuyons les procès, ſi l'on vous en ſuſcite :
» Si le feu par malheur ſe prend à nos maiſons ;
» S'il nous faut eſſuyer de mauvaiſes ſaiſons ;
» Dans ces preſſants beſoins que devenir ? que
» faire ?
» Aller chez l'uſurier expoſer ſa miſere,
» Souffrir tous les travers d'un naturel ſquinteux,
» Et s'appauvrir enfin par des emprunts honteux ?
» Moi que j'allaſſe ainſi diſſiper mes richeſſes !
» Laiſſons faire aux M * * * de pareilles baſſeſſes.
» Eh ! que diroient de moi de pâles héritiers,
» Me voyant engloutir maiſons, champs, fiefs entiers ?

» Ma mort ne leur laiſſant qu'un bien triſte & mo-
» dique,
» Bien loin de m'élever un tombeau magnifique,
» Où l'airain pût tranſmettre à la poſtérité,
» En termes faſtueux, mes ſoins & ma bonté;
» A peine ils marqueroient ma tombe vers la porte,
» Et m'y feroient porter ſans convoi » .... Mais
qu'importe
Qu'on vous enſeveliſſe ou plus près ou plus loin?
Vous qui n'avez de vous maintenant aucun ſoin,
Vous craignez, quand la mort aura ſçu vous ſur-
prendre,
Qu'on ne reſpecte pas votre inutile cendre?
Songez plutôt, bon homme, à jouir de vos biens...
« Non, non, l'ambition d'enrichir tous les miens,
» Eſt le noble aiguillon qui plus que tout me preſſe;
» Courage, me dit-elle, accumulons ſans ceſſe...
» Car quel ſecret plaiſir ne reſſentons-nous pas,
» A voir de jour en jour croître un tas de ducats;
» Puiſque c'eſt à ce poids, dans le ſiecle où nous
» ſommes,
» Qu'à la cour, à la ville, on peſe tous les hommes »?

Il eſt vrai que l'on voit des eſprits oppoſés,
Qui, par un faux honneur follement abuſés,
Mangent tout, donnent tout à qui veut bien les
ſuivre,
Comme s'ils n'avoient plus que quelques jours à vivre;

Mais qu'y faire ? ici bas chacun ſuit ſon penchant ;
Le mieux eſt d'épargner. Eſt-ce un crime ſi grand ?
Quand, à force de ſoins, de travaux & de peine,
On ſe voit de louis une caſſette pleine ;
Sachant ce que ce bien a coûté d'amaſſer,
Il faudroit être ſot pour l'aller dépenſer ;
Car, pour peu qu'on l'entame, adieu toute la ſomme,
L'argent s'en va bientôt, ſans ſavoir quand, ni comme.
Ainſi, quand d'un tonneau le flanc eſt entr'ouvert,
Le vin, qu'on y gardoit, coule, fuit & ſe perd.

Mais, ſi vous n'y touchez, avare infatiable,
Qu'a pour vous ce tréſor d'utile & d'agréable ?
Apprenez que l'argent eſt fait pour en jouir,
Et non pas pour aller, en tremblant, l'enfouir ;
Qu'il nous ſert à parer les traits de la miſere ;
Qu'on doit en acheter au moins le néceſſaire :
Mais un avare eſt ſourd ; on a beau le prêcher,
Le mépris du public ne ſauroit le toucher.
« On me ſiffle, dit-il : bon ! comptant mes piſtoles,
» Je m'applaudis chez moi de ces contes frivoles.

Quoi donc ! l'homme peut-il, de ſoi-même ennemi,
Pour quelque peu de bien ne vivre qu'à demi ;
Souffrir le chaud, le froid, altérer ſa nature,
Par d'éternels ſoupçons ſe donner la torture,

Redouter à la fois le vol, l'embraſement ?
Si le bien avec ſoi traîne tant de tourment,
J'aime mieux à jamais me voir vivre à Bicêtre.
Pour vous, mes héritiers, qui que vous puiſſiez être,
Neveux, couſins, parents, je vous l'annonce au moins,
Je ne ſuis point d'humeur à prendre tant de ſoins ;
Car enfin je ſuis vieux ; bientôt d'un coup funeſte
La Parque va couper la trame qui me reſte ;
Ainſi, prêt à ſubir cette commune loi,
Loin de vivre pour vous, je veux ſonger à moi ;
Me faire des tréſors dont Pluton ſe contente,
Et qui puiſſent fléchir Eaque & Rhadamante.
Il me ſeroit beau voir, ſans meubles, ſans habits,
Me nourrir triſtement d'oignons & de pain bis ;
Pouſſant encor plus loin ma ſotte complaiſance,
Vous rendre, jour par jour, compte de ma dépenſe,
Afin qu'après ma mort, au gré de vos deſirs,
Vous puiſſiez vous plonger dans de honteux plaiſirs.
En vous laiſſant nos biens, nous ſommes reſponſables
Des malheurs dont l'excès peut vous rendre coupables.
Souvent le trop de bien nous eſt pernicieux,
L'abondance a rendu les hommes vicieux ;
La molleſſe, ſa ſœur, nuit & jour les amorce ;
La médiocrité nous rend ſages par force.
Tant qu'Arbas ne ſe vit qu'un ſimple revenu,
Ce fut un magiſtrat vigilant, retenu,

Ami de l'équité, extirpateur du vice ;
Le bandeau ſur les yeux il rendit la juſtice.
Mais depuis qu'héritier d'un fermier général,
Il nage dans les biens, amaſſés bien ou mal,
Abandonnant le ſoin de ſes propres affaires,
Il s'eſt initié dans de nouveaux myſteres ;
Il joue avec fureur, il boit avec excès :
S'agit-il de juger quelqu'important procès ;
L'intérêt ou l'amour, dans la moindre ſentence,
Par des poids altérés font pencher la balance.
Or donc, contentez-vous du peu de bien que j'ai ;
Le voici tel qu'il eſt, je vous le laiſſerai.
Entraîné par mon aſtre au bord de l'Hipocrene,
Et forcé dès quinze ans d'y boire à taſſe pleine,
Je préférai l'étude au plaiſir d'amaſſer ;
Ayant ainſi vécu, que puis-je vous laiſſer ?
Les zélés courtiſans des filles de mémoire
Ne ſongent qu'à goûter les plaiſirs de la gloire,
Et par un vers nombreux, neuf & non répété,
Qu'à ſe faire une route à l'immortalité.
Leurs eſprits élevés au-deſſus de la terre,
Ne vont point s'abaiſſer aux faux biens qu'elle enferre ;
Toujours aiguillonnés du deſir de l'honneur,
Sur l'eſpoir d'un beau nom ils fondent leur bonheur.
Un peu de laurier verd dont Phœbus les couronne,
Eſt tout ce qu'au Parnaſſe on promet & l'on donne.
Si, loin d'être attirés par les chaſtes douceurs

Que répand à longs traits la troupe des neuf sœurs,
Un poëte, animé d'un gain lâche & sordide,
N'avoit, dans ses chansons, que l'intérêt pour guide;
Bientôt au bruit aigu de ses sons discordants,
Pégaze effarouché prendroit le mors aux dents.
Les muses en courroux, le repoussant loin d'elles,
Lui défendroient l'abord de leurs eaux immortelles,
Et peut-être à jamais lui glaceroient la voix.
De plus nobles motifs font rêver dans les bois.
Oui, MARQUIS, pour produire un immortel ouvrage,
Il faut dans ses desirs qu'un poëte soit sage.
La sagesse est la source & l'ame des beaux vers;
On l'hume avec l'air pur de ces bois toujours verds.
Content de peu, c'est-là qu'on apprend à bien vivre;
Qu'on fuit ce qu'on doit fuir, qu'on suit ce qu'on
doit suivre;
Et, sans se tourmenter sur l'aveugle avenir,
C'est là qu'on prend le tems du biais qu'il veut venir.
Mais il faut l'avouer, tous les hommes esclaves,
Ne sont pas plutôt nés qu'ils forgent leurs entraves.
En vain nous nous vantons, dans nos rauques écrits,
A l'abri du savoir d'affranchir nos esprits;
Cet amour pour les vers qui nous lie à l'étude,
Pour un joug glorieux, n'est pas un joug moins rude;
C'est une passion qui, naissant au berceau,
S'accroît de jour en jour, & nous suit au tombeau.
Pour nous en délivrer, il n'est point de remede;
L'importun Apollon nuit & jour nous obsede.

Sans égard pour le tems, ſans reſpect pour le lieu,
Il nous faut obéir aux fureurs de ce dieu;
Triſte condition que celle d'un poëte!
Il eſt eſclave né de ſa verve indiſcrette.
En vain, pendant au croc & lyre & violon,
J'avois long-tems promis de quitter Apollon:
J'y reviens: c'eſt l'effet d'un aſcendant bizarre;
En cela le poëte eſt ſemblable à l'avare;
En vain l'un nous promet d'abandonner Phœbus,
Et l'autre jure en vain qu'il n'amaſſera plus.

DESPRÉAUX.

Cette épître n'eſt pas dans les œuvres de cet illuſtre poëte. On ſent aiſément que Boileau n'étoit plus jeune lorſqu'il la fit; mais on le retrouve ſouvent. C'eſt ſa maniere affoiblie, mais c'eſt toujours ſa maniere.

ÉPIGRAMME.

JEAN, qui dans ce tombeau repoſe entre les morts,
Prenant de toutes mains, amaſſa des tréſors,
Plus qu'il n'en eſpéroit de ſa bonne fortune;
Il poſſéda beaucoup, mais il ne donna rien;
Et n'étoit qu'il avoit une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à ſon bien.

MAYNARD.

Cette épigramme eſt une imitation de l'épigramme de Martial, *prædia ſolus haves*, liv. 5, v. 73.

LE MÉRITE PERSONNEL.

O D E

A ROUSSEAU.

ON ne ſe choiſit point ſon pere :
Par un reproche populaire
Le ſage n'eſt point abattu.
Oui : quoique le vulgaire en penſe,
ROUSSEAU, la plus vile naiſſance
Donne du luſtre à la vertu.

N'envions que l'humble ſageſſe ;
Seule elle fait notre nobleſſe,
Le vice, notre indignité ;
Par-là ſe diſtinguent les hommes ;
Et que fait à ce que nous ſommes
Ce que nos peres ont été ?

Que j'aime à voir le ſage Horace,
Satisfait, content de ſa race,
Quoique du rang des affranchis !

Mais je ne vois qu'avec colere
Ce fils tremblant au nom d'un pere
Qui n'a de tache que ce fils.

Le ſang s'altere & ſe répare :
Ainſi Caſtor, né de Tyndare,
Prit place entre les immortels :
Ainſi le hideux Poliphême,
Fils indigne d'un dieu qui l'aime,
N'a pu partager ſes autels.

Connois-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouſe, où réſide
La calomnie au ris malin ;
Ce cœur, dont la timide audace,
En ſecret ſur ceux qu'il embraſſe,
Cherche à diſtiller ſon venin ?

Lui, dont les larcins marotiques,
Craints des lecteurs les plus cyniques,
Ont mis tant d'horreurs ſous nos yeux ;
Cet infâme, ce fourbe inſigne,
Pour moi n'eſt qu'un eſclave indigne,
Fût-il ſorti du ſang des dieux.

Mais nous, que d'un peu de génie
Doua le dieu de l'harmonie,
Naviliſſons point ce beau feu,
Et n'arrachons à notre muſe
Rien dont le remords nous accuſe,
Et nous interdiſe l'aveu.

ROUSSEAU, ſois fidele, ſincere,
Pour toi ſeul critique ſévere,
Ami zélé des bons écrits;
Tu vas, pour la race future,
Ennoblir ta famille obſcure,
Et je ſuis ton frere à ce prix.

M. DE LA MOTHE.

MADRIGAL

A une Muſicienne, le jour de SAINT-LOUIS.

DU ſaint roi que la France honore,
Vous auriez embelli le regne glorieux;
Au ſon de votre voix il deſcendroit des cieux:
Vous écoutant, il s'y croiroit encore.

M. RELONGUE DE LA LOUPTIERE.

HANSON.

FAUT-IL être tant volage ?
Ai-je dit au doux plaiſir.
Tu nous fuis, las ! quel dommage !
Dès qu'on a pu te ſaiſir.

Ce plaiſir tant regretrable
Me répond : rends grace aux dieux ;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

La Comteſſe DE MURAT.

CHANSON.

DE la philoſophie auſtere
J'ai trop écouté la leçon ;
Elle dit, que ce qui peut plaire,
Des tendres cœurs eſt le poiſon.
Aimable Iris, de la philoſophie
J'oublie
La leçon !
Non :
Je ne trouve de raiſon
Qu'à vous aimer à la folie.

Vos yeux, où regnent la tendreſſe,
Donnent de plus aimables loix ;
Ils inſpirent moins de ſageſſe,
Mais ils m'inſpirent mieux cent fois.
Ah ! qu'aiſément de la philoſophie
J'oublie
La leçon !
Non :
Je ne trouve de raiſon
Qu'à vous aimer à la folie.

Dans ces moments où, l'un de l'autre,
Deux tendres cœurs ſont enchantés,
Où mon ame unie à la vôtre,
Se livre à mille voluptés;
Qu'avec plaiſir de la philoſophie
J'oublie
La leçon!
Non:
Je ne trouve de raiſon
Qu'à vous aimer à la folie.

On attribue cette chanſon à une Princeſſe illuſtre, qui joignoit les graces de ſon eſprit aux charmes de la figure.

ÉPIGRAMME

A une Dame qui ſe plaignoit à un Auteur, qu'il n'avoit point fait de vers pour elle.

CESSEZ de vous mettre en courroux,
Iris, pardonnez mon ſilence:
Si je n'ai point parlé de vous,
C'eſt que je hais la médiſance.

ÉPITRE

A M. le Vicomte D'ANDRESEL, Ambaſſadeur de France à la Porte, préſenté le premier Janvier 1725.

UN pauvre ſcribe d'Apollon,
Dupe amateur de l'harmonie,
Amant tranſi, ſur l'Hélicon,
Des ſavantes ſœurs d'Uranie :
Un petit marchand nouveau né,
Qui, par une étoile perverſe,
Eſt déjà de trois quarts ruiné,
Pour ſon début dans le commerce ;
Enfin D***, MONSEIGNEUR,
Votre inutile ſerviteur,
Malgré ſa prompte décadence,
Qui le réduit à preſque rien,
Malgré ſa prochaine indigence,
Qu'il regarde en ſtoïcien,
Oſe offrir à VOTRE EXCELLENCE
Le peu qui lui reſte de bien,
Conſiſtant en dix-huit bouteilles,
Qui peut-être encor, par malheur,

Sont des liqueurs à deux oreilles,
Quoique de Jacques la Faveur ;
La Faveur, c'eſt pourtant tout dire :
C'eſt le plus fin diſtillateur,
Et le plus doux empoiſonneur
Qu'en débauches on puiſſe élire ;
Il ſait, par ſon art enchanteur,
Soumettre à l'amoureux empire
Une belle, dont la rigueur
Contre ſon tendre amant conſpire,
Et d'un petit-maître en fureur
Perfectionner le délire.
Ah ! maudit art, art aſſaſſin,
Tu ſerois de tous arts le pire,
N'étoit celui du médecin.

Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, enfin,
Pour revenir à nos bouteilles,
Vous en aurez douze pareilles
D'eau forte, qu'on nomme *cédra*,
Propre à jetter dans les brouſſailles
Celui qui par trop en boira,
Et lui corroder les entrailles,
Le cœur, le foie, & *cætera*.
Plus, deux autres de citronelle,
Qu'accompagnent deux de canelle,
Auſſi-bien que deux d'eſcubac,
Le tout ami de l'eſtomac,

Et très-délicieux à boire,
Au dire du ſieur la Faveur ;
Reſte à ſavoir s'il l'en faut croire ;
Vous en jugerez, MONSEIGNEUR.

Quant à moi, ſincere en mes rimes,
Marchands de vins & de liqueurs,
Charlatans, bigots & menteurs,
Sont à-peu-près mots ſynonimes. . . .
Mais c'eſt trop long-tems s'écarter
Des devoirs de cette journée ;
Il s'agit de vous ſouhaiter,
Outre le cours de cette année,
Exempt de tout fâcheux hazard,
Une vie en tout fortunée
Et qui ſe termine fort tard ;
Qu'elle ſoit auſſi loin menée
Que celle de Mathuſalem ;
Puis (car c'eſt-là le grand *item*),
Au bout de votre deſtinée
La céleſte Jéruſalem.

De ces ſouhaits, je le confeſſe,
Il en eſt d'inconſidérés ;
Et qui par l'eſprit de juſteſſe,
N'ont pas été bien meſurés :
Mais, quoiqu'ils paroiſſent outrés,
Leur hyperbole eſt naturelle ;

Ce ſont des fougues de mon zele,
Qui, trop rempli de ſa grandeur,
Briſe ſon frein, ſort de tutelle,
Et s'abandonne à ſon ardeur.
C'eſt de mon tendre intérieur
Une image naïve & pure,
Dont l'art, par ſon pinceau flatteur,
N'a point embelli la peinture.
Auſſi j'eſpere, MONSEIGNEUR,
Que, le tableau venant du cœur,
Vous ferez grace à la bordure.

Mais ces bouteilles, vertuchou!
Me donnent de la tablature;
Je ne ſais comment ni par où
Leur trouver une couverture.
« Il faut, direz-vous, être fou,
» Pour ſe donner telle licence.
» Comment! pour étrennes à moi,
» Qui repréſente ici le Roi;
» Encor quel Roi! le Roi de France!
» A moi doublement Excellence
» Par ma perſonne & mon emploi,
» On oſe outrer l'extravagance
» Juſqu'à m'offrir au jour de l'an
» Dix-huit ampoulettes chétives,
» Dont deux ſont pleines de ſafran,
» Et les autres d'eaux corroſives!

» Hé ſi ! le trait eſt impudent :
» Jamais on ne fit tel préſent,
» Qu'à quelque préfet de college » :

A ces beaux dits, que répondrai-je ?
Rien : car d'abord j'accorde tout :
Mais ſi pourtant juſques au bout
Vôtre EXCELLENCE me protege,
N'avoûra-t-elle pas auſſi,
Que chacun, dans ce monde-ci,
Jouit du triſte privilege
De ne faire que ce qu'il peut,
Et pas un zeſte davantage ?
Dame, on ne fait pas ce qu'on veut ;
Vous le ſavez, & j'en enrage.
Si j'étois maître des tréſors
Qu'enferme le ſein de la terre,
Ou que pour moi ſeul, ſur ſes bords,
La mer jettât ceux qu'elle enſerre,
Alors, vous me verriez alors
Répandre pour vous ces merveilles,
D'auſſi bon cœur que mes bouteilles.
De même, ſi, par le ſecours
De mes ferventes patenôtres,
J'obtenois du ciel que mes jours
Se puſſent coudre au bout des vôtres ;
Dès demain, diviſant leur cours,
Je vous gratifierois des autres.

Mais hélas ! frivoles diſcours ;
Ces vœux paſſent mon eſpérance :
Ainſi n'ayant rien à mon choix
Qui cadre à ma reconnoiſſance,
J'imite, dans mon impuiſſance,
Ce que fit un jour autrefois
Le bon FRÉDERIC de Florence,
Qui, comme fait VOTRE EXCELLENCE,
Après avoir tout fricaſſé
Auprès de l'ingratte Clitie,
N'avoit, de ſon bien éclipſé,
Qu'un faucon plus cher que ſa vie.
Que fit-il, le pauvre garçon ?
Contraint de feſtoyer ſa mie,
Et n'ayant rien à la maiſon
Que du pain ſec & bonne envie,
Il lui fit manger ſon faucon.
Un tel ragoût pour telle hôteſſe,
N'étoit pas, ſans doute, trop bon :
Cependant la belle tigreſſe
En fut touchée avec raiſon ;
Et de ce ſeul trait de tendreſſe,
Lui ſçut cent fois plus gré, dit-on,
Que de ceux de toute autre eſpece.
Venez à la comparaiſon,
Nos fortunes ſont fort pareilles ;
Il n'avoit plus que ſon faucon,
Et je n'ai plus que mes bouteilles.

ODE

IMITÉE D'HORACE.

NOs bois reprennent leurs feuillages ;
Après les noirs frimats, le printems a ſon tour ;
Et le ſoleil plus pur, diſſipant les nuages,
Sans obſtacle répand le jour.

Déjà dans la plaine fleurie,
Le berger laiſſe errer ſes troupeaux bondiſſants ;
Et du ſon de ſa flûte Echo même attendrie,
En imite les doux accents.

Cythérée avec ſes compagnes,
Le ſoir, d'un pas léger, danſe au bord des ruiſſeaux,
Tandis que ſon époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ſes marteaux.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir ;
Profitons du printems qui paſſera comme elles ;
L'âge nous preſſe d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie,
Saiſiſſons le préſent ſans ſoin de l'avenir,
Craignons de perdre un jour, un inſtant d'une vie
Que la mort doit ſi-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne perſonne,
Tout l'effort des humains n'interrompt point ſes loix;
Et de la même faulx la cruelle moiſſonne
Les jours des bergers & des rois.

Si-tôt que, froids & vains fantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces ſombres royaumes;
Il n'eſt point d'amours chez les morts.

On n'y fait plus chanter, ni rire,
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux,
Ces feſtins où, des rois contrefaiſant l'empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file,
Conſacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus;
Eh! que faire ſans eux d'une vie inutile?
Il vaudroit autant n'être plus.

LAMOTHE.

CONTE.

CONTE.

MÉTAMORPHOSE

D'UN HOMME EN OISEAU.

MArs eſt paſſé : voici le premier jour
Du mois propice à la mere d'Amour.
Dites, oiſeaux de diverſe peinture,
Sentez-vous point rajeunir la nature ?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants ;
Réjouiſſez les forêts & les champs ;
Moi, cependant ici giſſant à l'ombre,
Je chanterai quelqu'un de votre nombre,
Lequel jadis entre nous a vécu
C'eſt un oiſeau qu'on appelle *Cocu* . . . .
Ce cocu fut un bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux & ſujet à la quinte,
Puiſſant d'amis, pere aux écus comptants ;
Mais il avoit paſſé ſon meilleur temps.
Ce vieux barbon épouſa jeune fille,
Belle en ſa fleur, fine, accorte & gentille,
Dont Cupidon le fut tant enflammer,
Qu'il l'aima trop, ſi l'on peut trop aimer.

Il ne tâchoit ſinon qu'à lui complaire ;
Voire faiſoit plus qu'il ne pouvoit faire....
Comme il ſentit bientôt que longuement
Ne fourniroit à tel appointement,
Ayant tiré ſes plus grands coups de lance,
Il eut recours à ſainte remontrance.
De mari donc devenu ſermoneur,
Il ne prêchoit que vertus & qu'honneur,
Que bon renom. C'étoit tout ſon langage :
Qu'il faut garder la foi de mariage,
Que du logis femme ne doit ſortir
Sans ſon époux. Il l'eût pu convertir,
A ce qu'on dit, ſi l'archerot qui vole,
Se contentoit ſeulement de parole ;
Ce qu'il ne fait : il eſt par trop diſpos,
Volage, ardent, ennemi de repos,
Pour endurer qu'une belle jeuneſſe
Languiſſe à l'ombre & moiſiſſe en pareſſe.
Elle ne put en montrer le ſemblant,
Dont le mari par la fièvre tremblant,
Laiſſa gliſſer dedans ſa fantaiſie
Un certain mal qu'on nomme *jalouſie*.
Si-tôt qu'au vif de ce mal il fut poingt,
Qui met aux fronts choſes qu'on ne voit point ;
Sot, il voulut tenir ſa femme en mue,
Lui défendit de ſe montrer en rue,
Veilloit après, ne ceſſoit d'épier,
A ſon œil même il n'oſoit s'en fier.

Mal eſt gardé ce que garde la crainte;
Le corps étoit au logis par contrainte,
L'eſprit dehors à ce ſeul but tendoit
De faire en bref ce qu'on lui défendoit;
C'eſt la coutume : il ſe pique & s'offenſe,
Plus aigrement de plus aigre défenſe.
Ainſi voit-on les villageois troublés,
Contre un torrent qui vient gâter leurs blés,
Dreſſer remparts de branches & d'argile,
Se travaillant d'une peine inutile.
Cela ne ſert, ſinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arrêter;
Il pouſſe, ayant ſon onde courroucée;
Puis, quand il a renverſé la chauſſée,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'eſpoir du laboureur.
Pour abréger, dès la premiere année,
Elle trouva parti par ſa menée;
Alors conclut de quitter ſon griſon,
Quoi qu'il en fût, & ſortir de priſon;
Aſſigne un jour. Vénus, c'étoit ta fête.
Tous ſes habits, dès le ſoir elle apprête,
Part au matin avec un jeune ami,
Sans dire adieu au bon-homme endormi.
A ſon réveil, qu'il ſe trouve ſans elle,
Saute du lit, ſes valets il appelle,
Puis ſes voiſins, leur conte ſon malheur;
S'écrie au feu, au ſecours, au voleur.

Chacun y court : la nouvelle entendue,
Que ce n'étoit qu'une femme perdue,
Quelque gauſſeur, de rire s'éclatant,
Va dire : » O dieux ! qu'il m'en advienne autant «
La perte jointe avec la mocquerie,
Firent tourner ſa douleur en furie.
Hors de lui-même, ayant perdu le ſens,
Par les chemins il demande aux paſſans :
» Savez-vous bien là où elle eſt allée ?
» Ma femme, hélas ! ma femme on m'a volée «.
Il arrachoit ſa barbe & ſes cheveux,
Rempliſſoit l'air de regrets & de vœux ;
Contoit aux vents, au ſoleil, à la lune,
Aux durs rochers ſa piteuſe fortune.
Menant tel deuil, ſept grands jours tout entiers,
Alla, revint, par voie & par ſentiers,
Par monts, par vaux, par bocage & par lande,
Sans avaler ni breuvage ni viande,
Et n'ayant plus que les os & la peau,
Sembloit un corps déterré du tombeau.
Le ciel, qui voit un ſi cruel martyre,
En prend pitié, & enfin l'en retire ;
Car une fois, de douleur conſumé,
Comme il menoit ſon deuil accoutumé,
La voix lui fault, & par miracle étrange,
Sa bouche ouverte en un long bec ſe change :
Tirer penſoit barbe & cheveux chenus ;
Barbe & cheveux plume étoient devenus.

Plume devint ſa robe par derriere,
Et chaque bras eſt une aîle légere;
Lors il prend terre, & s'élevant en l'air,
Coucou parfait il commence à voler,
Bien ébahy de perdre ſa figure
En un moment, par ſa méſaventure....
Ainſi ſoudain ce miſérable amant
Eſt fait oiſeau, & ſi ne ſait comment:
Il fait ſoi-même, & ſa forme nouvelle,
Qui tient du ſacre & de la colombelle,
S'envole aux bois, aux bois ſe tient caché,
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché;
Et néanmoins quand le printems renflâme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme,
Parle aux paſſants, & ne peut dire qu'*oüi*;
Rien que ce mot ne retient le coucou
D'humain parler. Mais par œuvres il montre,
Qu'onc en oubli ne mit ſa malencontre,
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez lui,
Pour ſe venger il pond au nid d'autrui;
Voilà comment ſa douleur il allege:
Heureux ceux-là qui ont ce privilege.

PASSERAT.

MADRIGAL.

QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de châteaux forcés, de géants pourfendus,
De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus;
Je n'ai point de regret que ce soient-là des fables.
Mais quand je lis l'*Astrée* où, dans un doux repos,
L'amour occupe seul de plus charmants héros,
Où l'amour seul de leurs destins décide,
Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zelé partisan,
Jusques dans Adamos le souverain Druide:
Dieux! que je suis fâché que ce soit un roman!

FONTENELLE

ODE

A FONTENELLE.

L'ÉMULATION.

DÉPOUILLONS ces reſpects ſerviles,
Que l'on rend aux ſiecles paſſés :
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Dût l'audace ſembler plus vaine,
Que celle du fils de Climene
Ou de l'amoureux Ixion,
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, ſage téméraire,
Le joug de l'admiration.

Jadis, l'Italie & la Grece
Ont produit de rares eſprits :
De ſes premiers traits la ſageſſe
Nous éclaire dans leurs écrits ;
Mais le jour doit ſuivre l'aurore :
De l'honneur de les vaincre encore
Conſervons l'eſpoir généreux ;

Malgré l'intervalle des âges,
Oſons, en liſant leurs ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

Eh! pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts;
Croît-on la nature biſarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains?

Non, n'outrageons point la nature
Par des reproches indiſcrets,
Elle qui, pour nous moins obſcure,
Nous a confié ſes ſecrets.
L'ame en proie à l'incertitude,
Autrefois, malgré ſon étude,
Vivoit dans un corps ignoré;
Mais le ſang qu'enferme nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cet énigme eſt pénétré.

Combien, en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre ſes droits,
Avons-nous au vaſte Neptune
Impoſé de nouvelles loix !
Juſqu'en quels climats la bouſſole,
Cette aiguille amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaiſſeaux !
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Reconnu des peuples nouveaux ?

Juſqu'aux régions azurées,
Nous conduiſons d'heureux ſecours,
Et des étoiles meſurées
Nous allons épier le cours.
A l'aide d'un verre fidele,
Tout le firmament ſe décele
A nos regards ambitieux ;
Et mieux que l'art des Zoroaſtres,
Nous ſemblons contraindre les aſtres
A venir juſques ſous nos yeux.

N'eſt-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avoûrons des vainqueurs ?
N'oſons-nous diſputer l'empire
Que cet art donne ſur les cœurs ?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,

A notre honte, en ſoient les maîtres !
Vain reſpect qu'il faut étouffer !
Il eſt encor de nouveaux charmes ;
C'eſt même par leurs propres armes
Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré, des mines,
L'or que nos mains doivent polir ;
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs graces
Je tire le même ſecours.
Leur chûte me rend plus ſévere,
Et l'aſſoupiſſement d'Homere
M'avertit de veiller toujours.

Vous, qu'une aveugle eſtime abuſe,
Et qu'elle engage trop avant,
N'eſpérez pas contre ma muſe
Soulever le peuple ſavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proſcrire un poëme fertile,
Par les muſes même dicté.
Je viens ſeulement, comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'antiquité.

Si ce noble eſpoir ne vous tente,
Tout diſparoît de l'univers ;
L'émulation ſeule enfante
Les grands exploits & les beaux vers.
Moi-même qui, loin du Permeſſe,
Avoûrai cent fois ma foibleſſe,
L'orgueil m'enivre en ce moment,
Et je cede à l'inſtinct ſuperbe
Qui me flatte qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.

Fontenelle, par qui l'églogue
Étale de nouveaux appas ;
Toi que dans le fin dialogue,
Lucien même n'atteint pas ;
Toi qu'enfin la raiſon éclaire,
Soutiens-moi contre le vulgaire,
De mon audace tout ſurpris :
Il eſt encor des beautés neuves ;
Et j'oſe pour dernieres preuves
Le renvoyer à tes écrits.

LA MOTHE.

CHANSON.

VOus n'avez pas, humble fougere,
L'éclat des fleurs qui parent le printems :
Mais leurs beautés ne durent guere,
Les vôtres plaisent en tout tems.

Vous offrez des secours charmants
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :
Vous servez de lit aux amants,
Aux buveurs vous servez de verre.

ROCHEBRUNE.

POËME
LA SAGESSE.

PRODIGUE à mes rivaux, Dieu puiſſant du
Permeſſe,
Prodigue, j'y conſens, tes fougues, ton ivreſſe;
Dégoûté dès long-tems de tes vaines fureurs,
Je les dédaigne encore, & je hais tes faveurs;
Je hais de tes grands mots le pompeux aſſemblage,
Où la raiſon languit & meurt dans l'eſclavage.
La gloire de l'Olympe eſt mon plus ferme appui:
L'objet de mon amour que j'invoque aujourd'hui,
La déeſſe des arts, la ſavante Minerve,
D'une flamme plus pure échauffera ma verve,
Soutiendra mon effort, m'inſpirera des chants
Dignes d'elle, de moi, ſublimes & touchants,
Et qui, portant au loin ſa gloire & mon hommage,
Seront, à leur beauté, connus pour ſon ouvrage.
Mais quel tranſport charmant, & qu'eſt-ce que je voi?
Quel eſt ici le dieu qui s'empare de moi?
Où ſuis-je? Quels jardins! La féconde nature
A-t-elle pris pour moi ſa plus riche parure?
Jamais un ciel ſi beau n'éclaira l'univers.
Que ce zéphyr eſt doux! que ces côteaux ſont verds!

Se laiſſant eſpérer, brille de mille attraits :
Par elles fuit l'ennui, la pâle nonchalance,
Le poiſon lent des cœurs, la triſte indifférence.
Par elles l'univers ſans relâche agité,
A ſa grace, ſon ordre & toute ſa beauté.

Ce ſont-là tes bienfaits, adorable ſageſſe :
Et quand à nous ſervir un nouveau ſoin te preſſe,
Comblés de tes faveurs, nous les méconnoiſſons ;
Et ce n'eſt qu'en ingrats que nous en jouiſſons.
Contre toi chaque jour tu n'entends que murmure,
C'eſt toi qui, diſons-nous, corrompant la nature,
Fais germer dans des cœurs deſtinés au repos,
Le puérile honneur de mourir en héros.
Ah ! n'entends pas nos cris, il y va de ta gloire :
La palme qu'à nos yeux fait briller la victoire,
Cette fureur de vivre au-delà du trépas,
De plaire à nos neveux que nous ne verrons pas,
Cette illuſtre manie, aux arts ſi ſalutaire,
Fait, nourrit nos vertus, en eſt l'ame & la mere.

Mais quoi ! des paſſions où ſont donc les bienfaits ?
Sources de nos vertus, elles ſont nos forfaits.
Combien de fois l'utile à leurs yeux légitime,
A-t-il perdu ſon nom, & n'a plus été crime !
Soleil ! toi qui vois tout, tu vois leurs attentats,
Tu les vis à grand bruit ébranler nos états ;
Aujourd'hui même encor, germes féconds de guerre,

Nous les voyons de ſang rougir ici la terre,
Et fieres de traîner le carnage & l'horreur,
Dans l'univers entier promener leur fureur.
Qu'importe, reſpectons un utile ravage :
Pour ſe purifier, l'air a beſoin d'orage.

Viens donc, toi qu'ici bas on doit ſeule implorer ;
Sageſſe, vois nos cœurs, & viens t'en emparer ;
Qu'avec toi le plaiſir inceſſamment habite :
Déeſſe, l'univers par moi t'en ſollicite.
Tu le peux, tu n'es point cette triſte raiſon,
Dont un mortel heureux craint le fatal poiſon :
Non, non, tu ne veux point nos chagrins pour hommage,
A de plus hauts projets s'éleve ton ouvrage.
De nos beſoins touchée, ils ne ſont que les tiens :
Tu fais, (& c'eſt pour nous le plus beau de tes biens),
Qu'une douce folie en tout tems nous poſſede ;
Que pour nous amuſer une autre lui ſuccede.

Tu fais plus : c'eſt ſur toi que le ſage appuyé,
Attend ſa fin, la voit, & n'eſt pas effrayé ;
Tranquille, il ſe préſente aux ciſeaux de la Parque,
Saute d'un pas léger dans l'infernale barque :
Fier de ſon innocence, affronte les deſtins,
Et ſe rit, en partant, des frayeurs des humains.

RÉMOND DE S. MARC.

MADRIGAL

A Mademoiſelle CLAIRON, *Actrice de la Comédie Françoiſe, ſur ſon portrait peint par* VANLOO, *que Madame la Princeſſe de* GALLITZIN *a fait faire.*

QUEL charme te ſuit en tous lieux ?
Au théatre, dans ta parure,
Dans ton tableau, dans tes beaux yeux,
L'art eſt toujours ſemblable à la nature.

Madame DU BOCCAGE.

ODE

PRÉSENTÉE A LA REINE.

LE CHRIST.

Fit Deus hostia.

LOIN de moi, déités frivoles,
Muſes, Phœbus, fuyez mes vers;
Fuyez, chimériques idoles,
Je ne veux point de vos concerts.
Eſprit ſacré, Dieu que j'atteſte,
Du haut de ton trône céleſte
Souffle ton feu ſur mes eſprits;
Viens, deſcends; & que ta lumiere,
Épurant en moi la matiere,
Éclate ſeule en mes écrits.

Terre, pare-toi de verdure;
Aſtres, brillez des plus beaux feux:
Rois vains, courbez-vous ſans murmure,
Proſternez-vous, anges des cieux.
Et toi, Sion, long-temps captive,
Leve ton front; le jour arrive.

Où ton Dieu va briſer tes fers.
Le fils de l'Éternel va naître :
Peuple, venez le reconnoître.
C'eſt le ſauveur de l'univers.

C'eſt au ſein d'une Vierge mere
Que le CHRIST doit être enfanté.
Il va ſupporter la miſere
Que doit ſouffrir l'humanité.
Eh quoi la plus humble chaumiere,
Du jonc, de la paille groſſiere
Vont recevoir le fils de Dieu !
Palais, chef-d'œuvres magnifiques,
Séjour des rois, vaſtes portiques,
Égalez-vous ce ſimple lieu ?

Il naît ce Dieu que les oracles
Ont annoncé depuis long-tems :
Il naît.... & les plus grands miracles
Vont ſignaler ſes premiers ans.
Déjà, dans ſa plus tendre enfance,
Sa foible voix, de l'ignorance
Au temple détruit les erreurs ;
Et la vérité triomphante,
Qui ſort de ſa bouche éloquente,
Brille & confond les faux docteurs.

Jesus parle, les vents ſe taiſent,
Les morts renaiſſent des tombeaux,
Les vagues en courroux s'appaiſent,
Et Pierre marche ſur les eaux.
L'aveugle né voit, ſur ſes traces,
Le boiteux aller rendre graces
Au puiſſant Dieu qui les guérit;
Et le ſourd eſt ſurpris d'entendre
Le muet en tous lieux répandre
Les miracles de Jesus-Christ.

Reine des villes, cité ſainte,
Jéruſalem, réjouis-toi;
Tu vas bien-tôt dans ton enceinte
Poſſéder ton maître & ton roi.
Il vient..... quels tranſports d'allégreſſe!
Le peuple ſeme avec ivreſſe
Des fleurs ſous ſes pas triomphants.
On le chérit, on le révere:
Jesus-Christ eſt un tendre pere
Environné par ſes enfans.

Ne vante plus, ſuperbe Rome,
Tes triomphes impérieux.
Celui du Dieu qui s'eſt fait homme,
Eſt plus juſte & plus glorieux.
Là, fumant encor de carnage,

Le vainqueur traîne en eſclavage
Des rois dans la poudre abbatus :
Ici, le CHRIST à ſa puiſſance,
Soumet les cœurs par la clémence,
Et triomphe par les vertus.

Que vois-je ? . . . Un ſupplice s'apprête.
Grand Dieu ! quel affreux changement !
Eh quoi ! la plus ſuperbe fête
N'annonçoit donc que des tourmens ?
Jéruſalem, verſe des larmes ;
Gémis, voici le jour d'allarmes,
Revêts-toi de ſombres couleurs.
Le CHRIST, innocente victime,
Va d'un trépas illégitime
Subir la honte & les douleurs.

Eh quoi ! c'eſt lui, cœurs inſenſibles,
Que vous chargez ainſi de coups ?
Arrêtez, bourreaux inflexibles,
C'eſt votre Dieu, que faites-vous ?
Je parle en vain . . . . on le déchire :
Dans les tourmens le CHRIST expire.
Frappe, Dieu vengeur, il eſt tems :
Eſt-ce en vain que tu tiens la foudre ?
Détruis la terre, & mets en poudre
Ses ſacrileges habitans.

Quel bruit horrible ! . . . Je friſſonne . . .
M'exauces-tu, terrible Dieu ?
La terre tremble, le ciel tonne,
L'air embraſé vomit du feu.
Parmi les flots la flamme roule,
Le temple tout-à-coup s'écroule,
Le ſoleil recule d'effroi :
Tout s'ébranle dans la nature . . . ;
Toi ſeule, ingrate créature,
Peux-tu méconnoître ton Roi ?

Ton fils n'eſt plus . . . Seigneur, acheve . . .
Mais ſon tombeau s'ouvre, il en ſort,
Et ſoudain aux cieux il s'éleve,
Vainqueur des temps & de la mort.
Tel, en finiſſant ſa carriere,
L'aſtre brillant de la lumiere
Paroît s'engloutir dans les mers ;
Et tout-à-coup ſortant de l'onde,
Il revient éclairer le monde,
Et ranimer tout l'univers.

Mais que vois-je ? Le ciel s'entrouvre,
Le CHRIST encor s'offre à mes yeux.
Quels lieux inconnus je découvre !
Qui me tranſporte dans les cieux ?
Là, ſpectateur de ſa victoire,

Je vois ce Dieu, brillant de gloire,
Assis sur un trône éternel :
Le chœur des anges qui s'incline
Devant sa Majesté divine,
Célebre un jour si solemnel.

O vous, cœurs ingrats, troupe injuste,
Venez, incrédules mortels ;
Voyez, c'est votre maître auguste
Qu'on immole sur nos autels.
N'en doutez pas, oui, c'est lui-même ;
Rougissez d'une erreur extrême ;
Devant ce Dieu prosternez-vous ;
Ou redoutez le jour terrible,
Où vous le verrez, inflexible,
Vous livrer à tout son courroux.

TRADUCTION
DE
L'ODE D'HORACE,

Donec gratus eram tibi.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

Plus heureux qu'un monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie,
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs:
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux, quand des soins les plus doux
Vous payiez ma flamme sincere!
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux,
Chloé n'auroit pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organes des amours,
Chloé seule me paroît belle:
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

Par tes chants l'ignorant vulgaire
Sent enfin le prix du ſavoir;
Et la vertu, ſûre de plaire,
Sur les cœurs répand ſon pouvoir.
Tout cede à ſon intelligence,
Apollon aime à t'inſpirer;
Tu forces l'envie au ſilence,
Et la contrains de t'admirer.

ÉPIGRAMME.

LUBIN dit à Cloris un jour :
» Qu'on ſouffre quand on aime !
» Je crains, dès qu'on vous fait la cour,
» Votre inconſtance extrême.
» Je ſais, lui dit-elle, à tes maux
» Un remede ſuprême.
» Veux-tu n'avoir plus de rivaux,
» Il faut t'aimer toi-même ».

ODE

ANACRÉONTIQUE.

LE doux printems a ranimé nos plaines;
Zéphyr & Flore enfin ſont de retour;
Faut-il toujours vous parler de mes peines,
Quand les oiſeaux ne chantent que l'amour!

A quoi vous ſert cette aimable figure?
Pour qui ſont faits ces yeux ſi pleins d'appas?
C'eſt abuſer des dons de la nature,
Aimable Iris, que de n'en uſer pas.

Flatteuſe erreur! j'ai vu, cette nuit même,
Que vous étiez favorable à mes vœux;
Vous me diſiez: « Cher Tircis, je vous aime »;
Vous étiez prête à couronner mes feux.

Un prompt réveil écartant le menſonge,
Ne m'a laiſſé qu'un frivole regret;
Soyez pour moi plus inhumaine en ſonge,
Ou devenez moins cruelle en effet.

Cueillons les fleurs que la ſaiſon nouvelle
Fait doucement éclore ſous la main.
La roſe paſſe & ceſſe d'être belle,
Quand on remet ſon uſage à demain.

ÉPIGRAMME.

LORSQUE le chantre de la Thrace
Dans les ſombres lieux deſcendit,
On punit d'abord ſon audace
Par ſa femme qu'on lui rendit.
Mais bientôt par une juſtice
Qui fit honneur au dieu des morts,
Ce dieu lui reprit Euridice
Pour prix de ſes divins accords.

M. PANNARD.

ÉPITRE

A M. LE COMTE *MAURICE DE BRULH.*

QUOI ! cher Comte, ſi jeune encore,
Vous ſentez le prix des talens !
Dieux ! qu'une ſi riante aurore
Promet aux arts de jours brillants !
A votre aſpect chacun s'étonne
De voir chez vous, en même-temps,
Les fruits aimables de l'automne,
Mêlés aux roſes du printemps.

Votre amitié devient le gage
Et du génie & du ſavoir ;
Et ſouvent même elle encourage
Le noble deſir d'en avoir.
Le goût des arts eſt le préſage,
Et le vrai ſceau de la grandeur :
Un nom célebre avec ſplendeur,
De qui les aime eſt le partage :
L'éclatant regne des Céſars,
Aux grands hommes dut tout ſon luſtre ;

Mécène protégea les arts,
Et Mécène devint illuſtre.
Vous qui joignez un goût ſi ſûr
Au ſentiment, à la fineſſe,
Et la raiſon d'un âge mûr
Aux agrémens de la jeuneſſe :
Allez, volez, prenez l'eſſor,
Suivez le feu qui vous enflâme,
Montrez au monde le tréſor
Que vous renfermez dans votre ame.
Mûri par le flambeau des cieux,
Ainſi le gland caché ſous terre,
Chaque jour croiſſant ſous nos yeux,
De la priſon qui le reſſerre,
S'éleve en chêne faſtueux
Juſques aux voûtes du tonnerre,
Et de ſon front majeſtueux
Semble ombrager tout l'hémiſphere.
Soyez l'ornement de la cour :
On réuſſit, quand on ſait plaire.
Aſſis au rang de votre pere,
Vous brillerez à votre tour ;
Des peuples vous ferez l'amour,
Et des arts le dieu tutélaire.
La vertu qu'un haut rang éclaire,
Se montre aux yeux dans tout ſon jour.
Dans les combats faites revivre,
Ce grand guerrier, ce fier Saxon,

Dont vous portez déjà le nom,
Et de qui vous brûlez de ſuivre
En tout l'exemple & la leçon.
Mais ce courage qu'on admire,
Dont rien ne put borner le cours,
Se vit dompté par les Amours,
Et vous riez de leur empire.

Lorſque la déeſſe aux cent voix
Publiera par-tout votre hiſtoire:
Quand la trompette de la gloire
Retentira de vos exploits;
Ce Mentor * dont l'heureuſe adreſſe
Par le plaiſir forme les cœurs,
Qui va pour vous ſemant des fleurs
Sur le chemin de la ſageſſe;
Ce philoſophe généreux,
Qui par un long apprentiſſage,
Comme un pilote habile & ſage,
Sur cet océan dangereux,
Sait vous conduire ſans naufrage,
En vous voyant par-tout fameux,
Dira par-tout: C'eſt mon ouvrage.

* *M. de la Frenaie, colonel d'infanterie, & gouverneur de M. le Comte de Brulh.*

Allez ; vos ſuccès ſont certains ;
Votre gloire ſera parfaite ;
Rempliſſez vos brillants deſtins :
Mais aimez toujours le prophète.

M. BLIN DE SAIN-MORE.

ÉPIGRAMME.

TIRCIS preſſoit Iris qui réſiſta ;
Cet amant neuf ſaiſit une écritoire,
Et fit des vers où ſa muſe chanta
De ce refus la glorieuſe hiſtoire,
Et la vertu d'Iris égale a ſes appas :
» Ces vers, dit la belle tout bas,
» Ne m'en feront jamais accroire ;
» Car, ſi Tircis eût fait encore un pas,
» Il eût pu chanter ſa victoire ».

M. SEDAINE.

LE TILLEUL ET LE PINÇON.

A MONSIEUR LE C***,

Le jour de ſa fête.

UN tilleul, l'honneur du rivage
Qu'il protégeoit de ſon ombrage,
Donnoit aux oiſeaux d'alentour
L'hoſpitalité d'un feuillage
Impénétrable aux yeux du jour.
» Hôte charmant », lui dit dans ſon petit langage,
Certain pinçon reconnoiſſant,
» Vous nous préſervez en naiſſant,
» Et de péril & de dommage:
» Avant même qu'un doux plumage
» Nous éleve au milieu des airs,
» Dans un nid ſuſpendu ſur vos feuillages verds,
» Nous croiſſons à l'abri des vents & de l'orage;
» Vous daignez écouter notre premier ramage,
» Et de nos timides concerts
» Recevoir le premier hommage.
» Vos bienfaits s'étendent plus loin
» Il ſemble que vous preniez ſoin
» De former le ſallon des danſes du village;
» L'innocente gaieté regne ſous vos rameaux:

» La bergere s'y rend au ſon des chalumeaux;
» Le voyageur charmé s'y repoſe au paſſage;
» Et de ſes pénibles travaux
» Le laboureur ſe dédommage.
» Du ſiecle d'or, de ce bel âge,
» Où l'homme étoit heureux, ainſi que les oiſeaux,
» Cet aſyle commun nous retrace l'image:
» Mais trop heureux vous-même en faiſant des heureux,
» Vous n'en tirez point avantage,
» Et vous êtes modeſte autant que généreux.
» Pourquoi, dit le tilleul, ſerois-je plus ſuperbe
» Que ce roſeau, que ce brin d'herbe?
» Qu'aurois-je au deſſus d'eux en vivant pour moi ſeul?
» Quand je répands les dons que m'a fait la nature,
» Et mon ombrage & ma verdure,
» Je remplis le ſort d'un tilleul:
» Il ne m'en coûte rien, on me cultive, on m'aime:
» Diſpenſer mes bienfaits, c'eſt en jouir moi-même,
» Et l'on a peu de gloire à ſuivre ſon penchant.
» Ah! s'écria l'oiſeau, du ton le plus touchant,
» Je vois que la bonté des vertus eſt la mere:
» Celles qui coûtent durent peu,
» C'eſt un travail, & je préfere
» Les vertus qui ne ſont qu'un jeu ».
Je ſuis, mon bon ami, le pinçon de ma fable;
Il eſt aiſé d'imaginer
Quel eſt ce tilleul adorable:
Vous ſeul n'oſez le deviner.

RÉFL.

RÉFLEXIONS

SUR LE TEMS.

UNE année eſt finie, un nouvel an commence;
Eſt-ce donc là, pour tout homme qui penſe,
Un ſujet de ſe réjouir?
Plus vîte qu'un éclair qui ne fait que paroître,
Le tems s'enfuit, quand on croit en jouir.
De vains projets l'homme a beau ſe repaître;
Avec l'inſtant qui les voit naître,
Lui-même va s'évanouir.
Du tems que j'ai vécu, qu'eſt-ce donc qui me reſte?
Rien, ſi ce n'eſt un ſouvenir funeſte
Que je l'ai conſumé dans des ſoins ſuperflus:
Qu'enfin pour moi ce tems n'eſt plus.
De l'avenir je ne ſuis point le maître:
Il n'eſt aucun mortel qui lui faſſe la loi:
Et malgré mes efforts, je ne puis pas connoître
S'il eſt un avenir pour moi.
A jouir du préſent je borne ma prudence,
C'eſt à quoi j'ai trop tard penſé.
Mais, hélas! quelle eſt ſon eſſence?
Il échappe à ma vigilance;

Quand je veux le ſaiſir, il eſt déjà paſſé.
Depuis l'inſtant de ma naiſſance,
Vers un terme certain à grands pas je m'avance,
Et ce terme c'eſt le trépas.
Je ne puis ſur ce point prétexter l'ignorance:
Si je vois chaque jour quelqu'un qui me devance,
Je ſais bien qu'à mon tour je franchirai ce pas.
Si le tems n'épargne perſonne,
Philis, il eſt encor bien plus cruel pour vous.
L'empire ſi flatteur que la beauté vous donne,
Ne peut fléchir ſon rigide courroux.
Hélas! à ce diſcours tout votre corps friſſonne;
Avant que ſa faulx vous moiſſonne,
Vos plus brillants attraits périront ſous ſes coups.

Ce morceau eſt plus philoſophique que galant.

DISCOURS

A MADAME

DE LA SABLIERE.

DÉSORMAIS que ma muſe, auſſi-bien que mes jours,
Touchent de leur déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raiſon le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en conſumer les reſtes à me plaindre,
Et prodigue d'un tems par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le ciel me réſerve encor quelqu'étincelle
Du feu dont je brillois en ma ſaiſon nouvelle,
Je la dois employer; ſuffiſamment inſtruit,
Que le plus beau couchant eſt voiſin de la nuit.
Le tems marche toujours; ni force ni priere,
Sacrifices ni vœux n'allongent ſa carriere:
Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir;
Mais qui vois-je que vous ſagement s'en ſervir?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne ſuis pas du nombre.
Des ſolides plaiſirs je n'ai ſuivi que l'ombre;
J'ai toujours abuſé du plus cher de nos biens.
Les penſers amuſants, les vagues entretiens,

Vains enfants du loiſir, délices chimériques,
Les romans & le jeu, perte des républiques,
Par qui ſont dévoyés les eſprits les plus droits,
Ridicule fureur qui ſe moque des loix,
Cent autres paſſions des ſages condamnées,
Ont pris, comme à l'envi, la fleur de mes années.
L'uſage des vrais biens répareroit ces maux,
Je le ſais, & je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me ſuivre. On ſe fait une idole
De tréſors ou de gloire, ou d'un plaiſir frivole.
Tantales obſtinés, nous ne portons les yeux
Que ſur ce qui nous eſt interdit par les cieux.
Si, faut-il qu'à la fin de tels penſers nous quittent;
Je ne vois plus d'inſtants qui ne m'en ſolliciten;
Je recule, & peut-être attendrai-je trop tard!
Car, qui ſait les moments preſcrits à ſon départ?
Quels qu'ils ſoient, ils ſont courts. A quoi les emploirai-je?
Si j'étois ſage, Iris; (mais c'eſt un privilege
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous)
Si j'avois un eſprit auſſi réglé que vous,
Je ſuivrois vos leçons, au moins en quelque choſe;
Les ſuivre en tout, c'eſt trop. Il faut qu'on ſe propoſe
Un plan moins difficile à bien exécuter;
Un chemin, dont ſans crime on ſe puiſſe écarter.
Ne point errer eſt choſe au-deſſus de mes forces:
Mais auſſi de ſe prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir & s'empreſſer;

J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu
» ceſſer ?
» Douze luſtres & plus ont roulé ſur ta vie ;
» De ſoixante ſoleils ta courſe entreſuivie ,
» Ne t'a pas vu goûter un moment de repos ;
» Quelque part que tu ſois , on voit en tes propos
» L'inconſtance d'une ame en ſes plaiſirs légere ,
» Inquiette , & par-tout hôteſſe paſſagere.
» Ta conduite & tes vers , chez toi tout s'en reſſent ,
» On te veut là-deſſus dire un mot en paſſant.
» Tu changes tous les jours de maniere & de ſtyle ;
» Tu cours en un moment de Térence à Virgile ;
» Ainſi rien de parfait n'eſt ſorti de tes mains :
» Hé bien ! prends, ſi tu veux, encor d'autres chemins ;
» Invoque des neuf ſœurs la troupe toute entiere ;
» Tente tout , au haſard de gâter la matiere ;
» On le ſouffre , excepté tes contes d'autrefois ».
J'ai preſqu'envie , Iris de ſuivre cette voie ;
J'en trouve l'éloquence auſſi ſage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre ſorte ;
Seroit-ce point de vous qu'elle viendroit auſſi ?
Je m'avoue , il eſt vrai , s'il faut parler ainſi ,
Papillon du Parnaſſe , & ſemblable aux abeilles ,
A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
Je ſuis choſe légere , & vole à tout ſujet :
Je vais de fleur en fleur , & d'objet en objet :
A beaucoup de plaiſir je mêle un peu de gloire ;
J'irois plus haut , peut-être au temple de mémoire ,

Si dans un genre ſeul j'avois uſé mes jours.
Mais quoi ! je ſuis volage en vers comme en amour;
En faiſant mon portrait moi-même je m'accuſe,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuſe;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raiſon vint éclairer mon ame,
Que je ſentis l'ardeur de ma premiere flâme.
Plus d'une paſſion a depuis, dans mon cœur,
Exercé tous les droits d'un ſuperbe vainqueur.
Tel que fut mon printems, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains deſirs en proie.
Que me ſervent ces vers avec ſoin compoſés ?
N'en attends-je autre fruit que de les voir priſés ?
C'eſt peu que leurs conſeils, ſi je ne ſais les ſuivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre:
Car je n'ai pas vécu, j'ai ſervi deux tyrans;
Un vain bruit & l'amour ont prolongé mes ans.
Qu'eſt-ce que vivre, Iris ? Vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponſe eſt prête; il me ſemble l'entendre.
C'eſt jouir des vrais biens avec tranquillité,
Faire uſage du tems & de l'oiſiveté;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être ſuprême,
Renoncer aux Philis en faveur de ſoi-même;
Bannir le fol amour & les vœux impuiſſants,
Comme hydres dans nos cœurs ſans ceſſe renaiſſants.

LA FONTAINE.

ODE.

LE TRIOMPHE DE LA RAISON.

ENFIN vous êtes revenue,
Douce Raiſon, fille des cieux ;
Pour une ame trop prévenue,
Vous êtes un préſent des dieux.
Enfin j'abandonne Climene,
Honteux d'avoir pour l'inhumaine
Mépriſé long-tems votre voix ;
Je hais mon ancien eſclavage,
Et pour jamais devenu ſage,
Je viens me ranger ſous vos loix.

Heureux qui toujours vous adore,
Malgré le feu des jeunes ans !
Heureux qui vous retrouve encore
Après de longs égaremens !
La Paix, cette aimable immortelle,
Eſt votre compagne éternelle,
Vous nous comblez de mille dons ;
Mais, infortunés que nous ſommes,
Nous ceſſons d'être vraiment hommes,
Du moment que nous vous perdons.

Quelquefois Neptune docile,
Tient ſes ondes dans le repos;
La nature paroît tranquille,
Le zéphyr joue avec les flots;
Déjà la voile ſe déploie,
Déjà pouſſant des cris de joie,
Le nocher s'éloigne du bord;
Mais bientôt l'affreuſe tempête
Lui montre la mort toute prête,
Et lui fait regretter le port.

Par de ſemblables artifices
L'Amour trahit les jeunes cœurs,
Il conduit dans les précipices
Par des chemins ſemés de fleurs.
Nous ſuivons une douce pente,
D'abord il flatte notre attente
Par l'eſpoir d'un bien qui nous fuit;
Notre ame ſans effort s'engage,
Et ne chérit rien davantage
Que le charme qui la ſéduit.

Grand Dieu! qu'un cœur tendre & ſincere
Reſſent de troubles en un jour;
Lorſque, par un objet ſévere,
Il voit mépriſer ſon amour!
In vain par des ruiſſeaux de larmes,
Par des ſoupirs, par des alarmes,

Nous exprimons nos déplaiſirs :
L'ingrate, parmi ſes caprices,
S'applaudit de ſes injuſtices,
Et ſe moque de nos ſoupirs.

Enfin notre dépit éclate,
Impatiens de nous venger ;
Non contens de quitter l'ingrate,
Nous oſons encor l'outrager ;
Le déſeſpoir ſeul nous poſſede ;
L'Amour, qui pour un tems lui cede,
Paroît expirer dans nos cœurs ;
Tandis que caché dans notre ame,
Certain du pouvoir de ſa flâme,
Il rit de nos vaines fureurs.

Bientôt cet amant ſi rebelle,
Quittant un impuiſſant courroux,
Revient, en eſclave fidele,
Reprendre ſes fers à genoux :
Superbe alors de ſa victoire,
L'ingrate, du haut de ſa gloire,
Exerce des droits rigoureux :
Et l'infortuné qui l'adore,
Par ſes reſpects lui donne encore
Le droit de mépriſer ſes feux.

Une divinité puiſſante
M'affranchit de ces maux divers :
C'eſt vous, ô raiſon bienfaiſante,
Qui briſez aujourd'hui mes fers ;
Au fond de mon ame éperdue,
Votre voix enfin deſcendue,
Parle & m'inſtruit du haut des cieux ;
A cette voix l'amour docile
Fuit, ainſi que l'ombre mobile
Qui s'évanouit à nos yeux.

ÉPIGRAMME.

J'Éprouve, en aimant Célimene,
Tous les maux qu'Amour fait ſouffrir :
Mais quand on ſe plaît dans ſa peine,
Qu'il eſt mal-aiſé d'en guérir !

VERS

A Monſieur le Comte DE CHOISEUL, *Miniſtre & Sécrétaire d'État, préſentés le jour que le Roi l'a créé Duc & Pair de France, ſous le nom de Duc* DE PRASLIN.

LA juſtice en ce jour récompenſe le zele :
L'envie applaudit à l'honneur ;
Et votre dignité nouvelle
Eſt pour un peuple entier l'oracle du bonheur.
Dans ſon ſein aujourd'hui la France
Compte deux ducs, miniſtres vigilants,
Moins unis par le nom, le rang & la puiſſance,
Que par la gloire & les talents.
Toujours aux rives de la Seine
Le nom que vous portez annonça le ſuccès ;
Dans des tems malheureux de diſcorde & de haine *,
Pleſſis-Praſlin battit Turenne **;
Vous faites plus, vous nous donnez la paix.

M. THOMAS.

* La Fronde.

** Céſar de Choiſeul, comte du Pleſſis-Praſlin, maréchal de France en 1645, gagna, ſur le grand Turenne, la bataille de Rhéthel en 1650.

MADRIGAL

*Sur le Mariage de M. le C***, avec Madame la veuve C***.*

INSPIRER le reſpect avec la liberté,
Joindre & l'eſprit & la jeuneſſe,
Et les graces & la gaieté;
Dans le ſein de la volupté,
Concilier l'amour & la ſageſſe;
Cet avantage, Eglé, n'étoit fait que pour vous.
Voir par l'Hymen couronner ſa tendreſſe,
Vous en prouver l'excès & la délicateſſe;
Ce bonheur étoit fait pour votre aimable époux.

M. S***.

IMITATION

D'une épître de M. Pope, à une jeune perſonne, ſur ſon départ pour la campagne.

Par l'ordre d'une mere, à la fleur de vos ans,
Corinne, il faut quitter la ville pour les champs,
Dans le tems où vos yeux commencent à comprendre
Comment par les regards les cœurs ſe font entendre;
Quand vous en ignorez le trouble & le danger,
D'un attrait ſi charmant il faut vous dégager,
Et quitter ſans retour l'amant qui vous adore,
Après un doux baiſer qu'il vous dérobe encore;
Abandonner le cours, le bal & les concerts,
Pour un château gothique & des jardins déſerts;
Dîner juſte à midi, ſe coucher à dix heures;
N'avoir pour paſſe-tems, dans ces ſombres demeures,
Que des nœuds, du caffé, des romans, un miroir;
S'y parer ſans projets, deſirer ſans eſpoir.
Quel état à quinze ans! Quoi! n'avoir pour reſſource
Qu'un campagnard voiſin, prêt à finir ſa courſe;
Ou ſon fils ſot & fier, dont le triſte entretien

Eſt de vanter ſon nom, ſon fuſil & ſon chien,
Qui mêle à tous propos de grands éclats de rire,
Vous baiſe bruſquement, promet de n'en rien dire;
A table fait l'amour en pouſſant vos genoux,
Et, hormis ſon cheval, n'aime rien tant que vous.
Les ſonges, qui ſouvent charment dans la retraite,
Vous peindront les objets que votre cœur regrette,
Et votre ſouvenir vous rendra dans ces lieux
Le ſpectacle brillant qui plaiſoit à vos yeux.
Des comtes, des barons, des ducs imaginaires,
Paſſeront devant vous: dans vos bois ſolitaires,
Vous croirez leurs regards fixés ſur vos attraits;
Mais le jour au réveil confondra ces portraits:
Vous les verrez bientôt s'éteindre & diſparoître;
Au fond de votre cœur vous ſentirez renaître
L'ennui, le déſeſpoir, la foule des deſirs:
Ainſi ſe détruiront vos honneurs, vos plaiſirs.

Tel eſt de votre amant le deſtin déplorable.
L'autre jour, pour charmer la douleur qui l'accable,
Mon eſprit égaré s'envola près de vous.
Pour jouir plus long-tems d'un entretien ſi doux,
Je cherchai dans les bois un ſéjour plus tranquille:
Quel malheur! à l'inſtant un fâcheux de la ville
Frappe ſur mon épaule & rappelle mes ſens.
Corinne! ſans pitié pour mes tendres accents,
Votre ombre diſparut. Tranſporté de colere,

Je maudis l'importun qui m'ôta ma chimere,
Et reſtai, comme vous, plongé dans le chagrin
D'avoir, en un moment, vu changer mon deſtin.

Madame DU BOCCAGE.

ÉPITAPHE

D'un jeune homme enlevé à la fleur de ſon âge.

LE plaiſir fut ma ſeule étude,
Je fus conſtant à le chérir :
Il m'a payé d'ingratitude,
Car c'eſt lui qui me fait mourir.

ÉPIGRAMME.

TOMBA malade un ivrogne pommé,
Et ce martyr de la liqueur bacchique,
Par ſes excès ſe voyoit conſumé,
Lorſqu'à ſon lit arrive un empyrique.
« Faut commencer à renoncer au vin »,
Dit le docteur, « & ſabler ma ptiſanne;
» La voyez-vous ?... On me l'ordonne en vain;
» J'aimerois mieux mourir, ou dieu me damne...
» Eh bien ! mourez.... Mais du vin par moitié
» Avec de l'eau me ſeroit-il contraire ?....
» Mortel, mon cher, ah ! de bonne amitié,
» Avalez-moi ce julep ſalutaire....
» Le cruel homme, & ſa ptiſanne auſſi !
» Que je la ſente : ah ſi ! c'eſt de l'abſynthe.
» Pour adoucir ma peine & mon ſouci,
» Que je la voye au moins dans une pinte » !

LA FAYE.

POËME.

LES QUATRE SAISONS,

OU LES GÉORGIQUES FRANÇOISES.

LE PRINTEMS.

CHANT PREMIER.

J'Ai chanté les heures du jour :
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'année.
Flore, que ta main fortunée
Préſente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scytie,
Vertumne, vainqueur des hyvers,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfants d'Orithie.

En vain leurs affreux ſifflements
Nous déclarent encor la guerre :
En vain, dans leurs ſoulevements,
Ils ébranlent les fondements
De la priſon qui les reſſerre :
Le printems a ſauvé la terre
de leurs cruels emportements.

Le fils d'Eole & de l'Aurore,
Zéphyre enfin eſt de retour :
Ses tranſports ont réveillé Flore ;
Et les fleurs qui n'oſoient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour.
La nuit cede au jour ſon empire :
L'hyver s'enfuit au fond du nord,
Et la nature qui reſpire
Sort des ténebres de la mort.

Immobile au centre du monde,
Le ſoleil que nous revoyons,
Orne ſa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déjà des lacs les plus profonds,
Ses feux ont fondu la ſurface :
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige & de glace
Qui fertiliſent les vallons.
Les rochers découvrent leur cime :

Dodone leve un front ſublime
Que reſpectent les aquilons ;
Et, de l'hyver tendre victime,
Cérès, du ſein de nos ſillons,
Sourit au dieu qui la ranime.

Dans ſa cabane confiné,
Le berger, au pied des montagnes,
Célebre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes.
Tout renaît, tout brille à ſes yeux :
Les arbres ſe courbent en voûte ;
L'onde plus pure dans ſa route
Réfléchit l'image des cieux.
Content, il ſe leve, il s'écrie,
Et tandis que la bergerie
Se réveille & s'ouvre à ſa voix,
Le troupeau marchant ſous ſes loix,
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres dépouillés ſi long-temps,
Couronnez vos têtes naiſſantes,
Et de vos fleurs éblouiſſantes
Parez le trône du printemps :
Élevez vos pampres ſuperbes
Sur le faîte de ces ormeaux,
Vignes, étendez vos rameaux :
Jaſmin, ſortez du ſein des herbes,

Montez, ombragez ces berceaux.
Et vous, aimables arbriſſeaux,
Lilas, croiſſez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux;
Que l'air ſe parfume & s'épure;
Que l'onde jailliſſe & murmûre:
Que rien ne trouble un ſi beau jour;
Que les bois, les fleurs, la verdure
Faſſent, de toute la nature,
Un temple digne de l'Amour.

Sur un nuage de roſée,
Vénus deſcend du haut des cieux;
Et la terre fertiliſée
S'enivre du nectar des dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe s'enflamme & s'unit;
De l'univers qui rajeunit,
L'hymen heureux ſe renouvelle;
L'air s'embraſe de nouveaux feux:
Les bois confondent leurs feuillages,
Les mers embraſſent leurs rivages,
Et le ſoléil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.

O Vénus! qui peut réſiſter
A la douceur de ton empire?
O Vénus! qui peut éviter

Le piege où ta voix nous attire ?
Au ſein des rochers les plus durs
Ta chaleur active & puiſſante
Force la terre languiſſante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénetre dans tous les reſſorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps :
Il fend les airs, nage dans l'onde ;
Et la terre qu'il rend féconde,
Dans ſes bras aime à reſpirer ;
Ce dieu charmant enſeigne au monde
Le ſecret de ſe réparer.

Sortez, indolents Sybarites
Du cercle étroit de vos plaiſirs :
Oſez étendre les limites
Où ſe renferment vos deſirs ;
Abandonnez les faux ſpectacles
Qu'admirent la ville & la cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la nature & de l'amour.
Venez, ſous nos berceaux ruſtiques,
Délaſſer vos cœurs languiſſants,
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos ſens ;
Renaiſſez avec la nature,

Et, dans ſes dons multipliés
Goûtez, ſans trouble & ſans meſure,
Des plaiſirs purs & variés.

L'oiſeau qu'une ſuperbe cage
Captivoit ſous un toît doré,
A ſupporté ſon eſclavage
Tant que les frimats ont duré;
Mais, après leur regne funeſte,
Le bélier, propice aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleſte
A la déeſſe des beaux jours.
L'oiſeau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de ſon maître,
Qui, ſous des myrtes amoureux,
Entend la muſique champêtre
Des autres oiſeaux plus heureux,
Reſſerré dans un palais vaſte,
Brûle de traverſer les airs,
Et regrette, au milieu du faſte,
L'ombre des bois & les déſerts.
Ces beaux vaſes de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau
Dont il boiroit dans ce ruiſſeau,
Qui fait fleurir toute la plaine?
L'aiguillon de la liberté,
L'aſpect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'a flatté

De lui donner une compagne,
Tout l'irrite contre ſes fers,
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui ſont offerts;
Sa priſon s'ouvre, il s'en arrache,
L'Amour le rend à l'univers.

Le lac, le vernis, la dorure,
Ont aſſez ébloui mes yeux:
J'aime mieux la ſimple parure
De ce côteau délicieux.
Mon louvre eſt ſous ces belles tonnes:
Un bois eſt le temple où j'écris,
Des arbres en ſont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.

Les arts, ces eſclaves ſerviles
De nos deſirs efféminés,
Tranſportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés:
Nos yeux qu'un vain charme faſcine,
Sont plus ſurpris que ſatisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi, dans nos maiſons champêtres,
Empriſonner ces clairs ruiſſeaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A ſubir le joug des berceaux?

Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatants :
Pourquoi contraindre la nature ?
Laiſſons reſpirer le printemps.
Quelle étonnante barbarie
D'aſſervir la variété
Au cordeau de la ſymmétrie ?
De polir la ruſticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la ſimplicité
De cette riante prairie !
Le plaiſir qui change & varie,
Adore la diverſité.

O toi ! commentateur ſuprême,
Qui définis la volupté,
Qui fais du plaiſir un ſiſtême,
Et de l'amour un froid traité :
Calculateur infatigable,
Dont la méthode inſupportable
Deſſeche en nous le ſentiment,
Laiſſe repoſer un moment
Ton ſyllogiſme inattaquable,
Et ton invincible argument ;
Un inſtant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raiſonnement.
Vénus & Flore nous rappellent ;
Gardons la raiſon pour l'hyver,

Reſpirons

Reſpirons le baume de l'air,
Et que nos ſens ſe renouvellent.

Voyons ces taureaux mugiſſants
Pourſuivre Io dans les prairies :
Voyons ces troupeaux bondiſſants
Donner, par leurs jeux innocents,
Aux bergeres des rêveries,
Aux bergers des deſirs preſſants.
Ocyroë, dans les campagnes,
Enflamme, par ſes fiers regards,
Le courſier, amant des haſards;
Elle l'enleve à ſes compagnes,
Et s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au ſommet des montagnes,
Offrent leur hymen au dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts ſauvages,
Les lions rugiſſent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent ſoupirer à l'entour.
Le fier dragon & le reptile,
L'inſatiable crocodile,
L'oiſeau que révere Memphis,
Le dromadaire des Sophis,
Les monſtres craintifs ou féroces
Qui peuplent le ſein de Thétis,
Tous forment des nœuds aſſortis,
Et l'Amour préſide à leurs noces.

Régnez ſur les flots applanis,
Alcyons, déployez vos aîles,
Les vents reſpecteront vos nids,
Et les flots vous ſeront fideles.

Vous, qui dans l'humide ſéjour,
Cachez vos brillans coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour,
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles ſoient les gages
Que l'Hymen préſente à l'Amour.

Déjà ſous l'épine fleurie,
Philomele exerce ſa voix;
Progné voltige autour des toîts;
L'oiſeau de Vénus ſe marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le caſtor, amant des rivages,
Trace le plan de ſa maiſon.
Les abeilles encor plus ſages,
Dans le creux des rochers ſauvages,
Elevent l'utile cloiſon
Qui ſépare leurs héritages.
Le vermiſſeau, ſous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'inſecte
Etonnent la fiere raiſon.

Le monde à nos yeux va renaître,
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers élémens,
Inſectes, à qui la nature
Accorda ſi peu de momens.
Vengez-vous d'une loi ſi dure:
Naiſſez, vivez, mourez amans.
Qu'importe, au bout de la carriere,
Qu'un ſeul inſtant délicieux
Ait rempli notre vie entiere,
Si le plaiſir qui fait les dieux
Vous anima dans la pouſſiere?

Hermaphrodites fortunés,
Pour vous l'Amour, ſans jalouſie,
Suit les loix que vous lui donnez;
Aimez à votre fantaiſie,
Quittez cent fois & reprenez
Ces deux rôles de Tirésie.
Image d'un jeune arbriſſeau,
Inconcevable vermiſſeau,
Soyez à jamais un problême:
Tout entier dans chaque rameau,
Renaiſſez ſemblable & nouveau,
Et, par une faveur ſuprême,

Trompez la mort ſous le ciſeau
Qui vous ſépare de vous-même.

O que l'homme ſi dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied ſuperbe
Les inſectes cachés ſous l'herbe,
Perdroit de ſon faſte orgueilleux,
S'il ſavoit, quand il les écraſe,
Que moins gênés dans leurs deſirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embraſe,
Sont toujours neufs pour les plaiſirs!

Telles ſont les vives images
Que le printemps offre à nos yeux;
Les ſaiſons reſſemblent aux âges
Dans leurs rapports myſtérieux;
La main inviſible des dieux
Cache des conſeils pour les ſages;
Le printemps couronné de fleurs
Pare l'amour qui le careſſe;
L'été mûrit, par ſes chaleurs,
Les dons brillants de la jeuneſſe;
L'automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore;
L'hyver à l'inſtant les dévore,
Mais il conſerve dans ſon ſein
L'eſpoir de Cérès & de Flore:
Ainſi l'on peut toujours ſaiſir

Les momens heureux qui s'envolent;
Fuyons les dangers du loiſir :
Le travail ajoute au plaiſir,
Et l'un & l'autre nous conſolent.

Aujourd'hui les fleurs des buiſſons
Parfument le ſein des bergeres :
Avec des fleurs & des chanſons
Achetons leurs faveurs légeres;
L'été s'approche, jouiſſons.

Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux
Les aquilons ſéditieux
Soufloient du fond de la Norwege,
N'aſſiegent plus l'aſtre des cieux.
Le ſoleil pénetre la terre,
Et pompe juſques dans ſes flancs
Les eſprits, les germes brillans
Dont va ſe former le tonnerre.
Déjà l'étoile de Vénus
Annonce les belles ſoirées :
Déjà les Faunes revenus
Cherchent les Nymphes égarées;
Zéphyre, d'un ſouffle épuré,
Ride la ſurface de l'onde.
La nuit, de ſon trône azuré,
Répand ſes pavots ſur le monde,

Et ſon char, d'amours entouré,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de mai,
Le Sylphe, amoureux des mortelles,
Vient chercher, parmi les plus belles,
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ſes ailes légeres,
Il deſcend, inviſible aux yeux,
Sur ces étoiles paſſageres
Qu'on voit tomber du haut des cieux.
Roi des peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires
Où l'ignorance & la fierté
Captivent, ſous des loix auſteres,
Et la jeuneſſe & la beauté.
Le ſcrupule & l'inquiétude,
Enfans craintifs des paſſions,
La peur & ſes illuſions,
Veillent dans cette ſolitude;
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige & perce la ſerrure;
Sans bruit les rideaux ſont ouverts,
Un enfant aimable & pervers
Enleve aux graces leur ceinture:
Pudeur, jeuneſſe, amour, nature,

Tous vos ſecrets ſont découverts.
Déjà d'une beauté naiſſante
Le Sylphe interroge le cœur:
Sa main timide & careſſante
Cherche les traces d'un vainqueur.
L'épreuve eſt douce & dangéreuſe:
Si la belle a connu l'Amour,
Il l'abandonne ſans retour
Au haſard d'être malheureuſe;
Mais ſi le cœur qu'il a ſondé,
A toujours ſagement gardé
Le foible ſceau de l'innocence,
Alors le génie amoureux
Exerce toute ſa puiſſance
Sur un cœur digne de ſes feux.
De la beauté qu'il a jugée,
Il devient l'inviſible époux.
Dans les bras du ſommeil plongée,
Elle va, ſans être outragée,
Jouir des plaiſirs les plus doux:
Un eſſaim fortuné de ſonges
Sert les vœux du Sylphe enchanté:
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs menſonges.

Bientôt, ſur un trône argenté,
Le prince aimable des génies
Tranſporte la jeune beauté

UVEAU TRÉSOR

s infinies
llimité.
e & charmée,
:ment
ir un amant,
d'en être aimée.
un charme flatteur,
es airs ſon courage,
:er la hauteur
x qu'elle enviſage.
on conducteur
ıger du voyage;
ſécurité,
douté
ignes funeſtes;
mérité,
céleſtes.
touchent peu;
s Zoroaſtres,
voile bleu;
les aſtres;
feu.
re
ls:

Un arbre qui cache le jour,
Tel eſt l'aſyle que l'Amour
Préfere à la céleſte plaine.
A peine a-t-elle deſiré,
Que le char brillant qui la mene,
S'arrête ſous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'inſtant les buiſſons fleuriſſent,
La vigne embraſſe les ormeaux,
Les palmiers amoureux s'uniſſent,
L'air eſt peuplé de mille oiſeaux.
C'en eſt fait, la jeune Sylphide
S'enivre du bonheur des dieux.
Mais le ſoleil brille à ſes yeux;
Le ſonge fuit d'un vol rapide,
Et le Sylphe remonte aux cieux.

L'ÉTÉ.

CHANT SECOND.

SOLEIL, c'eſt aujourd'hui ta fête;
L'été, chargé de blonds épics,
Etale ſes riches habits,
Et fait rayonner ſur ſa tête
L'or, les ſaphirs & les rubis.
Leve-toi, répands ta lumiere,
Brille, triomphe à tous les yeux;
Pourſuis la nuit dans ſa carriere,
Et chaſſe du trône des cieux
Sa pâle & tremblante couriere.

Sur le ſommet inhabité
Des montagnes les plus ſauvages,
Déjà les diſciples des mages
Chantent le retour de l'été.
Abattu, triſte & ſolitaire,
Dans les jardins qu'il embellit
Le printems ſoupire & pâlit
En voyant l'éclat de ſon frere.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or;
L'amant dont vous pleurez l'abſence,

Vient ranimer par ſa préſence.
Les feux dont vous brûlez encor.

Malheureux ſang de Montézume,
Filles du ſoleil, accourez,
C'eſt pour vous que ſon feu s'allume;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuſe reſpire
Devant le roi du firmament:
Sa gloire, que la terre admire,
Vous conſole, pour un moment,
De la chûte de votre empire.

Il paroît; l'olympe rougit.
Le front des montagnes ſe dore.
Le lion céleſte rugit,
En voyant l'aſtre qu'il adore.
Il paroît; ſes rayons épars
Couvrent la face des campagnes;
Le premier feu de ſes regards
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'inſtant la terre embraſée,
Par ſon éclat vif & charmant,
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de roſée.
Fidelle amante du ſoleil,

De fleurs, de perles couronnée,
La nature ſort du ſommeil,
Comme une épouſe fortunée,
Dont l'amour hâte le reveil.
Vers l'aſtre bienfaiſant du monde
Elle étend ſes bras amoureux ;
Il brille, & l'ardeur de ſes feux
La rend plus belle & plus féconde.

Tandis qu'au ſommet d'une tour,
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ſes plumes nouvelles,
L'oiſeau de la mere d'Amour
Epure l'argent de ſes aîles ;
Tout brûle des feux de l'été.
Le froid ſerpent caché ſous l'herbe,
S'éveille & dreſſe avec fierté
La crête de ſon front ſuperbe ;
Son corps, en replis ondoyans,
Roule, circule, s'entrelace ;
Ses yeux pleins d'ardeur & d'audace,
S'arment de regards foudroyans.
Bientôt, levant ſa tête altiere
Vers l'aſtre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la pouſſiere,
Et fait briller à la lumiere
Son aiguillon envenimé.
Foibles mortels, que le jour bleſſe,

Eveillez-

Éveillez-vous, ouvrez les yeux;
Le ſoleil embraſſant les cieux
S'indigne de votre molleſſe.

Que devient l'homme quand il dort?
Emporté ſur l'aile des ſonges,
Il vole au pays des menſonges,
Il touche aux rives de la mort.
Enviſagez ce globe immenſe,
Image des dieux qui l'ont fait:
La flamme nourrit ſa ſubſtance,
Ses feux répandent l'abondance,
Chaque rayon eſt un bienfait.
Au ſein des plus profonds abîmes,
Il enfante ces purs métaux,
Triſtes auteurs de tous les maux,
Peres féconds de tous les crimes:
Mais qui, ſagement répandus
Sur les beſoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce & de l'induſtrie,
Satisfont à tous les deſirs,
Et, tels que des ſources fécondes,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire & les plaiſirs.

O ſoleil! ame univerſelle!
Toi dont les regards amoureux

TAYLOR INST. OXFORD

Eclairent ces aſtres nombreux,
Dont l'azur des cieux étincelle ;
O toi ! qui ſuſpends dans les airs
Ces torrens, ces mers vagabondes,
Qui, par mille canaux divers,
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'univers ;
De l'été qui vient de renaître
Mûris les fertiles moiſſons,
Et reçois les foibles chanſons
Que t'offre ma muſe champêtre.
Déjà de tes rayons puiſſans
Les campagnes ſont pénétrées,
Eole des bleds jauniſſans
Agite les ondes dorées.

O Cérès, preſſe ton retour :
Sur nos plaines le dieu du jour
Répand les chaleurs & la vie.
Proſerpine a quitté la cour
Du ſombre époux qui l'a ravie.
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme & la cendre,
A tes yeux charmés va deſcendre
Du ſommet brillant de l'Etna.
Elle paroît ; ton cœur palpite,
Tes pas volent devant ſes pas.
Quand tu l'appelles dans tes bras,

L'Amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes.
Trop court, mais trop heureux moment
Où le plaiſir verſe des larmes !
Pour un cœur noble & généreux,
Qu'il eſt doux, en quittant Cerbere,
De retrouver le monde heureux,
Par les ſeuls bienfaits de ſa mere !

Chaſte Proſerpine, à tes yeux,
Déjà la moiſſon eſt tombée
Sous la faucille recourbée
Du moiſſonneur laborieux.
Ici les gerbes diſperſées
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin leurs meules entaſſées
Elevent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pirame,
Le vers à ſoie ourdit ſa trame
Qui pare les dieux & les rois.
Les fraiſes parfument les bois.
L'épine enfante la groſeille.
Mille fruits naiſſent à la fois,
Et, prête à remplir ſa corbeille,
La nymphe héſite ſur le choix.
Par-tout l'abondance circule.
L'homme n'eſt heureux que l'été.

L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait frémir la volupté.
Dans un ſallon pavé de marbre,
Reſpire-t-on un air plus frais,
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux déeſſes des forêts?
La Dryade en robe légere,
Brave, ſous un chapeau de fleurs,
L'aiguillon ardent des chaleurs:
Et Pallas, coëffée en bergere,
Pour égayer les moiſſonneurs,
Danſe à midi ſur la fougere.
Le travail joint à la gaieté
Souffre & ſurmonte toutes choſes;
La nonchalante oiſiveté
Se bleſſe ſur un lit de roſes.
Voyez l'intrépide chaſſeur,
Qui, ſur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurſeur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie & d'eſpoir animé,
Il prend, il arme ſon tonnerre:
L'oiſeau part, un trait enflammé
Le fait retomber ſur la terre.
La chaſſe retient juſqu'au ſoir
Le jeune Adonis dans les plaines;
Le plaiſir, la gloire & l'eſpoir,

Font ſupporter toutes les peines.
Mais, déjà plus vif & plus clair,
Le ſoleil dévore & conſume
La roſée éparſe dans l'air :
Et le feu du ciel qui s'allume,
Étincelle comme le fer
Que Vulcain frappe ſur l'enclume.
Doris s'enfuit ſous les roſeaux ;
Et, dans leurs lits plus reſſertées,
Les nymphes refuſent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avide voyageur
Qui dans les ſables de l'Afrique,
Égaré ſous un ciel vengeur,
S'expoſe aux fureurs du tropique.
La terre rougit ſous ſes pieds ;
Des torrens de feu ſe répandent :
Et, par le ſoleil foudroyés,
Les monts & les rochers ſe fendent.
Les arbres à demi-couchés,
Sans fruits, ſans ſeve & ſans verdure,
Couvrent de leurs bras deſſéchés
Le ſein brûlant de la nature.

Quel ſort ! quels horribles moments !
Il entend les rugiſſements
Des lions que la ſoif dévore :

Immobile d'accablement,
Il cherche en vain du firmament
Le ſecours que la terre implore.
Aſſis ſur un ſable enflammé
A la rigueur d'un ciel barbare,
Il reproche à ſon cœur avare,
Les maux dont il eſt conſumé.

Pour nous, que le ſoleil propice
Regarde avec des yeux plus doux,
Laiſſons voyager l'avarice;
Sur le gazon repoſons-nous:
Tandis que l'ardente écreviſſe
Embraſe le ciel en courroux,
Ainſi qu'à la céleſte troupe,
Pendant le regne des chaleurs,
Hébé nous verſe à pleine coupe
Le jus des fruits, l'eſprit des fleurs.
La neige avec art préparée,
Aiguiſe nos ſens émouſſés;
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.

Vénus ſe permet en été
Une modeſte nudité.
Dans une alcove parfumée,
Impénétrable au dieu du jour,
La pudeur, ſans être allarmée,

Dort ſur les genoux de l'Amour.
Un doux loiſir eſt néceſſaire :
L'eſprit de ſoins débarraſſé,
On paſſe le jour ſans rien faire,
Un tel jour eſt bientôt paſſé.
Du midi l'ardeur violente
N'eſt pas un ſupplice pour nous :
Si la chaleur eſt accablante,
Tous les remedes en ſont doux.

Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir ſur les monts voiſins :
Junon vient déclarer la guerre
Au dieu protecteur des raiſins.
Les voûtes du ciel s'obſcurciſſent,
L'air ſiffle, les antres mugiſſent ;
Mais bientôt les vents ſont calmés ;
Et les tempêtes diſſipées
Sur les montagnes eſcarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, ſur un trône de nues,
Fait briller ſon arc lumineux ;
Déjà les nymphes revenues,
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déjà preſſé par ſa rivale
Le roi des aſtres moins ardent,
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre & d'opale.

L'extrémité de ſes rayons
Eclaire au loin la mer profonde,
Et, tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde,
Armé de feux étincelants,
Il ouvre à ſes courſiers brûlants
Les barrieres de l'autre monde.

Oh! qu'il eſt doux de reſpirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent qui, du fond des fontaines,
S'échappe & n'oſe murmurer.
Vole ſur l'aîle du myſtere,
Amour! il eſt tems de regner;
Vénus ſe promene à Cythere,
Et les Graces vont ſe baigner.

Au fond d'un boſquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'oſe approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher,
Et ſuivant une pente douce
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,
Un baſſin revêtu de mouſſe.
Les arbres courbés à l'entour,
La dérobent à l'œil du jour.
Un buiſſon fleuri l'environne:

La tubéreuſe & l'anémone
Entourent ſes bords ſéduiſants,
Et l'otanger qui la couronne,
Eſt parſemé de vers luiſants.

Que Plutus d'une main fantaſque,
Orne les bains de Danaé :
Thalie, Euphroſine, Aglaé
N'aiment que les beautés ſans maſque :
Le luxe expire ſous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature,
Elles ſe baignent dans ſes bras ;
L'onde, en careſſant leurs appas,
Devient plus brillante & plus pure.
Plongé dans ce riant baſſin,
L'Amour pourſuit les immortelles,
Et frappant l'onde de ſes aîles,
Il la fait jaillir ſur leur ſein.
Une douce & molle roſée
Remplit le calice des fleurs ;
La nuit, du tréſor de ſes pleurs,
Rafraîchit la terre embraſée.
On voit ſur la plaine des mers,
Danſer les nymphes vagabondes,
Le parfum de leurs treſſes blondes,
Se mêle à la fraîcheur des airs ;
Mais bientôt le feu des éclairs
Reſplendit au loin ſur les ondes :
L'olympe, ſans être irrité,

Offre l'appareil d'un orage,
Et par cette effrayante image,
Il augmente ſa majeſté.
Brûlante des feux de l'été,
Brûlante des feux du bel âge,
La jeuneſſe, loin du rivage,
S'élance & pourſuit la beauté.
Enflammez, charmantes baigneuſes,
La cour du frere de Pluton!
Tombez, Nayades dédaigneuſes,
Dans les bras nerveux de Triton!

O nuit! que vous voyez de charmes
Fleuves, que vous êtes heureux!
L'Amour, dans vos flots amoureux,
Trempe la pointe de ſes armes.
En vain, dans les bois d'alentour,
Les amans cherchent les fontaines.
Le feu qui conſume leurs veines
S'accroît dans l'humide ſéjour.
Le bain ne guérit point leurs peines;
L'Amour ſeul peut calmer l'Amour.

Jadis, près des bords du Boſphore,
Dans les jardins du vieux Sélim,
Un ruiſſeau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Aſie
Touchoient au bord de ce ruiſſeau.

En été, la belle Aſpaſie
Venoit reſpirer dans ſon eau ;
Souvent Zulim, au bord de l'onde,
Suivoit le Sultan révéré.
Que l'orgueil des rangs ſe confonde !
L'eſclave heureux fut préféré
Au maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abbattit un jour
Dans les bras du page infidele ;
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
Reconnut l'oiſeau de l'Amour,
Au billet caché ſous ſon aîle.
Il l'ouvre, il lit avec tranſport :

» Jeune Icoglan, bénis ton ſort ;
» Le ruiſſeau, dont l'onde incertaine
» Dans ces bois aime à s'enfermer
» Par une route ſouterraine,
» Au ſein des mers court s'abîmer.
» Aſpaſie eſt prête à te ſuivre,
» Sois ſon pilote & ſon vainqueur.
» Si tu crains de ceſſer de vivre,
» Tu n'es pas digne de ſon cœur «.

Zulim conçoit tout le myſtere ;
Un ſeul mot inſtruit un amant.
Le doux meſſager de Cythere
Devant lui vole lentement.
Rempli des plus douces allarmes,

L'eſclave, au milieu des roſeaux,
Découvre, adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle, ſon cœur palpite,
Il s'élance, il ſe précipite....
Mais en plongeant dans le canal,
Quel aſpect le trouble & l'irrite?
Il voit ſon maître & ſon rival...
Comment ſauver la favorite
Du fer, ou du cordon fatal?
Un baiſer de feu le raſſure...
Sultan! à tes yeux éperdus,
Le couple amoureux & parjure,
A comblé l'audace & l'injure!..
Tous deux unis & confondus
Fendent, de leurs bras étendus,
Le ſein de l'onde qui murmure.
Errants de détour en détour,
Ils roulent ſous la voûte obſcure
Qui doit bientôt les rendre au jour:
L'effroi qu'inſpire la nature,
Eſt ſurmonté par leur amour.
Portés ſur les bouillons de l'onde,
Ils entrent dans la mer profonde,
Leurs regards implorent les cieux;
Mais un eſquif s'offre à leurs yeux,
Au pied d'un rocher ſolitaire:
Tous deux y volent, & les dieux
Conduiſent la barque à Cythere.

L'AUTOMNE.

CHANT TROISIEME.

QUELS parfums rempliſſent les airs?
Où porter mes regards avides?
Des tapis plus frais & plus verds
Renaiſſent dans nos champs arides;
La nature efface ſes rides,
Tous ſes tréſors nous ſont ouverts;
Et le jardin des Heſpérides
Eſt l'image de l'univers.
C'en eſt fait, la vierge céleſte,
En découvrant ſon front vermeil,
Adoucit d'un regard modeſte
L'ardeur brûlante du ſoleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu ceſſes de bleſſer nos yeux;
Vertumne ramene Pomone,
Et mille fruits délicieux
Brillent ſur le ſein de l'automne.

O ſœur aimable du printemps,
Tu viens acquiter ſes promeſſes

Si tes biens ſont moins éclatants,
Tu n'as point de fauſſes richeſſes.
Loin de toi le fard de Vénus,
Et le clinquant de l'impoſture :
Ta main dépouille la nature
De ſes ornemens ſuperflus :
L'air négligé, dans la parure,
Te donne une beauté de plus.
Les fruits plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris,
Et tous les biens que tu recueilles
Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le regne fortuné d'Aſtrée
Se renouvelle dans ta cour :
Tu peſes la nuit & le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux,
Qui font la richeſſe du monde,
Le ciel, de la terre amoureux,
Se peint dans le miroir de l'onde.

La paix, reine de l'univers,
Étouffe la voix des trompettes :
Un jour plus doux luit ſur nos têtes.
Nos travaux, mêlés de concerts,
Reſſemblent aux plus belles fêtes ;
La nature reprend ſes droits.
Les dieux deſcendent des montagnes,

La gloire habite les campagnes,
Les muſes rêvent dans les bois;
Et laſſe d'accorder les rois,
Thémis, aſſiſe au pied d'un chêne,
Juge les chanſons de Philène,
Et donne aux bergeres des loix.

Les fiers amants de la fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur & du devoir.
L'art, l'induſtrie & le ſavoir
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richeſſes accumulées.

Ton regne paiſible & charmant
Fait oublier celui de Flore,
Automne! La terre t'adore,
Et l'univers eſt ton amant.
Belle encore au déclin de l'âge,
Toi ſeule, ô divine ſaiſon!
Utile, douce, aimable & ſage,
As mérité le double hommage
Du plaiſir & de la raiſon.

O que les muſes ſont dociles
Dans ces vergers délicieux!
Mes vers inſpirés par les dieux,
Naiſſent plus doux & plus faciles à

L'art de la rime n'eſt qu'un jeu,
L'expreſſion ſuit la penſée,
Et mon ame au ciel élancée,
Vole ſur des aîles de feu.
Dans cette aimable ſolitude,
L'eſprit captif ſort de priſon:
Le plaiſir abrege l'étude,
Tous deux étendent la raiſon.

Erreur que l'orgueil déifie,
Préjugés, tyrans des mortels,
Cédez à la philoſophie
Qui vient de briſer vos autels.
Cieux inconnus au téleſcope,
Et vous, atômes échappés
A l'œil perçant du microſcope,
Vos myſteres développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La vérité, fille du tems,
Déchire le voile des fables;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'apperçois leurs habitants.

Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même eſt habité;
L'air, dans ſes ondes ſi fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons & ſes Néréides.

La lumiere, dont les couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.

La nature anime les marbres ;
L'air, le feu, la terre & les eaux,
Les fruits qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit, rien n'eſt inutile,
Et la reine des animaux
Unit par différents anneaux
L'homme ſuperbe & le reptile.
Fiers amants de la liberté,
Les êtres l'un de l'autre eſclaves,
Ignorent leur captivité,
Et méconnoiſſent leurs entraves.
Tout cede à la commune loi.
Terre orgueilleuſe & téméraire,
Apprends que l'aſtre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi ;
Obéis, remplis ta carriere,
Adore la ſource premiere
Des beaux jours qui te ſont donnés :
Reçois & répands la lumiere
Sur d'autres globes fortunés.

Ainſi mon eſprit ſe dégage
Des erreurs du peuple & des grands.

Malgré la vanité des rangs,
Tous les êtres ſont pour le ſage
Moins inégaux que différents.
Ainſi ma muſe s'abandonne
A ſon caprice renaiſſant ;
Et, tandis qu'un dieu careſſant
D'un double myrthe la couronne,
Le ſoleil moins éblouiſſant
Abrege les jours de l'automne.

Pomone, avant que de périr,
Semble redoubler ſes careſſes ;
Les arbres chargés de richeſſes
Se courbent pour nous les offrir.
Laſſe de ramper ſur nos treilles,
La vigne éleve ſes rameaux,
Et ſuſpend ſes grappes vermeilles
Au front ſuperbe des ormeaux.
Ses fruits ſi funeſtes aux Perſes,
Et ſi délicieux pour nous,
Confondent leurs couleurs diverſes,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces ſont couvertes
De coings dorés & de pavis,
Mille grenades entr'ouvertes
Sement la terre de rubis.
Orange douce & parfumée,
Limons & poncirs faſtueux,
Et vous, cédras voluptueux,

Couronnez l'Automne charmée :
Raiſins brillants, dont la fraîcheur
Étanche la ſoif qui nous preſſe,
Pommes dont l'aimable rougeur
Reſſemble au teint de la jeuneſſe,
Tombez & renaiſſez ſans ceſſe
Sur le chemin du voyageur.

L'Amour que l'Automne rappelle,
Deſcend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, Nayades timides;
Le fruit ſur la terre tombé,
Brille, s'éleve en pyramides,
Et remplit le tréſor d'Hébé.
Nymphes, enlevez vos corbeilles;
Allez offrir au dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles,
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un ſecond printemps vient d'éclore,
Le ciel répand des rayons d'or.
L'amaranthe & le tricolor
Rappellent le regne de Flore;
Et la campagne brille encor
Des douces couleurs de l'aurore.
Heſper commence à rayonner,
Io mugit dans les villages.

Et les paſteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le ſoleil tombe & s'affoiblit ;
Montons ſur ces rochers ſauvages,
Allons revoir ces payſages
Que l'ombre du ſoir embellit :
Ici des champs où la culture
Etale ſes heureux travaux,
Une ſource brillante & pure,
Qui, par la fraîcheur de ſes eaux,
Rajeunit la ſombre verdure
Des prés, des bois & des côteaux.
Là, des jardins & des berceaux
Où regnent l'art & l'impoſture,
Des tours, des fleches, des créneaux,
Des donjons d'antique ſtructure :
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une mâſure ;
Plus loin, des villes, des châteaux,
Couverts d'une vapeur obſcure.

Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le ciel allumant ſes flambeaux,
Tout l'horiſon que l'œil meſure,
Offrent aux yeux de la peinture
Des contraſtes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris de la nature.

Mais la nuit au trône des cieux,
Diſſipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images.
La ſœur aimable du ſoleil
Se leve ſur l'onde appaiſée,
Et répand de ſon char vermeil
Le tendre jour de l'Eliſée.
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'aſtre du monde;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent ſur la mer profonde.
La vague tremblante de l'onde
Briſe & diſſipe les rayons
De ſa lumiere vagabonde;
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaiſir des armes:
L'éclat de ſon globe argenté
Semble voiler la nudité
Lorſqu'il en montre tous les charmes.
Son regne eſt celui de l'Amour.

Sur les mers d'écume blanchies,
Neptune marche avec ſa cour,
Et de nos flottes enrichies
Eole preſſe le retour.
Conduits par la main des Syrenes,
On voit de loin nos pavillons

Tracer d'innombrables ſillons
Sur le ſein des humides plaines.

Tandis que l'océan charmé,
Contemple ſon vaſte rivage,
Le nord tout-à-coup enflammé
Devient le ſpectacle du ſage,
Et l'effroi du peuple allarmé.
Une lumiere étincelante
Embraſe le voile des airs,
Avant-couriere des hyvers.
Quelle autre aurore plus brillante
S'éleve au milieu des éclairs?
Les dieux ont-ils, dans leurs balances,
Peſé le ſort des nations?
Ému par nos diviſions,
Le ciel fait-il briller ſes lances?
Ses feux & ſes rayons épars,
Ses colonnes, ſes pyramides,
N'offrent à des regards timides
Que les jeux ſanglants du dieu Mars.

Voilà les nombreuſes armées,
Voilà les combats éclatants,
Qui de nos guerres rallumées
Furent les préſages conſtants.
La frayeur naiſſoit du preſtige,
Mais nos regards plus ſatisfaits.

Verront renaître le prodige,
Sans en redouter les effets.

Brillez, aurore boréale,
De la nuit éclairez la cour,
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de ſon amour,
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.

Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers & les troupeaux:
Vulcain rallume ſes fourneaux;
Et la troupe du vieux Silene
S'éveille au pied de nos côteaux.

Au bruit des meutes de Diane
Les Bacchantes ouvrent les yeux;
Trompé par la clarté des cieux,
Bacchus ſort des bras d'Ariane:
Ce dieu, de pampres couronné,
Ouvre la ſcene des vendanges;
Il brille, il marche environné
D'Amours qui chantent ſes louanges.
On voit danſer devant ſon char
Les Satyres & les Dryades.
Un Faune enivré de nectar,
Remplit la coupe des Ménades.
Les Jeux qui le ſuivent toujours,

Répandent des fleurs ſur ſes traces.
Ses tigres, conduits par les Graces,
Sont careſſés par les Amours.
Momus, Terpſichore, Thalie,
Egipans, Centaure, Silvains,
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.

Le ſoleil voit, en ſe levant,
La marche du vainqueur du Gange,
Et porté ſur l'aîle du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan, dans le creux de ce rocher,
Foule les préſens de l'Automne;
A ſes yeux, la jeune Erigone
Folâtre & n'oſe l'approcher.
Le nectar tombe par caſcade,
L'onde & le vin ſont confondus:
Et l'urne de chaque Nayade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur ſacrée
Couvrent la campagne altérée:
Tout boit, tout s'enivre, tout rit,
Et de la joie immodérée
Jamais la ſource ne tarit.

Le myrthe aux amours favorable,
A dérobé moins de plaiſirs,

Que

Que cet arbuſte vénérable
N'a vu couronner de deſirs.
Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'eſt jamais trahi :
Plus il jouit, plus il eſt digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges :
Ses charmes ramenent toujours
La folie au temple des ſages,
La raiſon au ſein des amours.

Acis auſſi jeune que Flore,
Touchoit à cet âge charmant,
Où l'ame éprouve le tourment
De deſirer ce qu'elle ignore.
Plus belle & moins jeune que lui,
Thémire, ſemblable à Pomone,
Commençoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de ſon automne.
L'Amour ſeul a droit de charmer
L'Ame qu'il a déjà charmée ;
Acis avoit beſoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ſes traits,
Les roſes du teint ſe flétriſſent :
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les deſirs le rajeuniſſent.
Thémire brûla pour Acis.

Aimer de nouveau c'eſt renaître ;
Ce fut ſous ce berceau champêtre,
Que ſon cœur long-tems indécis,
Choiſit enfin ce jeune maître.

Etouffez les rayons du jour,
Pampres, dont le feuillage ſombre
S'éleve & retombe à l'entour.
La raiſon demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux, toi qui conſpires
A rendre ce berceau charmant !
Viens cacher l'amante aux ſatyres,
Aux nymphes dérobe l'amant.

Malheureuſe d'être inhumaine,
Honteuſe de ne l'être pas,
Thémire repouſſe, avec peine,
Acis qu'elle appelle en ſes bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de ſéduire la candeur :
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire enivrée, éperdue,
Tour à tour ſe laiſſe emporter
Au plaiſir de s'être rendue,
A la gloire de réſiſter.
Eclairés d'un jour favorable,
Les yeux de ſon amant aimable,

Sur les foibles traces du tems,
N'ont vu que les fleurs du printems.
Heureux âge de l'indulgence,
Où les dégoûts ſont inconnus;
Où tous les feux, d'intelligence,
Conſpirent pour la jouiſſance;
Où toute mortelle eſt Vénus.

Thémire n'a point de rivale,
Le feu dont Acis eſt brûlé,
De leurs ans remplit l'intervalle:
Et l'Amour, aux cieux envolé,
Triomphé d'avoir aſſemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du regne de Bacchus
Annonce ces combats aimables,
Où les ſatyres ſont vaincus
Par les nymphes infatigables.
Jours fortunés, mais peu durables!
Bientôt le brutal Africus,
Ouvrant ſes aîles redoutables,
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtreſſe de Glaucus.
Les hirondelles aſſemblées,
S'élançant du faîte des tours,
Au fond des grottes reculées,
Vont s'endormir juſqu'aux beaux jours.

Entaſſés comme des nuages,
Mille oiſeaux traverſent la mer.
Le retour de l'affreux hiver
S'annonce par leurs cris ſauvages.
Le fer tranchant va déchirer
Le ſein des plaines découvertes,
Et Vertumne, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
Eole menace le monde :
Borée en ſa priſon rugit.
La mer qui s'enfle, écume, gronde,
Et ſon rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des deſerts,
Et les Hyades, dans les airs,
Ont renverſé leurs froides urnes.
Vents, triomphez en liberté;
Allez dépouiller la nature
Des vains titres de ſa fierté :
Que ſert un reſte de parure,
Quand on a perdu la beauté ?
Diſperſez ces feuilles ſechées,
Dévorez ces plantes couchées,
Qui n'oſent regarder les cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi, qui plaiſois à tous les yeux,
Saiſon ſi belle & ſi féconde,
Automne, reçois mes adieux.

L'HYVER.

CHANT QUATRIEME.

LEs vents ravagent nos prairies,
Tout meurt dans nos champs déſolés,
Et de nos humbles bergeries
Les fondements ſont ébranlés.
Déjà les Graces immortelles
Rentrent dans nos froides maiſons;
L'Amour vient réchauffer ſes aîles
Au feu mourant de nos tiſons:
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laiſſe à ſes freres volages
L'empire bruyant des cités.

Foibles eſclaves de Cythere,
Fuyez nos plaiſirs innocents,
Dérobez-vous aux traits perçants
Que lance le noir ſagittaire.
Le regne de l'art impoſteur
Commence où la nature expire.
Volez dans ce monde enchanteur,
Où le luxe tient ſon empire.

La nouvelle Perſépolis
Vous ouvre ſes portes dorées :
Chaſſez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées,
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la cour ignorées.

Pour nous, que la paix & les ris
Enchaînent ſous des toîts ruſtiques,
Autour de nos foyers gothiques,
Nous allons oublier Paris
Et vos plaiſirs aſiatiques.
Croyez qu'au fond de ce château
La joie invente auſſi des fêtes.
Malgré les torrents du verſeau,
Le ſouffle glacé des tempêtes
Epargne le myrthe nouveau,
Dont les plaiſirs parent nos têtes.

Ce n'eſt point à la cour des rois
Qu'habite la paiſible Aſtrée :
Il faut que l'ame quelquefois,
Au ſein du tumulte enivrée,
Revienne dans le fond des bois,
Trouver ſa raiſon égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de ſon ame !
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un cenſeur qui le blâme :

Peut-on ſe fuir & s'eſtimer !
On n'évite point ce qu'on aime ;
Qui n'oſe vivre avec ſoi-même
A perdu le droit de s'aimer.

Pourquoi déſerter nos campagnes,
Quand les ſauvages aquilons
Chaſſent du ſommet des montagnes
La pauvreté dans nos vallons ?
L'aſpect des miſeres humaines
Eſt plus touchant qu'il n'eſt affreux ;
Craint-on de voir les malheureux,
Quand on veut ſoulager leurs peines ?
Le front du riche s'obſcurcit,
Et l'aſpect du malheur le bleſſe ;
Dans le ſéjour de la molleſſe
Le cœur ſe ferme & s'endurcit.
Trop fiere de ſes avantages,
La ville détourne les yeux
Du ſombre tableau des villages,
Dont les toîts, couverts de feuillages,
S'ouvrent aux injures des cieux.

Tranquille ſous un dais ſuperbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point, dans nos hameaux,
La pauvreté diſputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.

Auprès d'un foyer magnifique,
On bénit le farouche Hyver,
Qui, dans un ſallon pacifique,
Reſpecte la douceur de l'air.
On croit que la miſantropie
Aigrit les maux qu'on ne ſent pas.

Ainſi le Luxe, dans ſes bras,
Engourdit notre ame aſſoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,
Dans des intrigues puériles
Nous épuiſons nos cœurs ſtériles,
Moins ſenſibles que délicats.
Le dégoût nous rend difficiles,
Impatients, & bientôt las:
Nous traînons nos jours inutiles;
Nous rêvons, nous ne vivons pas.

Loin de moi le triſte ſyſtême
De cenſurer d'heureux loiſirs:
C'eſt en faveur du plaiſir même
Que je condamne nos plaiſirs.
Il n'eſt point d'hyver pour le ſage:
La terre, qu'Eole ravage,
Plaît encor dans ſa nudité:
Les monts entourés d'un nuage,
Impoſent par leur majeſté:
L'aſpect de Neptune irrité,

Frappant en fureur ſon rivage,
Répand ſur tout un payſage
L'ame, la vie & la fierté;
Et la campagne plus ſauvage,
Ne perd pas toute ſa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du déſordre des éléments,
L'hyver lui-même a des moments
Où les ruines de la nature
Plaiſent encore à ſes amants.
Nos hameaux auroient plus de charmes
S'ils étoient moins inhabités,
Et s'ils n'arroſoient de leurs larmes
Les biens qu'abſorbent les cités.

La terre, en eſclave ſervile,
S'épuiſera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate ville
Qui change en tributs ſes bienfaits!
Enrichis des biens qu'ils moiſſonnent,
Si nos laboureurs, qui friſſonnent
Sous leurs toîts de chaume couverts,
Jouiſſoient, du moins les hyvers,
De l'abondance qu'ils nous donnent;
Si le fleuve de nos tréſors,
Long-tems égaré dans ſa courſe,
Remontoit enfin vers ſa ſource
Pour enrichir ſes premiers bords:
Alors la miſere effrayante,

Dont la main foible & ſuppliante
Implore un ſecours refuſé,
Béniroit l'image riante
De notre luxe humaniſé.
Le cours de nos deſtins proſperes,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos peres,
Sauveroit la vie & l'honneur
Aux eſclaves involontaires,
Que le fer ſanglant du vainqueur,
Ou que la baſſeſſe du cœur,
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux eſt avili.
Chaſſez l'indigence importune,
Et le village eſt ennobli.
La gloire y ſuivra la fortune,
J'y vois ſon culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybele;
Forçons la pareſſe rebelle
A ſurmonter la pauvreté;
En rendant la terre plus belle,
Augmentons ſa fécondité.
Déjà, ſur la neige endurcie,
L'hyver commence ſes travaux:
Déjà la tête des ormeaux
Tombe ſous les dents de la ſcie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit aux pieds des montagnes.

Et le plus groſſier des métaux
Devient le tréſor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguiſe ſur la meule agile;
La chaſſe diſpoſe ſes rets;
La fournaiſe épure l'argile;
Vulcain change en verre fragile
La fougere de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient.
Pour former nos ſimples tapis,
La paille & le jonc ſe marient;
Nos vœux, nos beſoins qui varient,
Réveillent les arts aſſoupis.

L'ennui, ce tyran domeſtique,
Dans nos hameaux eſt ignoré:
Ici le paſteur déſœuvré
Façonne ſon ſceptre ruſtique;
Ici le chanvre préparé
Tourne autour du fuſeau gothique;
Et ſur un banc mal aſſuré,
La bergere la plus antique
Chante la mort du Ballafré,
D'une voix plaintive & tragique.
O que ces objets innocents
Ont de droits ſur l'ame d'un ſage!
La campagne la plus ſauvage
Porte le calme dans nos ſens.

Les loix de la philoſophie
Naiſſent du principe du goût :
Ce qu'on aime on le déifie,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme ſeul de l'habitude
Me fait vanter la ſolitude.

Jadis l'hyver, loin de Paris,
Effrayoit ma folle jeuneſſe :
Je croyois, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la veilleſſe.
Ces bois blanchis par les frimats,
Où j'entretiens ma rêverie,
Ce fleuve, dont l'onde chérie
Ranime nos ſombres climats,
Qui, pour embraſſer la prairie,
Ouvre, étend & courbe ſes bras ;
Ces lieux pour moi remplis d'appas,
Etoient jadis la Sibérie.
Juſques dans l'ombre des déſerts,
Le bruit ſéduiſant des théatres
Venoit étouffer les concerts
De nos villageoiſes folâtres.
Le luxe environné des arts,
Roi d'une ville ſinguliere,
Changeoit le village en chaumiere,
Et préſentoit à mes regards
Nos bons & naïfs campagnards

Marqués

Marqués du crayon de Moliere.
Je regrettois la liberté
D'un ſpectacle aimable & fantaſque,
Où l'on prodigue, ſous le maſque,
Le menſonge & la vérité :
L'aſyle élégant & champêtre,
Où deux amans ſont renfermés,
Moins par le plaiſir d'être aimés,
Que par l'orgueil de le paroître ;
Ces longs ſoupers où l'on redit
Toute l'hiſtoire de la veille,
Où l'enjoûment ſe refroidit
Si la ſatyre ne l'éveille ;
Où le vaudeville fatal
Eſt modulé par les orphées ;
Où le vin verſé par les fées,
Coule dans l'or & le criſtal ;
Enfin le tumulte & l'orgie,
Vénus & ſes temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos deſſerts ;
Tout, au ſéjour de la licence,
Appelloit mon cœur égaré :
La ville avoit défiguré
L'heureux ſéjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conſeils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'eſt guéri

Des fougues de l'impatience,
L'hyver n'eſt plus ſi rigoureux,
Le deſert remplace la ville.
Où je crois vivre plus tranquille,
Là je m'eſtime plus heureux.
Nos dongeons, nos tours délabrées,
Monuments antiques des Goths,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maiſons ſont décorées.
Sans aimer la groſſiereté
De nos ayeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache à leur travaux biſarres.
Le Chevalier, le Paladin,
Viennent remplir mes rêveries,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin.
Leurs tournois, leurs galanteries
Empreints ſur un marbre groſſier,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour, tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,
Orne ſa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Eſt le tréſor de ce château;
Les haches-d'armes, les maſſues,
Les arcs s'élevent en monceau.
Dans cette tour mal réparée,

Quel objet frappe mes regards !
De fer la muraille entouré,
Des pigeons perchés ſur des dards,
La Colombe de Cythérée
Y boit dans le caſque de Mars ;
Par-tout le flambeau de l'hiſtoire
Eclaire à mes yeux le paſſé.
J'apprends au livre de mémoire,
Livre utile, & preſque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préſide la gloire.

Le tableau de l'antiquité
Séduit par ſa douce impoſture :
Mais aux yeux de la vérité,
Le vieux temps n'eſt beau qu'en peinture.
Le chalumeau des troubadours,
Le luth du bon Roi de Navarre,
N'égaloient pas l'humble guitarre
Des moindres chantres de nos jours.

Ami de nos ayeux célebres,
Je ne veux point reſſuſciter
Leurs ſiecles couverts de ténebres,
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & groſſiere,
De notre ignorance premiere,
Regrette les temps révolus ?

L'erreur eſt un malheur de plus :
Moins notre eſprit a de lumiere,
Moins il éclaire nos vertus.

Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars,
Qui dévorent la nourriture
Des bleds naiſſants de toutes parts ?
Loin de moi ſemblable impoſture,
Les arts fécondent la nature,
Nos vices corrompent les arts.

Telles ſont les ſages penſées
Dont j'aime à nourrir ma raiſon,
Tandis que les neiges preſſées
Couvrent le toît de ma maiſon.
Seul, & ſouvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir conſumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre ſembloit, au printemps,
Regner ſur tout le payſage :
La mouſſe & la rouille du temps
Déceloient ſeules ſon grand âge :
Ses rameaux panchés à l'entour
Formoient un temple pour les Graces ;
A ſon pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repouſſa la guerre

Des aquilons impétueux ;
Inébranlable & faſtueux,
Il fouloit le ſein de la terre :
Son front brûlé par le tonnerre
En étoit plus majeſtueux.
Quels dieux ont cauſé ſa ruine !
Un bucheron foible & courbé
A frappé l'arbre en ſa racine,
Le roi des forêts eſt tombé.

Aidé d'une ſombre lanterne,
Le ſoir je dirige mes pas
Vers l'antique & vaſte caverne
Où le Neſtor de ces climats
Raſſemble, police & gouverne
Tous les bergers de ces états
Dans cette grotte mal taillée,
La ſœur aimable de l'Amour,
Appelle ſur la fin jour
Nos bergeres à la veillée.
L'amant d'Io débarraſſé
Du ſoin de ſillonner la plaine,
Y réchauffe de ſon haleine
Philémon que l'âge a glacé,
Liſette & la jeune Philene.
Des arbres en cercle arrondis,
Forment le ruſtique théatre
Où la villageoiſe & le pâtre

S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumiere,
Que l'air agite & fait pancher,
Découvre à l'aſſemblée entiere
La profondeur de ce rocher.

C'eſt là que les longues ſoirées
S'écoulent comme des moments;
Nos fêtes dans ces lieux charmants
Naiſſent ſans être préparées:
La Romance, le Fabliau
Nous content leurs douces ſornettes.
Ici les faſtes de Clio
Sont des recueils de chanſonnettes.
Ici l'on tient la cour d'Amour,
Si redoutable aux infideles,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galants & les plus belles:
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accuſé doit répondre.
Le juge ordonne, on obéit;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un ſoir dans ce ſénat champêtre,
Eglé, bergere de vingt ans,
Nous dit qu'elle ſauroit, peut-être,
Une hiſtoire de ſon printemps:

Alors toute la troupe émue
Se rapprocha pour écouter ;
Le ſeul Myſis baiſſoit la vue,
Eglé commença de conter :

» Une bergere aſſez jolie
» Donna ſon chien à ſon vainqueur ;
» Quand elle eut fait cette folie,
» Il fallut bien donner ſon cœur.
» En aimant on ſe croit aimée ;
» Comment ne l'eût-elle pas cru ?
» Le pouvoir qui l'avoit charmée,
» A chaque inſtant s'étoit accru.
» Plus ſa foibleſſe étoit extrême,
» Plus l'amant devint impoſteur ;
» Hélas ! comment croire menteur
» Un berger qui dit, *je vous aime* ?
» Un cœur ſincere ne craint rien,
» Mais cette aſſurance eſt fatale :
» La bergere apperçut ſon chien
» Sur les genoux de ſa rivale.
» Le voile alors ſe déchira :
» Tout fut changé dans la nature ;
» L'Amour, le temps, rien ne pourra
» Guérir ſa profonde bleſſure ;
» Je la connois, elle en mourra »....
A ces mots Eglé fond en larmes,
Et Myſis tombe à ſes genoux :

» Quoi ! dit-il, j'ai bravé vos charmes,
» Mon cœur s'eſt éloigné de vous ?
» Le ſupplice eſt égal au crime ;
» J'étois aimé, je ſuis haï ;
» Je vivrai, je mourrai victime
» De mon amour que j'ai trahi....
» Mon cher Myſis, Eglé t'adore,
» Jamais tu ne fus condamné :
» Si ma fierté t'accuſe encore,
» Mon cœur t'a déjà pardonné ».
Elle dit, ſa voix affoiblie
Expire, & Myſis à ſes pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,
Déteſte un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célebre ce retour ſi rare ;
Les maux dont l'Amour eſt l'auteur,
Deviennent, quand il les répare,
La ſource de notre bonheur.

Ainſi la plus ſombre journée
Peut s'écouler dans les plaiſirs ;
L'art d'adoucir ſa deſtinée,
Eſt l'art d'occuper ſon loiſir.
Le ſauvage de la Norwege,
Cet automate fainéant,
Voiſin des montagnes de neige
Qui le ſéparent du néant,

Dans nos plus triſtes ſolitudes,
Croiroit voir l'iſle des Amours ;
Les nuits que nous trouvons ſi rudes,
Seroient pour lui les plus beaux jours.

Jouiſſons de nos avantages,
Quittons en foule nos villages !
Le vent ſe leve à l'orient,
Et le ciel vainqueur des orages,
Nous montre un viſage riant.
L'hyver plus vif & moins à craindre
A levé ſon voile odieux ;
La terre ceſſe d'être à plaindre
Quand le ſoleil brille à ſes yeux.
Déjà les neiges des montagnes
Reſplendiſſent de tous côtés,
La robe blanche des campagnes
Étale ſes plis argentés ;
La goutte d'eau que l'air épure
Se change en perle en ſe formant.
L'hyver dans toute ſa parure
Nous montre ſa riche ceinture ;
Et des chaînes de diamant,
Semblent reſſerrer la nature.

Fleuve dont le cours inégal
Arroſe nos plaines fécondes,
Sous une voûte de criſtal

Borée empriſonne tes ondes !
Nos villageoiſes vagabondes,
Oſent parcourir ton canal.
Et toi ! montagne infortunée,
Séjour éternel des hyvers,
Où la nature abandonnée
Regne ſur des tombeaux ouverts,
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abîmes ſi profonds,
Que la faim rend impitoyables,
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer les monſtres ſauvages,
Qui, dans les ombres de la nuit,
Exercent leurs cruels ravages.
Foudroyons ces lions dévorants,
Ces ours deſtructeurs de la terre;
Que la chaſſe, ainſi que la guerre,
Nous arment contre nos tyrans !
Défendons nos hameaux tranquilles;
Sauvons nos bergers & nos biens,
Et que nos plaiſirs ſoient utiles
Au repos de nos citoyens.
La ſanté, de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux,
Et nous verrons, avec l'année,
Eclorre des plaiſirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puiſſante
Qui reſſuſcite l'univers,

Bientôt la ſeve renaiſſante
Fondra les glaces des hivers.
Ces eſprits qui peuplent l'Averne,
Ces vents enfantés par le nord,
S'endormiront dans la caverne
Où regnent Borée & la Mort.
La beauté, la force, la vie,
Rendront à la terre ravie,
Et ſes tréſors & ſes couleurs.
La peine, du plaiſir ſuivie,
Se repoſera ſur les fleurs.

Délice de la double cime,
Toi, dont les vers mélodieux
Rendirent Euterpe ſublime,
Et les hameaux dignes des dieux;
Virgile! reçois mon hommage;
Ma muſe, au pied de ton autel,
Dépoſe, en tremblant, un ouvrage
Que ton nom peut rendre immortel.

MADRIGAL.

QU'on a de peine à ſe guérir
D'une amoureuſe frénéſie :
En vain, quand l'ame en eſt ſaiſie,
La raiſon vient nous ſecourir ;
Elle a beau compter & nous dire
Qu'un ſage jamais ne ſoupire ;
Les amants en font peu de cas ;
Ce mal eſt grand autant qu'à craindre ;
Mais je trouve bien plus à plaindre
Celui qui ne le ſouffre pas.

SAINT-PAVIN.

MADRIGAL.

UN aveugle au matin vous remit en mémoire,
Qu'aujourd'hui, de mon ſaint, on célebre la gloire,
Et vous fait m'envoyer les préſens les plus doux.
Ah ! mon bonheur ſeroit extrême,
Si cet aveugle étoit le même
Qui nuit & jour me fait penſer à vous.

ÉPITRE

*A M. le Comte de P***, à Metz.*

VOus qu'Amour n'embraſa jamais
Que d'une ardeur folle & légere,
Qui, de ſa faveur paſſagere,
Vous fit trop payer les attraits :
Au pays de la ſynagogue
Vous avez bien changé de ton ;
Vous parlez comme Céladon,
Et votre lettre eſt une églogue
Digne des rives du Lignon.
Déjà ce nouveau zele éclate ;
As-tu cru que le déſeſpoir
Me fît échapper à l'ingrate ?
Ah ! n'eſt-ce rien que de la voir ?
Quoi, de mon printems qui commence,
Perdrois-je ainſi le plus beau jour,
A gémir des maux de l'abſence,
A ſoupirer pour le retour ?
Laiſſe-moi, ſageſſe ſévere ;
Loin de moi porte la lumiere
Qu'épand ton lugubre flambeau ;
Pour mieux nous cacher nos diſgraces,

Le dieu dont j'ai ſuivi les traces,
Couvre nos yeux de ſon bandeau;
Qu'il regle encor mes deſtinées,
Qu'il m'inſpire encor des chanſons,
Et pour mes dernieres années,
Vous aurez d'utiles leçons.

Ovide banni d'Italie
Par le maître de l'univers,
Mais toujours amant de Julie,
Soupire ſes plus tendres vers;
Et, ſans qu'il arme ſon courage
Contre le ſort & ſes rigueurs,
Pour lui, dans ce climat ſauvage,
L'Amour qu'il a chanté fera naître des fleurs.

Arbitre de délicateſſe,
Maître habile en l'art du plaiſir,
Pétrone, au tyran qui le preſſe,
Accordera-t-il un ſoupir?
Non, comme au ſein de la molleſſe,
Il ſemble goûter le repos.

Héros que forma la ſageſſe,
Sçûtes-vous mieux braver les maux?
Ici comme eux, auprès d'une maîtreſſe,
Brave le ſort moins irrité;
De cette coupe enchantereſſe

Goûte à longs traits la volupté,
Et tant que durera l'ivreſſe,
Laiſſe ignorer à ta jeuneſſe
Si c'eſt erreur ou vérité.
Heureux ſi la coquetterie,
Les ſoupçons, du repos enfants ſéditieux,
De cette chaîne qui vous lie,
Ne viennent point rompre les nœuds.
Puiſſe à jamais la jalouſie
S'éloigner de vos tendres jeux;
Que ſa beauté toujours fleurie
Faſſe le plaiſir de tes yeux,
Et ton amour, le bonheur de ſa vie!

DE GÉNONVILLE.

MADRIGAL.

DEVANT moi l'aimable Climene
Ne montre que froideur, me regarde avec peine.
Loin de moi, j'apprends que ſon cœur,
Rend à mes feux plus de juſtice:
« Amour! ſouffres-tu ce caprice?
» Ne ſerai-je jamais préſent à mon bonheur »?

LA SABLIÈRE.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE DUBOIS,

Actrice de la Comédie Françoiſe.

LE Sentiment, ce dieu ſi tendre,
Et le Goût, ce dieu ſéducteur,
Applaudiſſoient au ſpectateur
Qui ſe plaiſoit à vous entendre.

« C'eſt mon ſouffle qui l'anima »,
Diſoit l'un, « Dubois me doit l'être.
» Moi, dit l'autre, je ſuis ſon maître,
» Car c'eſt Clairon qui la forma ».

M. DE SAUVIGNY.

ÉLÉGIE.

Où fuyez-vous, plaiſirs? où fuyez-vous, amours?
De mon printems compagnons ſi fideles,
Vous ſembliez à mes pas attachés pour toujours.
Commencez-vous à déployer vos aîles
Pour m'enlever votre ſecours,
Lorſque le reſte de mes jours
Eſt menacé d'ennuis & de langueurs mortelles?
J'oppoſe en vain l'abri de mille cheveux blonds
Aux redoutables aquilons:
Du long hyver qui cauſe nos alarmes,
Je ne ſaurois vous raſſurer,
Et vous me privez de doux charmes
Qui, contre les aſſauts que l'âge vient livrer,
Pourroient être mes ſeules armes.
Eh quoi! le tendre ſouvenir
De notre liaiſon conſtante,
Ne ſauroit-il vous retenir?
Lui qui, dans ſa douceur charmante,
Ne ceſſe de m'entretenir;
Et que je ne ſaurois bannir,
Quoique les biens qu'il me préſente
Groſſiſſant les maux à venir,
Redoublent ma peine préſente!

Hélas ! dans cette autre ſaiſon,
Où la ſageſſe & la raiſon,
A vos projets ſe montrent ſi contraires;
Dans le tems rigoureux de vos diviſions,
Préférai-je jamais leurs avis ſalutaires
A vos douces illuſions ?
Mais de cette vieille querelle
Il faut perdre le ſouvenir.
Vos intérêts communs doivent vous réunir,
Pour ſoutenir enſemble une guerre nouvelle.
Plaiſirs, amours, ah ! daignez revenir :
C'eſt la raiſon qui vous appelle.
Laſſe déjà de ſa tranquillité,
De ſes propres états bannie,
Elle craint plus ſa propre autorité,
Que votre douce tyrannie;
Et conſent avec vous de voir la volupté,
Quelquefois même la folie.
Mais rien ne vous réconcilie....
Entr'elle & vous, il n'eſt point de traité;
Soit que la raiſon gronde, ou que la raiſon prie,
Les volages amours n'ont jamais écouté.
Déjà cette troupe indocile,
Loin de moi commence à voler....
Aidez-nous à la rappeller,
O muſe légere & facile !
Qui, ſur le côteau d'Hélicon,
Vintes offrir au vieil Anacréon,

Cet art charmant, cet art utile,
Qui fait rendre douce & tranquille
La plus incommode saison.
Vous qui, de mille fleurs sur le Parnasse écloses,
Amusez près de lui les graces & les ris,
Et qui cachiez ses cheveux gris,
Sous tant de couronnes de roses;
Vous qui, malgré la pesanteur des ans,
Aux belles danses de la Grece,
Donniez à ses pas chancelants,
Et la cadence & l'allégresse;
Vous qui, pour réparer l'absence des amours,
Vintes offrir cette charmante lyre,
Et gracieusement sourire
A l'Anacréon de nos jours;
Qui lui prêtez les couleurs vives
Dont il peint les divinités
De ces délicieuses rives
Qui de Saint-Maur couronnent les beautés;
Qui, dans des antres écartés,
Parmi d'agréables convives,
Faites asseoir à ses côtés
Les graces simples & naïves:
Qui le conduisez par la main,
Du doux séjour de la paresse,
Dans le difficile chemin
De la plus sublime sagesse;
Qui, sur son air & ses discours,

Répandez une douce joie,
Et fourniſſez l'or & la ſoie
Dont la Parque file ſes jours.
Ah! ſi vous preniez ſoin du reſte de ma vie
Avec cette même bonté,
Je la croirois en ſûreté;
Mais, fille du ciel, je vous prie,
Ne me livrez jamais à celle de vos ſœurs
Qui fait payer ſi cher ſes plus froides douceurs:
Par qui, comme d'une furie,
Un malheureux eſt agité;
Et qui détruit les douceurs de la vie,
Sous le frivole eſpoir de l'immortalité.
De ce deſir je ne ſuis point tenté.
Pour adoucir les maux de la vieilleſſe,
Je voudrois ſeulement, avec facilité,
Savoir mêler quelque délicateſſe,
A beaucoup de ſimplicité.

Ce fut ſur cette piece, faite à l'âge de 80 ans, que le Marquis de Saint-Aulaire fut reçu à l'Académie Françoiſe.

ALEXANDRINE.

ALLÉGORIE

A Madame la Ducheſſe DE *Villars, qui a quitté le rouge à vingt-deux ans.*

D'Ame, d'eſprit, de corps qu'elle étoit belle !
Trop belle, hélas ! de plus de la moitié :
Comment le ciel raſſembla-t-il en elle
Ce qu'on envie & ce qui fait pitié ?

Alexandrine, objet tant admirable,
Tréſor d'eſprit, de talents & d'appas,
Vous aviez donc tout ce qui rend aimable ;
Oui, tous les dons, & ne le ſaviez pas.

On me dira : « Voyez la belle hiſtoire !
» On eſt charmante ; on l'ignore : non, non :
» Au fond du cœur, ne voulant pas le croire,
» La plus modeſte en a quelque ſoupçon ».

Non ; celle-ci ne connoît, ne reſpire
Rien que vertu ; c'eſt ſa beauté, ſon bien.
Comment ſonger aux erreurs qu'elle inſpire !
Elle jugeoit tous les cœurs ſur le ſien.

Je vis encor, lorſqu'elle alloit au temple,
Les yeux s'ouvrir, & les cœurs ſe troubler :
Un ſeul moment, ſi-tôt qu'on la contemple,
Adieu raiſon, il n'en faut plus parler.

L'un ſe diſoit : « Moi, ſa vertu m'enchante,
» Non ſa beauté ; c'eſt un frêle ornement.
» L'autre penſoit : que mon ame eſt contente !
» J'aime l'eſprit, & le ſien eſt charmant ».

O gens de bien ! c'eſt ainſi qu'on s'abuſe.
Reſpect, eſtime eſt langage emprunté.
Sous un faux nom le ſentiment s'excuſe,
Tout eſt amour auprès de la beauté.

Mais ſes amants, dans le fond de leur ame,
Cachent leurs feux, diſſimulent leurs maux.
On la connoît ; le devoir ſeul l'enflamme,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.

L'un d'eux pourtant, ambulante pagode,
Avec éclat ſe produit ſur ſes pas ;
Brillants atours, mines, mots à la mode
Sont employés ; on ne l'apperçoit pas.

De tels muguets que l'engeance eſt méchante !
Malheur à qui s'en laiſſe environner !
Ils vont lorgnant une roſe naiſſante,
Se diſputant l'honneur de la faner.

En vers galants, faits pour Alexandrine,
Notre indiſcret ſon amour étala :
Les voici tels qu'un jour, à la ſourdine,
Sur ſa toilette un griſon les coula.

« Si vous jugez crimes impardonnables
» Les feux d'amour dont on brûle pour vous,
» Vous ne verrez jamais que des coupables ;
» Mais croyez-moi, je le ſuis plus qu'eux tous ».

Fuyons, dit-elle, en ſa douleur profonde,
Allons gémir au fond des monuments :
Comment peut-on vivre encor dans le monde,
Quand, par malheur, on y fait des amants ?

Dès cet inſtant, voilant toujours ſes charmes,
Dans l'appareil du plus funebre deuil,
Pour paſſe-tems, elle verſoit des larmes,
Et pour ſopha elle avoit un cercueil.

Dans ſon printems voir le talent de plaire
Comme un malheur; vouloir s'en délivrer:
Quel rare exemple! Un ange de lumiere
Vint, tout exprès, du ciel pour l'admirer.

O chérubins! tremblez, elle eſt trop belle;
Fermez les yeux, craignez un tel écueil:
La chûte, hélas! eſt bien plus naturelle
De ſuccomber à l'amour qu'à l'orgueil.

M. DE MONCRIF.

La naïveté, la fineſſe & le naturel qu'on remarque dans cette piece, la rendent très-piquante.

ÉPITRE

ÉPITRE.

MADEMOISELLE ARNOULT,

Actrice de l'Opéra.

FLORA jadis brilloit dans Rome.
Conſuls, édiles & queſteurs,
Tous ces héros que l'on renomme
Etoient ſes humbles ſerviteurs.
On briguoit l'honneur de ſes chaînes;
A ſa voix naiſſoient les beaux jours;
A ſes pieds les aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.
En loix érigeant ſes caprices,
Elle ſoumit ces fiers vainqueurs:
De Rome elle fit les délices,
Rome en fit la reine des fleurs,
Et lui fonda des ſacrifices.
Mais dans peu Flora, s'il lui plaît,
Va te remettre ſa couronne;
Détruiſant ce que Rome a fait,
C'eſt tout Paris qui te la donne.

Reçois notre hommage & nos vœux ;
Livre ton cœur à nos careſſes ;
C'eſt la crainte qui fit les dieux ;
Mais l'amour ſeul fait les déeſſes.
Que dis je ? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de SOPHIE ?
Crois-moi, jeune folle & jolie,
Laiſſe l'Olympe radieux
A la céleſte bourgeoiſie,
Que l'on adore & qui s'ennuie,
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à nos yeux.
C'eſt là que je te déifie,
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois Pſyché, je crois l'entendre
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler ſa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'amour ſi tu peins les flâmes,
Si tu fais gémir la douleur ;
Ta voix s'échappe de ton cœur,
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi, par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma SOPHIE,
Le babil piquant de Thalie,
Les ſons touchants de Polymnie,

Et le ſilence de Vénus ?
Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorſque rendue à tes amants,
Jamais heureux, toujours contents,
Tu fais, par ton humeur folâtre,
Suſpendre & charmer leurs tourments !
Lorſqu'on te voit, ſans étalage,
Sans apprêts & ſans dignité,
Prêtreſſe de l'Amour volage,
Cueillir, avec légéreté,
Cette fleur de libertinage
Qui reſſemble à la volupté :
Jamais chez toi n'oſent paroître
Ces vieux deſpotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours ſi bien faits pour l'être.

Tu proſcris les airs impoſants,
Les tons burleſques, les caprices
Des alteſſes de nos couliſſes,
Qui traitent en impératrices,
Et leurs valets & leurs amants.

Chez toi on trouve la nature,
Ou l'art ſéduiſant de Ninon,
Cet art qui tient à la raiſon,
L'art de tromper ſans impoſture.

ÉPIGRAMME.

Au mois de mai, ſe baignant dans la Seine,
Certain badaut y tomba dans un creux.
Quelques nageurs ſe donnèrent la peine
De l'en tirer : c'en étoit fait ; ſans eux
Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage,
Il rappella ſes eſprits doucement,
Tant qu'à la fin ayant repris courage,
« Beau Sire-Dieu ! cria-t-il hautement,
» De me baigner ſi déſormais l'envie
» Me revenoit, daignez me la changer ;
» Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie
» Qu'auparavant je ne ſache nager ».

BARATON.

LEÇONS

AUX ENFANS DES SOUVERAINS.

AUx fils des ſouverains je conſacre mes ſons.
Venez, princes; nos champs vous offrent des leçons.
Jadis des dieux bergers fouloient les fleurs champêtres;
Un trône de gazon vous attend ſous des hêtres:
Vous porterez un jour le doux nom de paſteur;
Ce nom eſt, pour un roi, le nom le plus flatteur;
Des devoirs qu'il impoſe aimez à vous inſtruire.
Le ciel, dans ſes décrets, vous réſerve à conduire
Un troupeau qui, docile aux loix de ſes bergers,
Ne s'égare jamais ſur des bords étrangers.
Il eſt dans nos hameaux des Socrates champêtres;
Les rois, vous diront-ils, ſont plus peres que maîtres.
Le premier trône étoit un gazon façonné,
Et le premier monarque un paſteur couronné.
La douceur du berger, ſes ſoins, ſa vigilance,
Sont les devoirs des rois au ſein de leur puiſſance.
Trop heureux s'ils goûtoient la paix que nous goûtons!
Venez, princes; nos champs vous offrent des leçons.
De fertiles guérets, de riants payſages,
Les moutons bondiſſants ſur de gras pâturages,
Des muſes de nos bois les paiſibles combats

Traceront à vos yeux l'image des états,
De ces états heureux qui bravent l'indigence,
Où les arts, les plaisirs naissent de l'abondance.
La richesse du peuple est le trésor des rois:
Qu'elle soit & le but & le prix de vos loix.
La seine coulera sur les rives de l'Ebre,
Lorsque nous oublîrons ce monarque célebre,
Qui jusqu'à nos hameaux abaissa sa bonté.
HENRY voulut bannir la dure pauvreté
Des champêtres repas que Thestilis apprête,
Et de ses tendres soins marquer nos jours de fêtes.
HENRY vit dans nos cœurs; il vit dans nos chansons.
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.
Le cristal de nos eaux est un miroir fidele;
Il forme des objets l'image naturelle.
Aux rois, comme aux bergers, il ose reprocher
Les défauts qu'un flatteur sait parer ou cacher;
Vous le consulterez aux bords d'une onde pure,
Vous y verrez du vrai la naïve peinture.
On dit que ce spectacle est des rois peu connu;
Rien ne s'offre à leurs yeux sous un air ingénu.
Telle qu'est à la cour une jeune bergere,
Qui se cache, rougit, près du trône étrangere,
L'aimable vérité tremble devant les rois;
Timide, embarrassée, elle fuit dans nos bois,
Et revient parmi nous dissiper ses alarmes.
Parmi nous on apprend à respecter ses charmes;
Elle pare nos mœurs, préside à nos chansons.

Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.
Le pasteur qui prétend au titre heureux de *sage*,
Éloigne les périls du troupeau qu'il ménage ;
Son paisible bercail, inaccessible aux loups,
N'en redoute jamais l'homicide courroux :
Les bergeres de fleurs couronnent sa houlette,
Et pour lui les bergers réveillent leur musette.
Satisfait de ses champs, il borne ses desseins
A maintenir la paix dans les hameaux voisins.
Mais pourquoi vous tracer cette image rustique ?
La France vous présente un héros pacifique,
Qui des bergers du nord assure le repos
Et regle le destin de leurs divers troupeaux.
On le nomme par-tout le *dieu des bergeries*.
Pour orner ses autels, sur nos rives chéries
Nous cueillerons des fleurs dans toutes les saiſo...
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.
Croissez parmi nos vœux mêlés à notre hommage,
Souffrez encor nos airs ; les vertus de votre âge,
Ses graces, sa candeur, biens nés dans les hameaux,
Sont réservés aux sons des simples chalumeaux :
Ils viendront ces beaux jours où, sur des tons sublimes,
La lyre chantera vos vertus magnanimes ;
Par la gloire conduits sur les pas des BOURBONS,
Vos exemples, aux rois, serviront de leçons.

Le P. LOMBARD, *Jésuite*.

Cet ouvrage charmant est le seul qui ait été tiré des recueils immenses de l'académie des jeux Floraux.

MADRIGAL.

CE n'eſt qu'aux champs qu'Amour eſt ſans feintiſe,
Toujours enfant, il n'y paroît que nu;
Mais à la cour toujours il ſe déguiſe,
Changeant ſa voix & ſon air ingénu;
Ce ſont deux dieux. L'un diſcret, retenu:
Fideſe, il craint de ſe faire connoître.
L'autre volage, & charmé de paroître,
Aux yeux de tous fait briller ſon flambeau:
Qui le voudra, ſuive ce dernier maître;
Je veux ſervir l'autre juſqu'au tombeau.

M. FERRAND.

Ce madrigal eſt rare.

ODE

A LA SAGESSE.

SAGESSE, don du ciel! ô ſeul bien véritable!
Mere de la ſolide paix,
Source de la gloire durable,
Puiſſes-tu, dans mon cœur, habiter pour jamais!

Sans toi le repentir marcheroit à ma ſuite;
Conduis ma main dans mes écrits,
Ouvre les yeux ſur ma conduite,
Mais ſans effaroucher les amours & les ris.

De ces tendres enfants l'eſſaim vif & folâtre
Sur tes pas vient ſemer des fleurs,
Et des muſes que j'idolâtre
Il me fait mieux goûter les tranquilles faveurs.

L'Amour, juſqu'à préſent, fit ſoupirer ma lyre;
Fais-la raiſonner à ton tour:
Je n'en aime pas moins Thémire;
On peut peindre Socrate, & célébrer l'Amour.

Cependant ſi tu vois que l'envie homicide
Soit prête à s'élancer ſur moi,
O ſageſſe ſois mon égide!
Que ſes traits dangereux s'émouſſent contre toi.

Ou bien ſi quelque jour la dent de la ſatyre
Fait ſaigner mon ſenſible cœur,
Qu'elle ait plutôt le pouvoir de me nuire
Que de m'inſpirer ſa fureur.

M. DE SAUVIGNY.

ÉPIGRAMME.

UN gros ſerpent mordit Aurele;
Que croyez-vous qu'il arriva?
Qu'Aurele en mourut? Bagatelle!
Ce fut le ſerpent qui créva.

LA MARTINIERE.

ODE
SUR FONTENAI.

DESERT, aimable ſolitude,
Séjour du calme & de la paix,
Aſyle où n'entreront jamais
Le tumulte & l'inquiétude;

Quoi! j'aurai tant de fois chanté,
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on ſouffre ſous l'empire
De l'Amour & de la beauté:

Et plein de la reconnoiſſance
De tous les biens que tu m'a faits,
Je laiſſerai dans le ſilence
Tes agréments & tes bienfaits!

C'eſt toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma ſeule oiſiveté,
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois & ces hameaux,
C'eſt là que je commence à vivre;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant deſirés;
J'ai connu vos illuſions;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir;
Libre de ſon joug le plus rude,
J'ignore ici la ſervitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaiſſez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma penſée,
Que du murmure de ton eau.

Banniſſons la flatteuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſavoir-faire & mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaiſirs
D'une condition commune :
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes deſirs.

Ah ! quelle riante peinture !
Chaque jour ſe pare, à mes yeux,
Des tréſors dont la main des dieux,
Se plaît d'enrichir la nature.

Quel plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre ſous ces ormeaux !

Puis, ſur le ſoir, à nos muſettes
Ouïr répondre les côteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois & de chanſonnettes !

Mais, hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de viteſſe ;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieilleſſe s'avance,
Et je verrai, dans peu, la mort
Exécuter l'arrêt du ſort,
Qui m'y livre ſans eſpérance.

Fontenai, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumiere ;
Bientôt au bout de ma carriere,
Chez toi, je joindrai mes ayeux.

Muſes qui, dans ce lieu champêtre,
Avec ſoin me fîtes nourrir ;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut ſagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter,
Pour le manoir terrible & ſombre !

Où, des arbres, dont tout exprès,
Pour un doux & plus long uſage,
Mes mains ornerent ce bocage,
Nul ne me ſuivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Liſette,
Qui, d'une coëffure de fleurs,
Avec ſon teint & leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Egayons ce reſte de jours
Que la bonté des dieux me laiſſe;
Parlons de plaiſirs & d'amours,
C'eſt le conſeil de la ſageſſe.

Cette piece, la plus correcte de celles de Chaulieu, eſt regardée par les connoiſſeurs comme le triomphe du ſentiment.

MADRIGAL.

LA NAISSANCE D'IRIS.

UN jour Vénus, uſant du droit de mere,
Contre l'Amour ſe mit en grand courroux :
» Oui-dà, dit-il ; eh bien ! je m'en vais faire
» Une beauté plus aimable que vous «.
Or admirez juſqu'où va ſa rancune !
Voilà d'abord le petit traître Amour
A raſſembler les trois Graces en une :
Ce fut ainſi qu'IRIS reçut le jour.

M. DE MONCRIF.

VERS

AU CARDINAL DE RICHELIEU.

ARMAND? l'âge affoiblit mes yeux ;
Et toute ma chaleur me quitte :
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte :
Là, je ſerai l'un des ſuivants
De ce bon monarque de France *,
Qui fut le pere des ſavans,
Dans un ſiecle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il faudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Eſpagne de honte :
Je contenterai ſon deſir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir
Du malheureux jour de Pavie **.

* François I, appellé le pere des ſavants, le reſtaurateur des lettres.

** François I fut pris au ſiége de Pavie, & conduit priſonnier à Madrid.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde * ?

MAYNARD.

Le Cardinal de Richelieu répondit bruſquement *rien.*

Maynard fit à ce ſujet l'épigramme ſuivante.

ÉPIGRAMME.

PAR votre humeur le monde eſt gouverné,
Vos volontés ſont le calme ou l'orage :
Vous riez fort de me voir confiné
Loin de la cour, au fond de mon village :
N'eſt-ce donc rien que d'être tout à ſoi,
La nuit ſans ſoins, & le jour ſans emploi,
D'avoir dompté la crainte & l'eſpérance ?
Ah ! ſi le ſort qui m'a traité ſi bien
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur ſeroit égal au mien.

Le même.

* L'idée de cette piece paroît avoir été ſuggérée à Maynard, par un endroit de l'Hécube d'Euripide, *acte* 11, *ſcene derniere.*

ODE

Tirée du Pſeaume CXLV.

N'Eſpérons plus, mon ame, aux promeſſes du monde :
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer ;
Quittons ces vanités, laſſons-nous de les ſuivre :
C'eſt Dieu qui nous fait vivre ;
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

❋

En vain, pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des rois tout le tems de nos vies,
A ſouffrir des mépris & ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien ; ils ſont ce que nous ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

❋

Ont-ils rendu l'eſprit : ce n'eſt plus que pouſſiere
Que cette majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers :
Et, dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

❋

Là, ſe perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de
flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chûte commune
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs *.

MALHERBE.

ÉPIGRAMME.

DAMON pleure ſur ſes ouvrages,
En pénitent des moins touchés.
Apprenez à devenir ſages,
Petits écrivains débauchés :
Pour nous qu'il a ſi bien prêchés,
Prions tous que, dans l'autre vie,
Dieu veuille oublier ſes péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

PIRON.

* Cette ode eſt ſûrement une des plus belles ode de ce poëte, & une des plus purement écrites. Croit-on qu'elle a été compoſée il y a près de 150 an

TRADUCTION

De l'ode onzieme du premier livre d'Horace ;

Tu ne quæſieris.

Du terme de nos jours ne ſoyons point en peine :
C'eſt un ſecret, Philis, qui n'eſt que pour les dieux ;
Mépriſe ces trompeurs, dont la ſcience vaine
Se vante follement de lire dans les cieux.

Attendons en repos l'ordre des deſtinées,
Prêts à leur obéir en tous lieux, en tout tems,
Soit qu'il nous reſte encor un grand nombre d'années ;
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers moments.

Ne ſongeons qu'aux plaiſirs que donne la jeuneſſe ;
Nos jours durent trop peu pour de plus grands deſ-
ſeins :
Le tems, cet heureux tems, ſe dérobe ſans ceſſe,
Et fuit bien loin de moi pendant que je me plains.

Profitez, en ce jour, des douceurs de la vie.
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir,
Et qu'après tout, Philis, c'eſt faire une folie
De perdre le préſent à chercher l'avenir.

MADRIGAL.

PUISQUE tu veux que nous rompions,
Et que prenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre :
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baiſers ſi doux
Que je te donnois à centaines :
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

FURETIERE.

LE PORTRAIT MANQUÉ.

A Madame la Marquiſe DE B***.

ON ne peut faire ton portrait :
Folâtre & ſérieuſe, agaçante & ſévere ;
Prudente avec l'air indiſcret ;
Vertueuſe, coquette, à toi-même contraire ;
La reſſemblance échappe en rendant chaque trait :
Si l'on te peint conſtante, on t'apperçoit légere :
Ce n'eſt jamais toi qu'on a fait.
Fidelle au ſentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour-à-tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les ſages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant, en te voyant paroître,
Sa jeuneſſe, ſes traits, ſon art,
Ses plaiſirs, ſes erreurs, ſa malice peut-être :
Serais-tu ce dieu par haſard ?

M. DE VOLTAIRE.

MADRIGAL.

TOus les matins vous êtes mon aurore,
Le ſoleil ne me luit que lorſque je vous vois;
Vous êtes, au printemps, ma véritable Flore,
Celle de nos jardins près de vous perd ſes droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du ſage,
Vous êtes ma Minerve & je ſuis bien guidé.
Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage;
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'ame aſſez bonne
Pour être ma Vénus ſous un ombrage frais;
Je ſerois content, & j'aurois
Tout l'olympe en votre perſonne.

M. PANNARD.

VERS

SUR UN CLAIR DE LUNE.

Quand l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble, avec ſes premiers charmes,
Contre ſoi-même encor c'eſt lui prêter des armes
Que d'être ſeul & de rêver.
La dominante idée à chaque inſtant préſente,
N'en devient que plus dominante.
Elle cauſe à ſon gré de trop tendres tranſports;
Et plus l'eſprit rentre en lui-même,
Libre des objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je connois ce péril; & qui le connoît mieux?
Tous les ſoirs cependant une force ſecrette
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupez ſeule, & dans ce doux ſilence,
Abſente je vous vois, je ſuis à vos genoux;
Je vous peins de mes feux toute la violence.
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par ſa préſence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.

Le ſoleil, dans les mers, vient alors de deſcendre,
Sa ſœur jette un éclat moins vif & moins perçant;
Elle répand, dans l'air, je ne ſais quoi de tendre,
Et dont mon ame ſe reſſent.
Peut-être ce diſcours n'eſt guere intelligible,
Vous ne l'entendrez point; je ſais ce que j'y perds.
Un cœur paſſionné voit un autre univers
Que le cœur qui n'eſt pas ſenſible.

FONTENELLE.

ÉPIGRAMME.

UN maltotier gourmandoit des manœuvres
Qu'il avoit fait travailler à ſon fief,
Pour élever poteaux & hautes œuvres,
Croyant par-là ſe donner du relief:
» Par Saint-Matthieu, pareille maſſepierre,
» S'écria-t-il, ne durera vingt ans.
» Ah! Monſeigneur, lui répart maître Pierre,
» Ç'en ſera là pour vous & vos enfants «.

FERRAND.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE LOIR,

Qui a peint le portrait de l'auteur.

O Loir! par ton talent ſuprême,
Mes yeux parlent ſous ton pinceau,
Et le coloris du tableau
Efface l'original même :
Je le vois, le don créateur
Que ravit au ciel Prométhée
Eſt dans tes mains ; ton art vainqueur
Anime la toile enchantée ;
Le feu de ta penſée a paſſé dans mes traits,
Le Dieu qui t'inſpira d'embellir mon image,
Accroît l'orgueil de mes attraits,
Et la gloire de ton ouvrage.

Madame DU BOCCAGE.

ÉPITAPHE
DE MOLIERE.

EN ce tombeau giſſent Plaute & Térence,
Et cependant le ſeul MOLIERE y gît;
Il les faiſoit revivre en ſon eſprit,
Par leur bel art réjoüiſſant la France.
Ils ſont partis; & j'ai peu d'eſpérance
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, ſelon toute apparence,
Térence & Plaute & Moliere ſont morts.

LA FONTAINE.

FABLE.

LE RENARD PEINTRE.

AU tems d'Eſope, où tous les animaux,
Diſcourant comme les ſept ſages,
Comptoient entr'eux d'illuſtres perſonnages,
Des rois, des ſavans, des héros;
Un renard qui marchoit ſur les traces d'Apelle,
Avec tel artifice avoit peint un tableau
Que l'âne, l'ours & le taureau
Y retrouvoient, dit-on, leur image fidelle:
Ces gens, comme on croit bien, n'étoient pas peints en beau.
Par-devant le lion ils allerent ſe plaindre.
Celui-ci, pour toutes raiſons,
Leur dit: » Vous l'accuſez d'avoir voulu vous peindre.
» Au bas de ſon ouvrage a-t-il écrit vos noms?
» Nullement, dirent-ils. Eh! qui donc vous oblige
» De vous en appliquer les traits?...
» Mais la malignité charge tous ces portraits...
» Qui s'y reconnoît ſe corrige.

On oſa de tout temps attaquer nos défauts
Par l'artifice heureux d'un adroit badinage.
De tout temps le ciel fit les ſots
Pour les menus plaiſirs du ſage.

M. l'Abbé AUBERT.

CHANSON

» FOIN de la paix ! s'écrioit en courroux,
» Une fillette de Nanterre :
» Nos amants devenoient époux
» De crainte d'aller à la guerre «.
Vive la paix ! » dit une autre à ſon tour,
» Pour un amant j'en aurai douze.
» C'eſt avec eux qu'on fait l'amour ;
» Mais il eſt fait quand on épouſe ».

AUTREAU.

MADRIGAL.

QUE vos yeux ſont touchants ! que leur regard eſt tendre !
Si je les crois, TIRCIS, vous m'aimez ardemment ;
Mais parlent-ils ſincerement ?
Et votre cœur ſent-il ce qu'ils me font entendre ?
Si vous ne m'aimez point, hélas !
Ne cherchez point à me ſéduire ;
Et que vos yeux ne parlent pas,
Si votre cœur n'a rien à dire.

M. PANNARD.

HÉROÏDE.

HÉLOÏSE

A ABAILARD.

DANS ces lieux habités par la ſeule innocence ;
ù regne, avec la paix, un éternel ſilence,
ù les cœurs, aſſervis à de ſéveres loix,
ertueux par devoir, le ſont auſſi par choix ;
uelle tempête affreuſe, à mon repos fatale,
éleve dans les ſens d'une foible veſtale !
e mes feux mal éteints, qui ranime l'ardeur ?
mour, cruel Amour, renais-tu dans mon cœur ?
élas ! je me trompois ; j'aime, je brûle encore....
nom cher & fatal Abailard !... je t'adore !
ette lettre, ces traits, à mes yeux ſi connus,
e les baiſe cent fois, cent fois je les ai lus.
e ſa bouche amoureuſe Héloïſe les preſſe ;
bailard ! cher amant ! mais, quelle eſt ma foibleſſe !
uel nom, dans ma retraite, oſé-je prononcer ?
a main l'écrit !... hé bien ! mes pleurs vont l'effacer.
ieu terrible ! pardonne, Héloïſe ſoupire :
u plus cher des époux tu lui défends d'écrire !
à tes ordres cruels, Héloïſe ſouſcrit....
Que dis-je ? mon cœur dicte.... & ma plume obéit.

Priſon, où la vertu, volontaire victime,

Gémit & ſe repent, quoiqu'exempte de crime,
Où l'homme, de ſon être imprudent deſtructeur,
Ne jette, vers le ciel, que des cris de douleur:
Marbres inanimés, & vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques,
Quand j'adore Abailard, quand il eſt mon époux,
Que ne ſuis-je inſenſible & froide comme vous!
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de ſa gloire;
Je cede à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prieres, les vœux,
Tout eſt vain, & mes pleurs n'éteignent point mes feux.

Au moment où j'ai lu ces triſtes caracteres,
Des ennuis de ton cœur ſecrets dépoſitaires,
Abailard, j'ai ſenti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendreſſe & d'horreur,
Que l'amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes!
Que l'amour, loin de toi, me fait verſer de larmes!
Tantôt je crois te voir, de myrthe couronné,
Heureux & ſatisfait, à mes pieds proſterné;
Tantôt, dans les déſerts, farouche & ſolitaire,
Le front couvert de cendre, & le corps ſous la haire,
Deſſéché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré.
C'eſt donc là qu'Abailard, que ſa fidelle épouſe,

Quand la religion, de leur bonheur jalouſe,
Briſe les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférents, l'un par l'autre oubliés!
C'eſt là que, déteſtant & pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds & l'amour & la gloire!
Ah! plutôt écris-moi: formons d'autres liens;
Partage mes regrets... je gémirai des tiens;
L'écho répétera nos plaintes mutuelles;
L'écho ſuit les amans malheureux & fideles.
Le ſort, nos ennemis ne peuvent nous ravir
Le plaiſir douloureux de pleurer, de gémir:
Nos larmes ſont à nous... nous pouvons les répandre:
Mais, Dieu ſeul, me dis-tu, Dieu ſeul peut y prétendre.
Cruel! je t'ai perdu, je perds tout avec toi:
Tout m'arrache des pleurs... tu ne vis plus pour moi.
C'eſt pour toi... pour toi ſeul que couleront mes larmes;
Aux pleurs des malheureux, Dieu trouve-t-il des charmes?

Écris-moi, je le veux: ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'eſprit & du cœur,
Cet art de converſer, ſans ſe voir, ſans s'entendre,
Ce muet entretien ſi charmant & ſi tendre,
L'art d'écrire, Abailard, fut ſans doute inventé
Par l'amante captive & l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente:
Le ſentiment s'y peint ſous les doigts d'une amante;

Son cœur s'y développe : elle peut, ſans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux deſir.
Hélas ! notre union fut légitime & pure !
On nous en fit un crime, & le ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour ſous le nom d'amitié,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumiere ;
Mon ame, dans ton ſein, ſe perdit toute entiere.
Je te croyois un dieu, je te vis ſans effroi ;
Je cherchois une erreur qui me trompa pour toi.
Ah ! qu'il t'en coutoit peu pour charmer Héloïſe !
Tu parlois... à ta voix tu me voyois ſoumiſe.
Tu me peignois l'amour bienfaiſant, enchanteur...
La perſuaſion ſe gliſſoit dans mon cœur :
Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente,
Tes levres la portoient ſur celles d'une amante.
Je t'aimai... je connus, je ſuivis le plaiſir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible ſouvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, ſageſſe ;
J'adorois Abailard, & dans ma douce ivreſſe,
Le reſte de la terre étoit perdu pour moi :
Mon univers, mon Dieu, je trouvois tout dans toi.

Tu le ſais, quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me preſſoit de ſerrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit, cher amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
L'amour n'eſt point un crime, il eſt une vertu.
Pourquoi donc l'aſſervir à des loix tyranniques ?

Pourquoi

ourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
amour n'eſt point eſclave, & ce pur ſentiment,
ans le cœur des humains, naît libre, indépendant.
niſſons nos plaiſirs ſans unir nos fortunes.
rois-moi, l'hymen eſt fait pour des ames communes,
our des amants livrés à l'infidélité :
: trouve, dans l'amour, mes biens, ma volupté.
e véritable amour ne craint point le parjure :
imons-nous, il ſuffit, & ſuivons la nature.
pprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour,
e cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
ue le plus grand des rois, deſcendu de ſon trône,
ienne mettre à mes pieds ſon ſceptre & ſa couronne,
t que m'offrant ſa main, pour prix de mes attraits,
on amour faſtueux me place ſous le dais ;
lors on me verra préférer ce que j'aime,
l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
bailard, tu le ſais, mon trône eſt dans ton cœur.
on cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.

éprisant tous ces noms que la fortune invente,
e porte, avec orgueil, le nom de ton amante :
'il en eſt un plus tendre & plus digne de moi,
'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
bailard, qu'il eſt doux de s'aimer, de ſe plaire !
'eſt la premiere loi, le reſte eſt arbitraire.
uels mortels plus heureux que de jeunes amants,
éunis par leurs goûts & par leurs ſentiments,

Que les ris & les jeux, que le penchant raſſemb
Qui penſent à la fois, qui s'expriment enſemble
Qui confondent leur joie au ſein de leurs plaiſirs,
Qui jouiſſant toujours, ont toujours des deſirs?
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point
vuide;
La douce illuſion à leur bonheur préſide;
Dans une coupe d'or, ils boivent à longs traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
Si l'homme, hélas! peut l'être, ils ſont heureux ſa
doute,
Nous cherchons le bonheur; l'amour en eſt la rout
L'amour mene au plaiſir; l'amour eſt le vrai bien.
Tel fut, cher Abailard, & ton ſort & le mien.

Que les temps ſont changés! ô jour, jour exécrable
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Oſa... quoi! je n'ai point repouſſé ſes efforts!
Malheureuſe Héloïſe, ah! que faiſois-je alors?
Mon bras, mon déſeſpoir, les larmes d'une amar
Auroient... rien ne fléchit leur rage frémiſſante.
Barbares, arrêtez! reſpectez mon époux!
Seule j'ai mérité de périr ſous vos coups.
Vous puniſſez l'amour, & l'amour eſt mon crim
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas! le ſang coule!... ah, c
Quoi! mes cris, quoi! mes pleurs, paroîtron
minels!

Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeſte !
Nos plaiſirs ſont détruits... ma rougeur dit le reſte.
Mais quelle eſt la rigueur du deſtin qui nous perd !
Nous trouvons dans l'abîme, un autre abîme ouvert.

O mon cher Abailard ! peins-toi ma deſtinée.
Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un ſerment ſolemnel,
Ta main me conduiſit aux marches de l'autel ;
Où, déteſtant tous deux le ſort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime ;
Où, le cœur conſumé du feu de mes deſirs,
Je jurai de quitter le monde & ſes plaiſirs.
D'un voile obſcur & ſaint, ta main foible & tremblante,
A peine avoit couvert le front de ton amante,
A peine je baiſois ces vêtemens ſacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés :
Du temple tout-à-coup les voûtes retentirent,
Le ſoleil s'obſcurcit, & les lampes pâlirent ;
Tant le ciel entendit, avec étonnement,
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidele amant !
Tant l'Éternel encor doutoit de ſa victoire !
Je te quittois.... Dieu même avoit peine à le croire ;
Hélas ! qu'à juſte titre il ſoupçonnoit ma foi !
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.

Viens donc, cher Abailard, ſeul flambeau de ma vie ;

Que ta préſence encor ne me ſoit point ravie.
C'eſt le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaiſir,
Le trouver dans nos yeux, le puiſer dans nos ames.
Je brûle... de l'amour je ſens toutes les flammes...
Laiſſe-moi m'appuyer ſur ton ſein amoureux,
Me pâmer ſur ta bouche, y reſpirer nos feux:
Quels moments, Abailard! les ſens-tu! quelle joie!
O douce volupté!... plaiſirs... où je me noie!
Serre-moi dans tes bras, preſſe-moi ſur ton cœur;
Nous nous preſſons tous deux: mais quelle heureuſe
erreur!
Je ne me ſouviens plus de ton deſtin funeſte;
Couvre-moi de baiſers.... je rêverai le reſte.
Que dis-je! cher amant, non, non, ne m'en crois pas.
Il eſt d'autres plaiſirs, montre-m'en tes appas.
Viens, mais pour me traîner aux pieds du ſanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir ſous un joug ſalutaire,
A te préférer Dieu, ſon amour & ſa loi,
Si je puis cependant les préférer à toi:
Viens, & penſe du moins que ce troupeau timide
De veſtales, d'enfants, a beſoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur, inſtruites par ta voix,
Baiſſant un front docile, & s'impoſant tes loix,
Marcheront ſur tes pas dans ce climat ſauvage;
De ces remparts ſacrés l'enceinte eſt ton ouvrage,
Et tu nous fis trouver, ſur des rochers affreux,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux.

Retraite des vertus, ſéjour ſimple & champêtre,
Sans faſte, ſans éclat, tel enfin qu'il doit être,
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi;
De l'or du fanatique il n'eſt point embelli.
La piété l'habite, & voilà ſa richeſſe.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresſe,
Sous ces dômes obſcurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon amant autrefois répandoit la lumiere:
Le ſoleil brilloit moins au haut de ſa carriere;
Les rayons de ſa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ſes voiles funebres,
La triſteſſe nous ſuit dans l'horreur des ténébres.
On demande Abailard, & je vois tous les cœurs,
Privés de mon amant, partager les douleurs.

Des larmes de ſes ſœurs, Héloïſe attendrie,
De voler dans leurs bras, te conjure & te prie.
Ah, charité trompeuſe! ingénieux détour!
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour?
Viens, n'écoute que moi, moi ſeule je t'appelle.
Abailard, ſois ſenſible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois pere, époux, frere, ami;
Toi, de tous les amans, l'amant le plus chéri;
Ne vois-tu plus en moi ton épouſe charmante,
Ta fille, ton amie, & ſur-tout ton amante?
Viens, ces arbres touffus, ces pins audacieux,

Dont la cime s'éleve & ſe perd dans les cieux,
Ces ruiſſeaux argentés fuyant dans la prairie,
L'abeille, ſur les fleurs, cherchant ſon ambroiſie,
Le zéphyr qui ſe joue au fond de nos boſquets,
Ces cavernes, ces lacs & ces ſombres forêts;
Ce ſpectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le ſombre ennui, triſte enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés ſe traîne, & corrompt tout:
Il ſeche la verdure, & la fleur pâliſſante
Se courbe & ſe flétrit ſur ſa tige mourante.
Zéphyr n'a plus de ſouffle, écho n'a plus de voix,
Et l'oiſeau ne ſait plus que gémir dans nos bois.

Hélas! tels ſont les lieux, où, captive, enchaînée,
Je traîne, dans les pleurs, ma vie infortunée:
Cependant, Abailard, dans cet affreux ſéjour,
Mon cœur s'enivre encor des poiſons de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeſte abſence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi, dompter mon amour quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort eſt-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puiſſe entrer dans mon ame,
Avant que ma raiſon puiſſe étouffer ma flamme,
Combien faut-il encor aimer, ſe repentir,
Deſirer, eſpérer, déſeſpérer, ſentir,
Embraſſer, repouſſer, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime.

O funeſte aſcendant ! ô joug impérieux !
Quels ſont donc mes devoirs, & qui ſuis-je en ces lieux ?
Perfide ! de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
Toi, l'épouſe d'un dieu, tu brûles pour un homme ?
Dieu cruel ! prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes ſens mutinés oſe impoſer tes loix.
Tu tiras du cahos le monde & la lumiere,
Hé bien ! il faut t'armer de ta puiſſance entiere.
Il ne faut plus créer. . . . Il faut plus en ce jour ;
Il faut dans Héloïſe anéantir l'amour.
Le pouras-tu, grand Dieu ? Mon déſeſpoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant, livrée à des contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Cheres ſœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques ſaints, colombes gémiſſantes,
Vous, qui ne connoiſſez que ces froides vertus,
Que la religion donne . . . & que je n'ai plus ;
Vous qui, dans les langueurs du zele monaſtique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu ſeul pour amant,
Aimez par habitude, & non par ſentiment :
Que vos cœurs ſont heureux, puiſqu'ils ſont inſenſibles !
Tous vos jours ſont ſereins, toutes vos nuits paiſibles ;
Le cri des paſſions n'en trouble point le cours.
Ah qu'Héloïſe envie & vos nuits & vos jours !
Héloïſe aime & brûle au lever de l'aurore :

Au coucher du ſoleil elle aime & brûle encore ;
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours :
Elle dort pour rêver dans le ſein des amours.
A peine le ſoleil a fermé mes paupieres,
L'amour me careſſant de ſes ailes légeres,
Me rappelle ces nuits, cheres à mes deſirs,
Douces nuits, qu'au ſommeil diſputoient les plaiſirs!
Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue:
Je l'entends... je le vois... & mon ame eſt émue.
Les ſources du plaiſir ſe r'ouvrent dans mon cœur;
Je l'embraſſe... il ſe livre à ma brûlante ardeur.
La douce illuſion ſe gliſſe dans mes veines ;
Mais que je jouis peu de ces images vaines !
Sur ces objets flatteurs, offerts par le ſommeil,
La raiſon vient tirer le rideau du réveil.

Non, tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
Abailard ! tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeſte état où t'a réduit le ſort,
Ta vie eſt un long calme, image de la mort.
Ton ſang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble & ſans chaleur, circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'eſt plus le trône de l'amour,
Ton œil appeſanti s'ouvre avec peine au jour :
On n'y voit point briller le feu qui me dévore ;
Tes regards ſont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abailard ! que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Déſormais inſenſible aux plus douces careſſes,

T'eſt-il encor permis de craindre des foibleſſes ?
Puis-je eſpérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre,
Mon amour ſur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.
Héloïſe t'adore, & tu ne peux l'aimer !

Mais que ſens-je ? ô pouvoir ! ô puiſſance ſuprême !
Quelle main me déchire, & m'arrache à moi-même ?
Tremble, cher Abailard ! un Dieu parle à mon cœur.
De ce Dieu, ton rival, ſois encor le vainqueur.
Vole près d'Héloïſe, & ſois ſûr qu'elle t'aime.
Abailard, dans mes bras, l'emporte ſur Dieu même ;
Oui, viens . . . oſe te mettre entre le ciel & moi ;
Diſpute-lui mon cœur . . . & ce cœur eſt à toi.
Que dis-je ? Non, cruel ! fuis loin de ton amante :
Fuis, cede à l'Eternel Héloïſe mourante.
Fuis, & mets entre nous l'immenſité des mers :
Habitons les deux bouts de ce vaſte univers.
Dans le ſein de mon Dieu, quand mon amour expire,
Je crains de reſpirer l'air qu'Abailard reſpire ;
Je crains de voir ſes pas ſur la poudre tracés.
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mene :
Du repentir au crime un moment nous entraîne.
Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes ſermens, ne penſe plus à moi.
Adieu, plaiſirs ſi chers à mon ame enivrée :
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée. . . .

Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y réfout :
Adieu, cher Abaillard, cher époux . . . adieu tout.

O grace lumineuſe ! ô ſageſſe profonde !
Vertu, fille du ciel ! oubli ſacré du monde !
Vous, qui me promettez des plaiſirs éternels,
Enlevez Héloïſe au ſein des immortels.
Je me meurs . . . Abaillard, viens fermer ma paupiere.
Je perdrai mon amour en perdant la lumiere.
Dans ces affreux momens, viens du moins recueillir
Et mon dernier baiſer & mon dernier ſoupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes ſéducteurs, la ſource de mes larmes,
Quand la mort, de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous uniſſe encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre hiſtoire,
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Diſe : » Ils s'aimerent trop ; ils furent malheureux ;
» Gémiſſons ſur leur tombe, & n'aimons pas com-
» me eux «.

M. COLARDEAU.

Cette héroïde a été réimprimée tant de fois, que nous nous étions crus diſpenſés de la remettre ſous les yeux du public ; mais elle eſt ſi remplie de force & d'énergie, la verſification en eſt ſi belle & ſi touchante, que nous n'avons pu prendre le parti de l'exclure de ce recueil.

ÉPITRE

A MADAME DU BOCCAGE,

Sur l'influence des femmes ſur les mœurs.

Loin de ces villes muſulmanes,
Où le beau-ſexe infortuné,
A la ſageſſe condammé,
Gémit ſous des tyrans profanes,
Il eſt ſur des bords plus heureux
Une ville immenſe & polie,
Séjour des beaux arts & des jeux,
Ouvrage biſarre & pompeux
De Minerve & de la Folie.
C'eſt-là, qu'arbitre ſouverain,
Dans une activité frivole,
On voit le peuple féminin
Décider le ſort incertain
D'un monde dont il eſt l'idole,
Et gouverner le genre humain.

O toi, qu'on redoute & qu'on aime,
Beauté! l'éclat du diadême
Cede à l'éclat de tes attraits.

Les Rois ont un pouvoir ſuprême :
O beauté ! tu n'as que toi-même ;
Les Rois ſont tes premiers ſujets.
Des rubans forment ſa couronne ;
Des ſophas lui ſervent de trône ;
Elle a pour ſceptre un éventail,
Pour tréſor ſon cœur & ſes charmes,
Pour faſte des magots d'émail,
Et des regards pour ſeules armes.

Ces fiers vengeurs de nos Etats,
Ces guerriers qui, dans les combats,
Portent un viſage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hériſſés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide ;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide,
Daignent abaiſſer leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent pleins d'aménité,
Plier leur mâle caractere
Aux caprices de la beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone,
Vénus a leurs derniers momens ;
Ils feignent des empreſſemens ;
Même au-délà de leur automne.
Ils adouciſſent leur regard

A travers leurs doubles lunettes,
Applaudiſſent des ariettes,
Et, pour Chaulieu quittant Folard,
Changés en héros de toilettes,
Ils expirent ſous l'étendard
Et des prudes & des coquettes.

Nos magiſtrats impérieux,
De qui les ames peu communes,
Partageant le pouvoir des dieux,
Reglent d'un ton ſententieux
Et nos deſtins & nos fortunes;
Ces ſénateurs facétieux
Mêlent, pour plaire à deux beaux yeux,
A l'antique jargon du code
Les propos fins, les jolis traits,
Et le ton léger de la mode
Au ton empeſé des arrêts.
Aux dames, par eux encenſées,
Ils offrent les tributs flatteurs
De leur ambre, de leurs odeurs,
Et les boucles entrelacées
De leurs cheveux longs & flottants,
Et de leurs phraſes compaſſées
Les inſipides agréments,
Et des ardeurs toujours glacées.
D'un air léger, mais occupé,
Ils vont, ils parlent en cadence,

Ils plaiſantent à l'audience,
Ils opinent dans un ſoupé.

Que dis-je? un Créſus imbécille
Qui ne ſait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel ſomptueux,
De ſes grands laquais dédaigneux
Des ſots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char faſtueux,
Ne daigne point toucher la terre;
Ce dieu des avides mortels
Deſcend de ſes riches autels:
Il s'empreſſe à ſoumettre aux belles
Qui le flattent d'un œil malin,
Ses chars qu'a verniſſé Martin,
Ses gros galons & ſes dentelles,
Les bijoux qu'étale ſa main,
Ses précieuſes bagatelles,
Ses architectes, ſes brodeurs,
Son faſte, ſes fauſſes grandeurs,
Toutes ſes riſibles hauteurs,
Ses amis que ſon or éveille,
Les dédicaces des auteurs,
Et ſes ancêtres de la veille.

Ainſi, maître abſolu des cœurs,
Le beau ſexe, avec un ſourire,
Commande tout ce qu'il deſire;

Par des danſes, des chants vainqueurs,
Par des caprices ſéducteurs,
Il ſait régler, il ſait preſcrire
Les modes, les goûts & les mœurs;
Pour loix il donne des erreurs,
N'aime, ne répend que les fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole & le faux,
Reçoit l'encens des madrigaux,
Et ſoumet tout à ſon empire,
Les grands, les ſages & les ſots.

Mais je vois des maiſons riantes,
Temple de ces divinités;
Que leurs douces voix ſont puiſſantes!
On vole aux ordres reſpectés
Que donnent ces têtes charmantes.
Le nombre, la pompe des chars,
L'or qui le cede à la peinture,
Une élégante architecture
Arrêtent mes premiers regards.
Plus loin ſur la toile docile,
Dans un ſalon voluptueux,
De Boucher le pinceau facile
A des amours tracé les jeux.
De la moire l'onde incertaine,
Les riches tapis des Perſans,
Les marbres & la porcelaine

Décorent ces appartements;
Et le cryſtal poli des glaces
Des belles répete les graces,
Et l'éclat de mille ornements.
Tout reſpire ici l'abondance,
La parure, le doux loiſir.
Ah! ſans doute on ne voit qu'en France
Les dieux du goût & du plaiſir
Amis du dieu de l'opulence.
L'eſpoir de la félicité,
A l'aſpect de tant de merveilles,
A ſaiſi mon cœur enchanté:
J'ouvre les yeux & les oreilles.

Obſerver l'effet d'un pompon,
Et méconnoître un caractere;
Applaudir un joli ſermon,
Et réformer le miniſtere;
Rire d'un projet ſalutaire,
Et s'occuper d'une chanſon;
Immoler les mœurs aux manieres,
Et le bon ſens à des bons mots;
Dire gravement des miſeres,
Et plaiſanter ſur des fléaux;
Siffler l'air ſimple d'un héros,
Et chérir les têtes légeres;
Se flétrir dans la volupté,
N'avoir de l'eſprit qu'en ſaillie,

Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie;
Généreux ſans humanité;
Sans être aimé ſe voir goûté;
Louer par fade idolâtrie,
Ou par deſir d'être flatté;
Médire par oiſiveté,
Quelquefois par méchanceté,
Plus ſouvent par coquetterie;
Quitter Cléon par fantaiſie;
Aimer un duc par vanité,
Un jeune fat par jalouſie:
Tel eſt ce monde tant fêté;
Telle eſt la bonne compagnie.

Quoi! faut-il chercher le bonheur?
Sans ceſſe éloigné de nous-même,
Ignorer le plaiſir extrême
De s'éclairer, d'avoir un cœur?
Quoi! ſur le théâtre biſarre
Du bruit, du luxe, de l'erreur,
Un ſage aimable eſt-il ſi rare?
Et l'art, le don de l'agrément,
Ce don futile, mais charmant,
Du François premier appanage,
Seroit-il l'unique avantage
D'un ſexe enchanteur & puiſſant?
Non: Paris voit une mortelle,

Simple par goût, belle ſans fard,
Fine ſans air, vive ſans art,
Et toujours égale & nouvelle.
Comme Vénus elle ſourit,
Comme l'Amour elle nous bleſſe;
De Minerve elle a tout l'eſprit,
Hélas! & toute la ſageſſe.
Mais elle unit à des appas
Une ame ſenſible & ſublime,
L'art difficile de la rime
Aux traits ſaillants ou délicats.
C'eſt elle dont la voix touchante
A fait retentir ſur nos bords
Les ſons nombreux, les fiers accords
De ce Milton que l'Anglois vante;
Elle qui, dans de nouveaux airs,
A chanté, rivale d'Homere,
Ce Génois, ce vainqueur des mers,
Qui, d'un vaſte & riche hémiſphere,
Aggrandit pour nous l'univers.

Auſſi dans les champs d'Italie,
Pour le chantre de ſon héros,
Gênes, des lauriers de Délos,
Mêlés aux myrthes d'Idalie,
A formé des feſtons nouveaux;
A ſon aſpect, des cardinaux
L'ame altiere s'eſt adoucie,

Enfin le pape l'a bénie.
Mais vingt ſiecles auparavant
Le doux Tibulle en la voyant,
Eût, je penſe, alarmé Délie;
Virgile eût mieux peint Lavinie,
Et ſon Auguſte aſſurément
N'eût jamais couronné Livie.

Chere aux ſavants, chere à Cypris,
Illuſtre & belle du Boccage,
L'honneur & l'amour de Paris,
Jouiſſez du plus beau partage,
Goûtez la gloire au ſein des ris.

Les grands poëtes & les belles
De l'envie excitent les cris.
Vous étonnez les beaux eſprits,
Vous faites mille amants fideles;
Mais vous n'avez point d'ennemis.
Votre ſexe, qui vous envie,
En faveur de votre génie,
Pardonne vos charmes brillants;
Tandis qu'en faveur de ces charmes,
Le nôtre, qui vous rend les armes,
Vous pardonne tous vos talents.

M. BARTHE.

ÉPIGRAMME.

ENFIN Damon s'eſt fait connoître,
Et dans ſon dernier opéra,
Il vient de faire un coup de maître,
Que n'eût jamais tenté Campra.
C'eſt plus qu'il n'oſoit ſe promettre,
Quoiqu'il ſoit tant ſoit peu Gaſcon;
Car il a trouvé l'art de mettre
Tous les ſifflets à l'uniſſon.

AUTRE.

DE par le Roi, Criton a fait défendre
Qu'autre que lui n'expoſe ſon écrit:
Il peut lui ſeul le débiter, le vendre;
En quoi, ſans doute, il montre ſon crédit.
Or ſavez-vous ce qu'il faudroit que fît
Le vieux rimeur? En voici la recette.
Criton devroit, par un nouvel édit,
Faire ordonner qu'un chacun en achette.

CHANSON.

Loin des ſots & des critiques,
Des fâcheux & des mélancoliques,
Cinq ou ſix amis, gens pacifiques,
En certain lieu près de Paris,
Sous des lambris ruſtiques,
Trouvent le paradis
Que Mahom crut jadis.
A ſon appétit,
Chacun vit.
On rit, on chante, on fait grand'chere,
On mene ſa bergere
Sur le fainfoin;
Le reſte eſt un myſtere
Qu'on ne révele point.

Cabinets, lits de verdure,
Ornements de la nature
Pure,
Parterres gais, allée obſcure,
Sallons bien frais,
Dont les murs ſont diſcrets,
Peu chargés de dorure,

Mais la cuiſine auprès :
Voilà notre palais.
Nous vivons en dieux,
Dans ces beaux lieux ;
Tout flatte notre fantaiſie,
Tout nous eſt ambroiſie ;
Point de ſouci.
Puiſſions-nous tous mourir ici,
Reſſuſciter auſſi.

AUTREAU.

VERS

Sur l'Horace latin, & ſur la traduction des odes d'Horace, en vers françois, par l'Abbé PELLEGRIN.

IL faudroit, ſoit dit entre nous,
A deux divinités conſacrer ces Horaces ;
Le latin à Vénus, ſouveraine des graces,
Et le françois à ſon époux.

DE LA MONNOZ.

ODE

A Madame la Princeſſe de CONTI, *Douairiere.*

PROFANES nymphes du Permeſſe,
Je ne veux plus ſuivre vos pas :
Trop long-tems vos trompeurs appas
Ont ſéduit ma folle jeuneſſe ;
Plus j'approche du monument,
Plus je vois ſans déguiſement
Combien vos faveurs ſont à craindre ;
Et ma raiſon eſt un flambeau
Dont l'éclat n'eſt jamais ſi beau
Que lorſqu'il eſt prêt à s'éteindre.

❦

« Tantôt ſur un ton langoureux
» Vous avez ajuſté ma lyre,
» Dont ſouvent mon tendre délire
» A tiré des ſons dangereux ;
» Tantôt, rival de Démoſthenes
» Tonnant pour le ſalut d'Athenes,
» J'ai vu ſans effroi ſes malheurs,
» Et n'ai pas craint, ſous vos auſpices,

» De parcourir des précipices
» Que vous m'aviez ſemés de fleurs ».

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du ciel,
Quand je laiſſai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume !
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux ſéjour*,
Voiſin de l'empire des mânes,
Si mes vœux s'étoient repoſés
Sur vos Hercules ſuppoſés,
Ou ſur vos feintes Arianes.

J'adreſſai mes humbles regrets
Au dieu qu'adore une princeſſe (1),
Dont on priſe autant la ſageſſe,
Qu'on eſt charmé de ſes attraits.
Alors, agréable ſurpriſe !
L'airain de mes portes ſe briſe ;
Ma fuite devance les vents,
Et je vois la plaine liquide

* *Les Iſles Sainte-Marguerite.*

(1) En 1718, Madame la Princeſſe de Conti, premiere Douairiere.

M'ouvrir une route ſolide
A travers deux remparts mouvants (1).

Compare, ô chantre de la Grece,
A ce ſecours miraculeux,
Ceux que ton héros fabuleux
Reçut d'une fauſſe déeſſe.
Quiconque a Dieu pour ſon appui,
Et ne met ſon eſpoir qu'en lui,
Brave les fureurs de l'envie :
Parmi les pieges des méchants,
Au milieu des glaives tranchants,
Il ne tremble point pour ſa vie.

Armé de ſi puiſſants ſecours,
J'ai rendu ma courſe célebre (2),

(1) L'auteur ſe ſauva de l'Iſle Sainte-Marguerite dans un méchant bateau de pêcheur, après avoir gagné un ſergent & deux ſoldats de la garniſon.

(2) L'auteur ſe ſauva à Villefranche, de-là à Turin ; enſuite il s'embarqua à Gênes pour l'Eſpagne, & ſe mit ſous la protection du Roi Catholique. A la ſollicitation du Régent, il fut obligé de ſortir de l'Eſpagne pour aller à Amſterdam, de-là à la Haye, ſous la recommandation du Roi d'Eſpagne à ſon Ambaſſadeur.

Depuis le Pô, le Tage & l'Ebre,
Juſqu'où l'Amſtil finit ſon cours :
De l'Apennin aux Pyrénées
J'ai vu des têtes couronnées
Relever mon ſort abattu.
Souvent les ames généreuſes
Donnent aux fautes courageuſes
Les éloges de la vertu.

Sorti des terres étrangeres,
Où j'ai vu dix ans s'écouler,
Qu'il m'eſt doux de ne plus fouler
Que l'héritage de mes peres !
Je vis ſous leurs antiques toîts,
Qu'aux ſuperbes palais des rois
Préfere mon ame charmée ;
Où plus heureux & plus chrétien,
Mon cœur ne ſe plaint plus de rien,
Que d'un peu trop de renommée.

C'eſt dans cet aſyle aſſuré
Que ſouvent mes erreurs paſſées
Se font en foule retracées
A mon eſprit plus épuré :
C'eſt-là que ma lyre profane,
D'un roi que Dieu prit pour organe,
Préférant les ſacrés accords,

J'ai cru que par de ſaintes rimes
Je devois réparer les crimes
De celles qui ſont mes remords.

Vous que vers lui, par tant de graces,
Le Seigneur s'eſt plu d'attirer,
Vous qu'on peut bien plus admirer
Qu'on ne peut marcher ſur vos traces:
PRINCESSE, verſez dans mon cœur,
Pour en ranimer la vigueur,
Ce feu divin qui vous éclaire,
Et favoriſez un projet
Qui peut-être a trop pour objet
Un nouveau deſir de vous plaire.

Tandis qu'à l'enfant de Cypris
Ma jeuneſſe a rendu les armes,
J'ai de vous emprunté les charmes,
Que j'ai dépeints dans mes écrits;
Aujourd'hui, qu'ennemi des fables,
C'eſt aux vérités ineffables
Que mon luth veut ſe conſacrer;
Je prends ſur vos vertus auguſtes,
Celles que des rimes plus juſtes
Ont entrepris de célébrer.

LA GRANGE-CHANCEL.

MADRIGAL.

MON Iris m'eſt toujours fidelle ;
Nous ſommes l'un de l'autre également contens :
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle
Que de l'aimer depuis ſix ans.
Cependant cela ſeul fait toutes nos querelles.
Hélas ! faut-il donc voir ainſi
S'échapper, malgré nous, nos ardeurs mutuelles ?
N'étoit-ce pas aſſez que le tems eût des aîles ?
Pourquoi, volage Amour, en avez-vous auſſi ?

CHAULIEU.

VERS

SUR RÉNÉLAS (1).

MUSE, qui charmes mes loiſirs,
Viens, rends aux François la peinture
De ces jardins, où les plaiſirs,
Les ris, la paix & les deſirs,
Toujours dans leur juſte meſure,
Raſſemblent tous les agrémens
Que l'art ajoute à la nature.
C'eſt-là qu'aux bords d'une onde pure,
Londres, au ſon des inſtrumens,
Voit chaque jour, malgré les vents,
Mille lampes dans la verdure
Éclairer mille amuſemens.
Pour peindre à la race future
Faxhall (2) & ſes enchantemens,

(1) Lieu d'amuſement ſur la gauche de la Tamiſe, rival de Vauxhall, où les Anglois s'aſſemblent à déjeûner & le ſoir. On écrit *Ranelagh*, & on prononce *Rénélas*.

(2) Jardin ſur la Tamiſe, où les Anglois s'aſſemblent pour s'amuſer. On écrit *Vauxhall*, & on prononce *Faxhall*.

De Voltaire il faudroit les chants,
Et d'Albane la touche ſûre.
Mais vous, Rénélas, lieux charmants,
Souffrez qu'une main plus obſcure,
Par amour pour vos monuments,
En crayonne ici la ſtructure.
Dans votre moderne parure
Je vois la grandeur du vieux tems :
Sous un dôme orné de ſculpture,
Vos balcons par compartiments,
En trois ordres d'architecture,
D'un vaſte cirque ont la figure.
Au centre un feu perpétuel
Du printems rappelle l'abſence,
Et l'idole de cet autel
Eſt la liberté ſans licence.
Ce lieu rempli de ſa puiſſance
Ne fut point un temple payen :
C'eſt l'ouvrage d'un Citoyen,
D'un Vitruve (1) en deſſeins fertile,
Qui du bien public fait le ſien,
Et joint l'agréable à l'utile.

Dans ce ſéjour Eliſien,
Où d'Haindel brille l'harmonie,

(1) Ce lieu eſt bâti par un entrepreneur qui en prend ſoin.

Par les échos l'orgue embellie
S'unit au chant Italien :
Tandis que l'oreille ravie
Admire le muſicien,
Du goût tout y prévient l'envie.
Le commerce par ſon génie
(Des deux mondes l'heureux lien)
Y joint aux dons de la patrie
Les vins grecs, les parfums d'Aſie,
Le thé qu'un Chinois offre au Tien (1),
De Moca la liqueur chérie,
Et ce noir breuvage indien
Que l'Eſpagnol nomme *ambroiſie* :
En un mot, ſous les mêmes toîts,
Confondant les rangs & les droits,
Ce lieu charme, par cent merveilles,
Le goût, les yeux & les oreilles,
Des grands, du peuple & du bourgeois.
Grece, orgueilleuſe de tes jeux,
Cede à Rénélas la victoire.
Dans tes champs l'Athlete poudreux
D'un vain laurier tiroit ſa gloire ;
Ici mille objets enchanteurs
A l'œil fripon, tendre ou volage,
D'un pas noble, léger & ſage,

(1) Dieu des Chinois.

Sous des chapeaux ornés de fleurs,
Y recherchent pour avantage
Le prix que donnent au bel âge
Et les graces & la beauté ;
Ces plaiſirs cette volupté
Qu'on rencontre, ſelon Lucrece,
Dans une douce oiſiveté,
Selon Zénon, dans la ſageſſe.
Ce vrai bonheur, tant ſouhaité,
Qu'à définir chacun s'empreſſe,
Sans l'avoir connu ni goûté,
Au Cirque l'Anglois tranſporté
Semble le trouver dans la preſſe ;
Du moins le fils de la richeſſe,
L'ennui dans ces lieux l'a quitté,
Comus en bannit la triſteſſe ;
Comme au rivage du Léthé,
L'oubli du tems s'y boit ſans ceſſe
Dans le ſein de la liberté.
Là le politique entêté
Calme ſon feu contre la France ;
Du parlementaire irrité
Philis adoucit l'éloquence ;
Le marchand toujours agité,
Des mers craint moins la violence ;
L'amateur de l'antiquité,
Du préſent ſent la jouiſſance ;
La vieille, en ſavourant ſon thé,

Voit, ſans regrets, Hébé qui danſe ;
Et la courtiſane en gaieté
Prend le maſque de la prudence.

Fuyez, jeux de Flore (1), où jadis
Rome étala ſon opulence ;
Londres proſcrit votre indécence.
Sans goût, ſans pudeur, vos Laïs
A Plutus y livroient leurs charmes :
D'un faux zele honorant Cypris,
Dans la débauche & le mépris,
A la courſe, aux combats des armes,
De vils vainqueurs gagnoient le prix ;
Et, dans les fêtes que je chante,
L'Amour vrai, délicat, ſecret,
Vient couronner l'amant diſcret,
Et la beauté vive & touchante
Qui ſemble y briller à regret.
Mais dans ce temple où tout l'enchante,
Ce dieu ne ſait à quel objet
Donner la palme triomphante.

Madame DU BOCCAGE.

(1) Jeux licencieux qu'on célébroit à Rome en l'honneur de Flore, fameuſe courtiſane.

PLACET

D'un Comédien (1) *qu'on avoit mandé de Pologne, & qu'on vouloit refuſer à cauſe de ſa taille, quoiqu'il fût d'ailleurs bon acteur.*

MA taille, j'en conviens, n'eſt ni haute ni belle,
Mes rivaux ſont ravis qu'on me la trouve telle;
Mais grand prince, après tout, ce n'eſt pas là le fait.
Recevoir le meilleur eſt, dit-on votre envie,
Et je ne ſerois pas venu de Warſovie,
Si vous aviez promis de prendre le mieux fait.

M. LA FOSSE.

(1) Ce comédien eſt le Grand, qui a compoſé quelques petites comédies en vers.

ODE.

LE PHILOSOPHE DES ALPES.

PRès des ſources du Rhône & de ces monts énormes,
Qui vont porter l'orgueil de leurs cimes difformes
Dans les hauteurs des cieux,
Avide de jouir, avide de connoître,
Alcidônis goûtoit, dans un réduit champêtre,
Des jours délicieux.

Dans la pompe des cours, dans le fracas des villes,
Les plaiſirs faſtueux & les grandeurs ſerviles
L'avoient trop occupé;
A la voix de l'erreur il ſe laiſſa conduire:
Il avoit éprouvé tout ce qui peut ſéduire;
Il étoit détrompé.

Une lyre à la main, dans ces vallons paiſibles,
Vous diſoit-il un jour: « O monts inacceſſibles,
» Sommets majeſtueux!
» Vous, ſiege des hyvers, & trône des tempêtes,
» J'aime à vous contempler, à fixer ſur vos faîtes
» Un œil reſpectueux.

» Troncs noirs & dépouillés, dont la tige robuſte
» Étale tout l'honneur d'une vieilleſſe auguſte,
» Vous entendrez mes chants ;
» Redites-les, rochers, dans vos profondeurs ſombres,
» Bois épais, conſacrés par l'horreur de vos ombres,
» Ecoutez mes accents.

❀

» Au milieu des cités, loin de ces bords ſauvages,
» Dans le cercle des loix, des mœurs & des uſages,
» Tout homme eſt reſſerré.
» Il eſt couvert d'un maſque, & flétri ſous les chaînes,
» Et ſoumis aux erreurs d'ames foibles & vaines
» Dont il eſt entouré.

❀

» Ah ! dans ce lieu deſert où l'on penſe ſans maître,
» J'appelle les humains qui des droits de leur être
» Sont encore jaloux.
» Alpes, c'eſt à vos pieds, loin d'un joug mépriſable,
» Que l'eſprit eſt hardi, fécond, inébranlable,
» Immenſe comme vous.

❀

» Je m'éleve ; je crois être aſſis ſur vos cimes,
» Y juger l'univers, les erreurs & les crimes,
» Les rois & les deſtins.
» Sans crainte, ſans dédain mon œil les enviſage ;
» C'eſt de cette hauteur que les regards du ſage
» Tombent ſur les humains.

❀

» Où

» Où ſont-ils ces guerriers dont la valeur altiere
» Franchit de vos ſommets l'effrayante barriere
» Par des ſentiers nouveaux ?
» Le temps a mis un terme à leur illuſtre audace ;
» Et vous, ſur vos rochers, vous conſervez la trace
» De leurs fameux travaux.

❀

» Des ſiecles renaiſſants vous bravez la puiſſance ;
» Nous, qui pouvons ſentir l'orgueil de l'exiſtence,
» Nous repaiſſons les vers :
» Nous, fiers de la raiſon & du titre de maîtres,
» Nous vivons un moment, tandis qu'il eſt des êtres
» Vieux comme l'univers.

❀

» Je ne le perdrai point l'inſtant de ma durée ;
» De ce jour, de cette heure à moi ſeul conſacrée,
» Je connois tout le prix.
» Dans le ſein du repos & de la ſolitude,
» De mon propre bonheur faiſant ma ſeule étude,
» Mes jours ſeront remplis.

❀

» Fleuves que je vois naître, enfans de ces montagnes,
» Sujets de l'océan, & tréſors des campagnes,
» Parlez ; où fuyez-vous ?
» Vous allez ſur vos bords, dévoués au ravage,
» Voir périr les mortels, victimes de leur rage,
» Et des rois en courroux.

❀

» Vous allez voir le ſang ruiſſeler ſur vos rives,
» Les droits cruels du fer, les fureurs deſtructives,
» Et les combats affreux.
» Contez aux Nations, que leurs forfaits puniſſent,
» Que, près de ces rochers, d'où vos ſources jailliſſent,
» Eſt le mortel heureux.

❦

» Ma main inceſſamment s'égare ſur ma lyre,
» J'obéis à mon cœur, j'obéis au délire,
» Sans étude & ſans ſoin.
» Du tribunal des arts je crains peu la cenſure.
» Je chante ici pour moi; je chante la nature,
» Et je l'ai pour témoin.

❦

» Mais quelle obſcurité funebre, menaçante,
» A dérobé du jour la clarté bienfaiſante
» A mes yeux effrayés!
» L'air s'agite; il frémit, & l'écho ſolitaire
» Roule & répete au loin les éclats du tonnerre,
» Cent fois multipliés.

❦

» La nature en courroux plaît à mon ame émue;
» J'aime dans ces horreurs qu'elle étale à ma vue
» Son auguſte fierté.
» Que l'éclair eſt brillant! que la voix des orages
» Grondant profondément dans le ſein des nuages,
» Parle avec majeſté »!

❦

Il chantoit, & les vents, dans leur courſe bruyante,
Précipitant au loin la foudre étincelante,
Déployoient leur fureur :
Et, tandis que les cieux s'enflammoient ſur ſa tête,
Le ſage Alcidonis, ſeul avec la tempête,
En contemploit l'horreur.

Enfin, la nuit plus ſombre, enveloppant la terre,
Aux tranquilles douceurs d'un repos néceſſaire
L'invite à ſe livrer :
Mais, avant de revoir les foyers qu'il adore,
Parcourant l'horiſon, ſes yeux cherchoient encore
Le plaiſir d'admirer.

M. DE LA HARPE.

Il eſt auſſi l'auteur de WARWICK, qui a eu beaucoup de ſuccès.

MADRIGAL

A Madame la Marquiſe DE BOUFFLERS.

VOs yeux ſont beaux : mais votre ame eſt plus belle ;
Vous êtes ſimple & naturelle,
Et, ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous euſſiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous :
Mais on n'auroit pas parlé d'elle.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

ISE a beau faire la mignarde ;
Chaque jour elle s'enlaidit ;
Ce n'eſt pas que je la regarde ;
Mais tout le monde me le dit.

CHARLEVAL.

VERS

Sur Monſieur DE FONTENELLE, *qui, cinquante ans après ſa réception, renouvella, pour ainſi dire, ſes vœux à l'Académie Françoiſe, par un très-beau Diſcours à ce ſujet.*

TOI qui fus animé d'un ſouffle d'Apollon,
Dépoſitaire heureux de ſon talent ſuprême,
Eſprit divin, qui n'eus d'autre égal que lui-même,
Héros de Melpomene & du ſacré Vallon,
Parois : nous conſacrons une fête à ta gloire,
A ce nom, qui ſuffit pour nous illuſtrer tous ;
Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une ſeconde fois revivre parmi nous.
LOUIS, ton regne fut le regne des merveilles ;
L'univers eſt encor rempli de tes hauts faits ;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles,
Font voir que tu fus Grand juſques dans tes ſujets.
Si ton auguſte fils n'a point vu le Permeſſe
Enfanter ſous ſes loix un mortel ſi fameux,
Il a dans ſes neveux, un ſujet que la Grece
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.

Jeune encor, ſes écrits exciterent l'envie,
Mais il en triompha par leur ſublimité ;
A peine il vit briller l'aurore de ſa vie,
Qu'il vous parut déjà dans ſa maturité ;
S'il cueillit en Neſtor les fruits de ſa jeuneſſe,
Dix-ſept luſtres n'ont point ralenti ſes talens ;
L'âge qui détruit tout, rajeunit ſa vieilleſſe,
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion, qui prétend nous ſervir de modele,
Croit que Lokce & Newton n'eurent jamais d'égaux ;
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux ;
Et nous, que l'univers n'aura qu'un FONTENELLE.
Prodigue en ſa faveur, le ciel n'a point borné
Les préſens qu'il lui fit aux ſeuls dons du génie ;
Minerve l'inſtruiſit & ſon cœur fut orné
De toutes les vertus par les ſoins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de ſon nom,
Modeſte, retenu, ſimple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raiſon,
Et n'oſe prononcer un avis qui décide.
Illuſtres compagnons de ce nouveau Neſtor,
Aſſemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ſes yeux plus précieuſe encor,
Parez-la des lauriers que votre main moiſſonne ;
C'eſt ici le ſéjour de l'immortalité.
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces auteurs ténebreux paſſeront l'onde noire ;
C'eſt vous qui tiendrez lieu de la poſtérité.

Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre temple aux hommes ſans honneur;
Les talents, le génie, & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompenſe.
Le ſoin de célébrer le plus grand des mortels
N'eſt pas, quoique conſtant, le ſeul qui vous anime;
Quelquefois des mortels d'un ordre moins ſublime
Ont vu brûler pour eux l'encens ſur vos autels.
Daignez donc ſoutenir le zele qui m'inſpire;
Pour chanter FONTENELLE, il faut plus d'une voix:
Ranimez les accents d'un vieux chantre aux abois,
Ou du moins, un moment, prêtez-moi votre lyre.
Aſſidu parmi vous, dix luſtres de travaux
Ont déjà ſignalé ſa brillante carriere:
Mais ce ne fut pour vous qu'un inſtant de lumiere;
Condamnez FONTENELLE à dix luſtres nouveaux.
Pour pénétrer le ciel & ſes routes profondes,
Deſtin, accorde-lui des jours ſains & nombreux;
Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes,
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

CRÉBILLON.

Cette piece ne ſe trouve point dans le recueil des œuvres de cet illuſtre tragique.

CHANSON.

VOUS me quittez, charmante Iſmene,
Vous m'ôtez ma félicité;
Vous briſez la plus belle chaîne :
Votre cœur vole à l'infidélité.
De votre ſouvenir pour pouvoir me défendre,
Dans ce moment où vous m'abandonnez,
Ah! permettez-moi de vous rendre
Tous les plaiſirs que vous m'avez donnés.

MADRIGAL.

BEAU ſexe, où tant de grace abonde,
Qui charmez la moité du monde,
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne ſoit jamais ſans myſtere;
Ce n'eſt pas l'Amour qui vous perd,
C'eſt la maniere de le faire.

BUSSY-RABUTIN.

POËME

Eſſai ſur la déclamation tragique.

O mon maître, mon guide, immortel DESPRÉAUX,
Répands ſur cet eſſai le feu de tes pinceaux,
Ce mâle coloris, cette foule d'images,
Et ces fleurs dont le goût a ſemé tes ouvrages.
Dans l'art brillant des vers, toi ſeul ſus nous former;
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous, qui voulez enfin ſortir de vos ténebres,
Et ceindre le laurier des actrices célebres,
Renfermez ce deſir, gardez de vous hâter;
Connoiſſez le théatre avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-temps, plus prudent & plus ſage,
Faire encor de votre art l'obſcur appprentiſſage;
Et pour vous épargner un triſte repentir,
Conſulter la raiſon, & penſer & ſentir.
L'étranger plus avide, en ſujets plus ſtérile,
Vous appelle peut-être & vous offre un aſyle:
Ah! n'allez pas groſſir, à la fleur de vos ans,
Le ſervile troupeau de ces bouffons errants,
Qu'adopte par ennui la province idolâtre,
Et qui de cour en cour promenent leur théâtre.

Votre talent, qu'enfin on ſait apprécier,
A Paris eſt un art, & là n'eſt qu'un métier.
Paris ſeul vous promet de ſuperbes conquêtes;
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos ſuccès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'actrice renommée y brille en ſouveraine;
Ses droits ſont dans nos cœurs, ſon trône eſt ſur la ſcene;
C'eſt là que le génie enfante un plus beau jour,
Et que le goût s'épure au flambeau de l'Amour.
Il faut vous y fixer; mais ma muſe volage
Vous préſente trop tôt cette flatteuſe image;
Reprenons, reprenons les ſéveres pinceaux:
Le calme eſt l'heureux fruit des pénibles travaux.

Foulez aux pieds les fleurs de l'oiſive molleſſe;
Cultivez votre organe, exercez-le ſans ceſſe;
Sondez le cœur humain, parcourez ſes détours;
De la langue françoiſe étudiez les tours.
L'actrice dont l'orgueil entretient l'ignorance,
Rampe malgré tout l'or du Créſus qui l'encenſe.
Paroît-elle, auſſi-tôt elle s'entend ſiffler.
Avant de déclamer il faut ſavoir parler.
Jugez-vous de ſang-froid, &, d'un regard ſévere,
Obſervez de vos traits quel eſt le caractere;
On doit voir ſur vos fronts reſpirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la haine & l'amour.

Voulez-vous ſur la ſcene inſpirer la tendreſſe ?
Il faut que votre abord, que votre air intéreſſe,
Et puiſſe faire éclorre en des cœurs agités,
Le feu des paſſions que vous repréſentez.
Sans ces charmes touchants que dans Gauſſin j'admire,
Pouvez-vous imiter les larmes de Zaïre,
Ces ſoupirs enflammés, ces combats douloureux.
D'un cœur que l'on arrache à l'eſpoir d'être heureux ?
Ah ! Gauſſin dans ton jeu que de graces nouvelles !
Pour toi ſeule le temps veut oublier ſes aîles ;
Le temps ſemble à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et reſpecte dans toi l'ouvrage de l'Amour.
Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geſte & le port effrayant ;
Que tout un peuple ému frémiſſe en vous voyant,
Dêmêle les projets dont votre ame eſt remplie,
Et lorſque vous entrez reconnoiſſe Athalie.
En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,
Bourreau de ſon époux, amante de ſon fils,
Qui dans un même cœur, vaſte & profond abîme,
Raſſemble la vertu, le remords & le crime.
La voyez-vous ſoumiſe à l'aſcendant du ſort
Franchir cette retraite où triomphe la mort ;
Où l'ombre de Ninus ſévere & menaçante,
Avec des cris plaintifs à ſes yeux ſe préſente
Aux lugubres clartés d'un funebre flambeau,
Elle veut s'arracher de ce fatal tombeau :

Le ſpectre la pourſuit : ſanglante elle ſe traîne :
Dans ce vaſte palais, ſa terreur la ramene.
Elle ouvre un œil mourant, & renaît pour voler
Dans les bras de ſon fils qui vient de l'immoler.
Oui, pour graver ces traits dans le fond de notre ame,
A de ſombres dehors joignez un cœur de flamme :
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illuſion, & non pas des attraits.

Qu'on éloigne ſur-tout des yeux de Melpomene
Ces minois indécis, pagodes de la ſcene,
Êtres inanimés, qui toujours ſe guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.
Telle eſt dans ſon ivreſſe une actrice arrogante,
Qui ſans ceſſe devant une glace indulgente,
Concerte ſes regards, ſymmétriſe ſes pas,
Applaudit à ſon jeu, ſourit à ſes appas.
Cette froide méthode eſt pleine d'impoſture.
Votre ame eſt le miroir où ſe peint la nature;
Dans une glace où l'œil s'abuſe à tout moment,
C'eſt l'orgueil qui vous juge & non le ſentiment;
Vous y voyez des traits qu'a formé l'artifice,
Et de votre beauté le magique édifice.
Sous ces habits flottants, ſous cet or radieux,
C'eſt Vénus, c'eſt Pallas qui ſe montre à vos yeux;
Mais y remarquez-vous, aveugle complaiſante,
Ces pénibles reſſorts d'une ame languiſſante;
Ces geſtes empruntés, ces yeux toujours muets,

Qui,

Qui, répandant des pleurs, n'en arrachent jamais !
Chacun de vos défauts obtient votre ſuffrage :
C'eſt ainſi que Narciſſe adoroit ſon image.

Conſultez votre cœur, c'eſt là qu'il faut chercher
Le ſecret de nous plaire & l'art de nous toucher.
Par une longue étude une fois enhardie,
Alors ſuivez l'attrait & l'eſſor du génie ;
Le courage l'éleve, & la crainte l'abbat.
Du grand jour, ſans pâlir, enviſagez l'éclat ;
Paroiſſez, armez-vous d'une noble aſſurance
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards diſtraits & careſſants,
Ne ſemblent mendier les applaudiſſements ;
Le public dédaigneux hait ce vain artifice :
Il ſiffle la coquette, applaudit à l'actrice.

Qu'en entrant, votre marche en impoſe à nos yeux,
Et nous offre un maintien, un port majeſtueux.
Au gré des mouvements dont l'ame eſt agitée,
Qu'elle ſoit à propos lente ou précipitée.
Que le geſte facile & ſans art déployé,
Avec le ſens des vers ſoit toujours marié.
Songez à réprimer ſon emphaſe indiſcrette,
Qu'il ſoit des paſſions l'éloquent interprete.
Je hais ces bras qu'on voit, démentant vos tranſports,
S'agiter, s'élever, retomber par reſſorts.

Des paſſages divers diſtinguez les nuances,
Ponctuez les repos, obſervez les ſilences.
Le jeu muet encor veut une étude à part,
Il eſt, & le triomphe & le comble de l'art;
C'eſt là que le talent paroît ſans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut, pour le ſentir, ſavoir l'ouvrage entier,
En ſuivre les reſſorts & les étudier,
Réunir d'un coup d'œil tous les traits qu'il raſſemble,
Et ces effets cachés qui naiſſent de l'enſemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laiſſez donc la routine aux actrices frivoles;
Apprenez à creuſer, à raiſonner vos rôles.
Que l'étude pourtant ſe faſſe peu ſentir;
A force d'art craignez de vous appéſantir.
Loin du jeu théatral la triſte ſymmétrie,
Et le compas glacé de la géométrie.
Des paſſions toujours ſuivez le mouvement:
Trop de raiſon nous choque & nuit au ſentiment.
Il eſt d'heureux écarts, & des élans ſublimes,
Qu'il ne faut pas ſoumettre à de froides maximes;
Que tous vos ſens alors ſoient ſaiſis, tranſportés:
Melpomene vous voit, vous entend; éclatez;
Et dans le même inſtant, *par un effet contraire*,
Sachez *pâlir d'horreur, & rougir de colere*;

Oubliez, imitant le plus célebre acteur (1),
Votre rôle, votre art, vous & le spectateur.
Tel quelquefois le Kain, dans sa fougue sublime,
Sait arracher la palme & ravir notre estime.
C'est Oreste sanglant entouré de tombeaux,
Que les filles du Styx arment de leurs flambeaux;
C'est ce farouche époux qu'un feu jaloux dévore,
Qui plonge dans les flots l'épouse qu'il adore;
C'est Mahomet enfin, qui, bravant les revers,
Veut par le fanatisme asservir l'univers.
Dès que Phedre mourante a laissé voir sa flamme,
En vain l'honneur blessé murmure dans son ame;
Elle doit n'écouter que les loix de son cœur,
Et de tout son amour accabler son vainqueur;
Ainsi la foudre éclate en brisant le nuage,
Tombe, & de ses débris enflamme le rivage.

(1) Lorsque Baron remonta sur le théatre, la scene étoit livrée à des déclamateurs boursoufflés, qui mugissoient des vers au lieu de les réciter: il débuta par le rôle de Cinna; sa démarche noble, simple & majestueuse, ne fut point goûtée d'un public accoutumé à la fougue des acteurs du tems: mais lorsque, dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers:

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureurs,
Et dans le même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colere.

il pâlit & rougit si rapidement, que le feu & la vérité de son jeu lui concilierent tous les suffrages.

Soyez impétueuſe & vive en vos récits;
Les ſpectateurs ſoudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale,
Et par un jeu tardif ne faſſe point languir
Du parterre incertain l'impatient deſir.
D'un combat engagé dans une nuit obſcure,
Voulez-vous raconter l'effrayante aventure :
Que votre jeu rapide & vos ſons éclatants
Me retracent les cris, le choc des combattants;
Que ſur-tout la mémoire, en ces moments, fidelle,
Lorſque vous commandez, ne ſoit jamais rebelle,
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller à ſon défaut conſulter le ſouffleur.
Ce ſoin inquiétant nous déplaît & nous gêne.
Seule ſachez remplir le vuide de la ſcene;
D'inflexibles Argus, de cenſeurs rigoureux,
Songez que vos défauts y vont frapper les yeux :
Mais dégagée enfin d'une foule innombrable,
A tous vos mouvements elle eſt plus favorable.
Le public n'y voit plus, borné dans ſes regards,
Nos Marquis y briller ſur de triples remparts;
Ils ceſſent d'embellir la cour de Pharaſmane;
Zaïre, ſans témoins, entretient Oroſmane;
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes ſeigneurs
Nonchalamment ſourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la couliſſe,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,

Appeller en entrant, & ſans reſpect du nom,
Apoſtropher Céſar, ou tutoyer Néron.

Si le ſuccès enfin remplit votre eſpérance,
Du ſpectateur, peut-être, imitant l'indulgence,
On vous verra bientôt, ſans craindre les retours,
Retomber mollement dans le ſein des amours.
De l'art de déclamer connoiſſez l'étendue,
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces ſuccès éclatants,
Mais la perfection eſt l'ouvrage du temps.
L'amour-propre ſouvent, juge trop infidele,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il eſt un lieu charmant, lieu toujours fréquenté,
Qu'habitent l'opulence & la frivolité;
Là, dans les jours brillants, l'habitude raſſemble
Tous les états ſurpris de ſe trouver enſemble;
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, diſparoît, revient au même inſtant;
Infectant ſes voiſins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave magiſtrat ſe rengorge & s'étale;
Et l'épais financier, fougueux dans ſes deſirs,
Va toujours marchandant & payant ſes plaiſirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le preſtige:
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je pas déjà de nos illuſtres fous
L'eſſaim tumultueux frémir autour de vous,

S'écrier en chorus : *Elle eſt, ma foi, divine ;*
Et du théatre enfin, vous nommer l'héroïne ?
Craignez leurs vains éclats : ils ſont intéreſſés ;
La vérité n'a point ces tranſports empreſſés.
Faites-vous, imitant nos célebres actrices,
Admirer ſur la ſcene, & non dans les couliſſes.
Exercez votre goût ; don tardif & brillant,
Le goût que l'on néglige eſt le fard du talent ;
Comme une tendre fleur ! il languit ſans culture,
S'augmente par l'étude & vit par la lecture.

Par un menſonge heureux voulez-vous nous ravir ?
Au ſévere coſtume (1) il faut vous aſſervir ;
Sans lui, d'illuſion la ſcene dépourvue,
Nous laiſſe des regrets & bleſſe notre vue.
Je me ris d'une actrice indigne de ſon art,
Qui rejette ce joug & s'habille au haſard,
Dont l'ignorance altiere oſeroit ſur la ſcene
Dans un cercle enchaîner la dignité romaine (2) ;

(1) Perſonne n'a plus perfectionné cet acceſſoire ſi eſſentiel pour la vérité du ſpectacle, que Mademoiſelle Clairon ; elle a joint à la ſupérioté du talent une connoiſſance profonde du coſtume. Lorſqu'elle entre ſur la ſcene, on croit toujours voir le perſonnage qu'elle repréſente. L'illuſion eſt complette.

(2) Ce fut une actrice de l'Opéra, qui parut la premiere ſur la ſcene ſans panier. Son exemple fut ſuivi par Mademoiſelle Clairon, qui a accrédité ce changement.

Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faſte accoutumé,
Conſulteroit Meri (1) pour draper Idamé.
N'affectez pas non plus une vaine parure :
Obéiſſez au rôle, & ſuivez la nature.
Nous offrez-vous Electre & ſes longues douleurs ;
Songez qu'elle eſt eſclave, & qu'elle eſt dans les pleurs
D'ornements étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obſcurci par les larmes.
Le public, dont ſur vous tous les yeux ſont ouverts,
Dédaigne vos rubis & ne voit que vos fers.
Parcourez donc l'hiſtoire, elle va vous inſtruire ;
Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs,
Quels ſont leurs vêtemens, & leurs arts & leurs mœurs.
La fable ingénieuſe, en leçons ſi fertile,
Vous ouvre ſes tréſors, & peut vous être utile ;
C'eſt là que la raiſon eſt ſoumiſe aux pinceaux,
Et reparoît toujours ſous des aſpects nouveaux.
Ici vous croyez voir la reine de Carthage :
Son front eſt entouré d'un funebre nuage ;
Luttant contre la mort qu'elle porte en ſon ſein,
Trois fois elle ſe leve & retombe ſoudain ;
Ses regards expirants, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore ;
Elle pleure, ſoupire, & dans ſon déſeſpoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.

(1) Marchand de modes, rue S. Honoré.

Plus loin c'eſt Niobé, cette femme orgueilleuſe,
Cette mere ſuperbe & bien plus malheureuſe.
Quel ſpectacle ! Elle s'offre à mes ſens déſolés,
Au milieu de ſes fils, l'un ſur l'autre immolés ;
A force de ſouffrir, elle paroît tranquille ;
Son front eſt abattu, ſon regard immobile ;
Elle reſte ſans voix ; l'excès de ſes douleurs
A tari dans ſes yeux la ſource de ſes pleurs.
Ce ſilence dit plus qu'un ſtérile murmure :
Il eſt en ce moment le cri de la nature.
Qu'elle ſeule toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ſes tableaux, brille dans votre jeu.

N'allez pas, lorſqu'il faut nous arracher des larmes,
Avec faſte étaler vos pompeuſes alarmes,
Par un rythme importun corrompre nos plaiſirs,
Cadencer vos tranſports & noter vos ſoupirs ;
Ni vous abandonnant à cette emphaſe vaine,
Faire tonner l'Amour, ou mugir Melpomene.
Le ſentiment ſe tait, & ſait bien s'exprimer ;
L'actrice doit le peindre, & non le déclamer.
Voulez-vous qu'une reine en proie à tous les crimes,
Que le remords pourſuit, qu'entourent les abîmes,
Et qui voit ſous ſes pas s'entrouvrir les enfers,
Obſerve, en expirant, la cadence d'un vers ?
Voulez-vous qu'une amante, outragée, éperdue,
Dans l'ombre de la nuit tremblante & confondue,
Médite, en éclatant, un ténébreux deſſein,

Et ſe plonge avec art un poignard dans le ſein.

Il eſt, il eſt encore un acteur (1) ſur la ſcene,
Formé par la nature, ami de Melpomene;
Son front majeſtueux me peint, m'annonce un roi:
C'eſt Alphonſe, Alvarez, Auguſte que je voi.
Que je l'aime ſur-tout, lorſque du vieil Horace
Il ſent revivre en lui la généreuſe audace,
Et lorſque, tout Romain, à nos yeux attendris,
Il baigne de ſes pleurs les lauriers de ſon fils!

Muſe, ſoutiens mon vol, ranime mon courage,
Et de ma jeune éleve obtiens-moi le ſuffrage.
La variété ſeule a droit de la charmer,
Et c'eſt en l'amuſant que je veux la former.
Il eſt d'autres ſecrets & des routes nouvelles;
Ainſi que ſes leçons, chaque art a ſes modeles.

Déjà la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours;
Un poignard ſur le ſein, la pâle Tragédie,
Dans le même tombeau ſe crut enſevelie,
Et s'étonnoit de voir, ſans culte & ſans autels,
Se faner ſur ſon front les cyprès immortels.
Une actrice parut: Melpomene troublée,
A ſon ſanglant aſpect, ceſſa d'être voilée.
Dumeſnil eſt ſon nom: la pitié, la terreur,

(1) M. Brizard.

Répandent ſur ſes pas l'épouvante & l'horreur.
Les tyrans à ſa voix tombent réduits en poudre;
Son geſte eſt un éclair, ſes yeux lancent la foudre.
Quelle autre l'accompagne & ſemble l'effacer!
Dieux! quel charme ont les pleurs qu'elle nous fait verſer!
Victime de l'Amour, c'eſt Didon elle-même,
Qui meurt en pardonnant au parjure qu'elle aime.
Quel geſte! quel maintien! quelle noble fierté!
Tout juſqu'à l'art chez elle a de la vérité.
Chaque mot qu'elle dit, émeut, enflamme, touche,
Devient un ſentiment, en paſſant par ſa bouche:
O ſublime Clairon! quand tu paroîs, je voi
L'ombre du grand Corneille errer autour de toi.
Vous devez avec ſoin conſulter l'une & l'autre,
Et puiſer dans leur jeu des leçons pour le vôtre.
Mais votre premier maître eſt ſur-tout votre cœur:
Soyez toujours vous-même aux yeux du ſpectateur.
Le deſir d'imiter vous cache un précipice;
Gardez de vous traîner ſur les pas d'une actrice,
De copier ſans goût ſes geſtes, ſes accents.
De ſon rôle il ne faut qu'approfondir le ſens,
Prendre le même eſſor, ſe remplir de ſa flamme;
Puiſer, &, s'il ſe peut, s'approprier ſon ame.
Sans l'aſſervir jamais, créez votre talent;
Libre, il perce la nue: il rampe en imitant.
Des reſſources de l'art lorſqu'enfin plus certaine,
Vous aurez obtenu le ſceptre de la ſcene;

Quand du parterre altier, enchaîné ſous vos loix,
Vous aurez ſu fixer le ſuffrage & le choix ;
Oſez alors, oſez, ſans craindre de déplaire,
Porter encor plus haut votre vol téméraire.
A votre jeu ſans ceſſe ajoûtez quelques traits
Haſardés : le ſublime a ſouvent ſes excès ;
Par ſa ſimplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'eſt Jupiter qui tonne.
Saiſiſſez, offrez-nous ces contraſtes heureux :
Là prodiguez des fleurs, ici lancez des feux ;
Et dans le même rôle, au gré de notre attente,
Soyez toujours parfaite & toujours différente.
La nature long-temps ſe plaît à ſe cacher :
Elle a mille ſecrets qu'il lui faut arracher ;
Pour le vulgaire aveugle, épuiſée & ſtérile ;
Aux regards du génie elle eſt toujours fertile.
C'eſt ce fleuve fameux qui, par d'obſcurs canaux,
Va porter aux moiſſons le tribut de ſes eaux.
C'eſt ce marbre groſſier, c'eſt ce bloc inſenſible,
Que le ciſeau façonne, & que l'art rend flexible.

Mais je vous ai tracé d'inutiles leçons,
Et ma muſe ſoudain renferme ſes crayons,
Si je ne vous inſpire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, ce feu qui nous anime.
Ne craignez plus l'affront d'un préjugé honteux.
Le François plus inſtruit enfin ouvre les yeux ;
S'il outragea votre art, il en rougit encore.

Pourroit-il avilir des talents qu'il adore ?
Je ſais qu'un ſage illuſtre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorſqu'il en eſt aimé,
Du fond de ſa retraite où l'univers l'offenſe,
A fait tonner ſur vous ſa fameuſe éloquence.
Je ſais que ſon ennui, dans ſes triſtes loiſirs,
Voulut empoiſonner nos plus nobles plaiſirs;
Je n'oſe le combattre; & ma muſe incertaine
Reſpecte, en le blâmant, ce nouveau Démoſtene.
Cependant contre lui je veux vous raſſurer:
Un ſage n'eſt qu'un homme, il a pu s'égarer.
Le monde s'offre à lui ſous un aſpect ſauvage:
Ne peut on s'en former une riante image?
Des crédules humains précepteur rigoureux,
Pourquoi nous envier nos preſtiges heureux?
Ah! laiſſez-nous du moins leur brillante impoſture,
L'ingénieuſe erreur embellit la nature;
Et nous ôter nos arts, nos talents enchanteurs,
C'eſt ravir à la terre, & ſes fruits & ſes fleurs.
Sachez donc repouſſer de frivoles atteintes:
Déjà les vents légers ont emporté ſes plaintes;
Tout ſévere qu'il eſt, on peut le déſarmer;
Pour lui répondre enfin, faites-vous eſtimer.
Souveraine au théatre, & reine fantaſtique,
Ne conſervez jamais ce faſte deſpotique;
Sur la ſcene laiſſez votre rang, vos ayeux,
Et ce vain appareil qui vous cache à nos yeux.

Ce n'eſt pas que je veuille, en ſage atrabila

Vous interdire l'art & le deſir de plaire ;
La flamme de l'amour peut, dans un cœur brûlant,
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'eſt point cet Amour qui fait frémir les Graces,
Que le morne Plutus entraîne ſur ſes traces ;
Ou qu'on voit, ſecouant deux torches dans ſes mains,
Sourire au dieu laſcif qui préſide aux jardins ;
C'eſt ce dieu délicat qu'embellit la décence,
Que l'aimable myſtere accompagne en ſilence,
Qui, ſans effaroucher le timide deſir,
Verſe en ſecret des pleurs dans le ſein du plaiſir.
Chaque état a ſes mœurs : vous reſpectant vous-même,
Adoptez de *Ninon* l'ingénieux ſyſtême ;
Que l'amant enivré de vos frêles appas,
Vous trouve plus charmante en ſortant de vos bras ;
Que la réflexion qui ſuit toujours l'ivreſſe,
En la juſtifiant, augmente ſa tendreſſe ;
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à ſon tour,
Vous rende tous les cœurs que lui ravit l'Amour.
Voilà par quels moyens & quelle heureuſe adreſſe,
Hors du théatre même une actrice intéreſſe,
Sur ſa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des cenſeurs.
C'eſt ainſi que ſon nom, conſacré par l'hiſtoire,
Parvient à l'avenir ſur l'aîle de la gloire,
Vole de bouche en bouche, & triomphe du tems
Que déſarme l'éclat des ſublimes talents.

Dans une région à nos yeux inconnue,
Conſtruit ſur le ſommet d'une éclatante nue,
S'éleve juſqu'aux cieux un ſuperbe palais ;
Le Génie en défend le redoutable accès
A ces eſprits glacés, ces ſophiſtes, ces ſages,
Qui de leur ſiecle en vain réclament les hommages:
Là, ſans voile, ſans fard paroît la vérité,
Ce temple eſt le ſéjour de l'immortalité ;
Le triſte préjugé, que le vulgaire encenſe,
Démaſqué, confondu, frémit en ſa préſence ;
Et la palme des arts, à ſes regards altiers,
S'unit avec orgueil aux palmes des guerriers :
Auguſte dans ces lieux eſt l'égal de Virgile,
Homere y fait charmer l'impétueux Achille :
Deshouliere & Sapho, le front orné de fleurs,
Entremêlent le myrthe aux lauriers des vainqueurs;
Ovide écrit, panché ſur le ſein de Corine,
Champmêlé pleure encor dans les bras de Racine ;
Et le Couvreur, l'œil ſombre & les cheveux épars,
De Corneille attentif arrête les regards.
O vous, que Melpomene applaudit & couronne,
Près de nos grands auteurs on vous y dreſſe un trône ;
Terrible Dumeſnil, au nom de Crébillon,
Avec des traits de ſang la gloire y joint ton nom.
Toi, divine Clairon, ô toi que rien n'efface,
A côté de Voltaire elle a marqué ta place ;
Dans ce ſéjour déjà tous tes honneurs ſont prêts ;

Mais hélas ! puiſſes-tu n'y parvenir jamais !
Combien de pleurs ſuivroient cette perte cruelle !
L'univers perdroit trop à te voir immortelle.

M. DORAT.

L'AMOUR REGRETTÉ.

Adieu, cet enfant qu'on accuſe ſans ceſſe,
Et dont ſans ceſſe on veut ſuivre les loix,
Je conſacrai ma premiere jeuneſſe ;
Mais le perfide abuſant de ſes droits,
Se fit un jeu des troubles de mon ame ;
Je déteſtai ſon empire & ſa flamme ;
Il me quitta, ſûr d'être regretté.
Las ! il eſt vrai : malgré tes injuſtices,
Revins, Amour ; j'aime mieux tes caprices
Que cet ennui qu'on nomme *liberté*.

LES BONS GUIDES.

Défiez-vous de vos plats auditeurs,
Tout dévoués à louer vos ouvrages;
Ce ſont des ſots ou des adulateurs,
Par qui l'on court à de triſtes naufrages.
Adreſſez-vous à de ſages cenſeurs,
Vos vrais amis, jaloux de votre gloire.
Bien éloignés de vous en faire accroire,
Ce ſont ceux-là qui ſont les bons auteurs.
On n'entre point au temple de mémoire,
Quand on y vole entouré de flatteurs.

Néricault Destouches.

FABLE.

L'AMOUR ET L'HONNEUR.

DANS l'âge d'or, que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit ſans loix & ſans contrainte,
On croit qu'Amour eut un regne éclatant;
C'eſt une erreur. Il fut ſi peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte:
« J'ai des ſujets, mais ils ſont trop ſoumis,
» Dit-il: je regne, & je n'ai point de gloire;
» J'aimerois mieux dompter des ennemis;
» Je ne veux plus d'empire ſans victoire ».
A ce diſcours, Jupin rêve & produit
L'auſtere honneur, épouvantail des belles,
Rival d'Amour, & chef de ſes rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le conſidere en face,
De près, de loin, & puis faiſant un ſaut:
« Pere des dieux, dit-il, je te rends grace;
» Tu m'as fait là le monſtre qu'il me faut ».

ENVOI.

JEUNE beauté, vous que rien ne ſurmonte,
Je ne dis pas: « Vous aimerez un jour ».

n'eſt pas un conte
l'honneur de l'Amour.

RAMME.

ENTRE LE CLERC & ſon ami CORAS,
Tous deux auteurs rimant de compagnie,
N'a pas long-tems s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
CORAS lui dit : « La piece eſt de mon crû » ;
LE CLERC répond : « Elle eſt mienne & non vôtre ».
Mais auſſi-tôt que l'ouvrage eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

JEAN RACINE.

PORTRAIT;

A Madame la Princeſſe DE LIXIN, *aujourd'hui Maréchale* DE MIREPOIX.

LA beauté que je chante ignore ſes appas.
Mortels qui la voyez, dites-lui qu'elle eſt belle,
Naïve, ſimple, naturelle,
Et timide ſans embarras.
Elle eſt la jacinthe nouvelle,
Sa tête ne s'éleve pas
Sur les fleurs qui ſont autour d'elle,
Sans ſe montrer, ſans ſe cacher,
Elle ſe plaît dans la prairie;
Elle y pourroit finir ſa vie,
Si l'œil ne venoit l'y chercher.
MIREPOIX reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix:
Et ce ſont, entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire uſage.
Pour altérer la douceur de ſes traits,
Le fier dédain n'oſa jamais
Se faire voir ſur ſon viſage.

Son eſprit a cette chaleur
Du ſoleil qui commence à naître.
L'Hymen peut parler de ſon cœur;
L'Amour pourroit me le faire connoître.

IMPROMPTU,

A Madame la Marquiſe de POMPADOUR, *qui deſſinoit une tête.*

POMPADOUR, ton crayon divin
Devoit deſſiner ton viſage;
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

M. DE VOLTAIRE.

CHANSON.

L'EXIL DE L'AMOUR.

AMOUR, après mainte victoire,
Croyant regner ſeul dans les cieux,
Alloit, bravant les autres dieux,
Vantant ſon triomphe & ſa gloire.

Eux, à la fin, qui ſe laſſerent
De voir l'inſolente façon
De cet orgueilleux enfançon,
Du ciel par dépit le chaſſerent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien réſolu de ſe venger.
Dans vos yeux il vint ſe loger,
Pour delà faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature
L'ont ſi doucement retenu,
Qu'il ne s'eſt depuis ſouvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

MONTESQUIEU.

MADRIGAL.

LES DEUX AMOURS.

CERTAIN enfant, qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connoît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux, précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi par la triſteſſe.
Dans le cœur des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, content dans ſes deſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs, & croît par les plaiſirs:
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant: mais ſes feux ſont plus doux;
C'eſt-là le dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

M. DE VOLTAIRE.

ÉLOGE
DE LA SANTÉ.

O Charmante ſanté,
Que ta préſence aimable
Eſt un bien déſirable !
Quelle félicité
De t'avoir pour partage,
En tout tems, à tout âge !
Eſt-il d'autre bonheur
Dans le cours de la vie,
Qui doive faire envie,
Et chatouiller un cœur ?
Le luxe, l'abondance,
Le ſavoir, l'éloquence,
Les amours, les grandeurs,
Et les faveurs des princes
Sont des préſents bien minces,
Un monceau de tréſors,
Une grande lignée,
Et la beauté du corps
D'une femme bien née,
Sont-ils des biens ſans toi ?
Quand ce ſeroit un roi,

Si la douleur l'accable,
Je le tiens miſérable.
Tous les bienfaits divers
Qu'accorde à la nature
L'auteur de l'univers;
La charmante verdure
Qui renaît tous les ans
Au retour du printemps,
Ce qu'il produit de rare
Pour récréer nos ſens,
Tout ce qui les répare
Quand ils ſont languiſſants,
Et ce que ſa largeſſe
Répand ſur nous ſans ceſſe,
Peut-il être compté
Comme un bien deſirable,
Sans ta préſence aimable,
O charmante ſanté?

DESHOULIÈRES.

Cette pièce, ne ſe trouve point dans le recueil de ſes poéſies.

ODE

ANACRÉONTIQUE.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

IRis, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle ſi tendrement;
Mon cœur eſt ſi foible & ſi tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un ſourire engageant & doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire;
J'ignorois qu'une autre que vous
Pût auſſi finement ſoutire.

Danaé s'offrit dans le bain.
Qu'on eſt aveugle quand on aime!

Aux lys répandus ſur ſon ſein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainſi, dans les plus doux plaiſirs,
Je cédois à vos ſeules armes;
Mon cœur n'éprouvoit de deſirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

M. LE C. DE B***.

MADRIGAL

A Madame la Ducheſſe DE ***.

J'Ai ſenti pour vous ſeule une flamme parfaite;
Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour.
Doris étoit ma derniere amourette,
Vous êtes mon premier amour.

LA MOTHE.

LE PRINTEMS.

Sur l'herbage tendre,
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs ;
Et l'aurore arroſe
De ſes tendres pleurs,
De la jeune roſe
Les vives couleurs.

Déjà Philomele
Ranime ſes chants,
Et l'onde ſe mêle
A ſes ſons touchants.
Sur un lit de mouſſe,
Les Amours, au frais,
Aiguiſent des traits
Qu'avec peine émouſſe
La froide raiſon,
Qui croit qu'elle regne,
Quand elle dédaigne
La belle ſaiſon.
Nos bereeaux ſe couvrent
Du ſouple jaſmin,

Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le myſtere,
Servant nos deſirs,
Nous mene à Cythere
Chercher les plaiſirs.

Oui, de la nature
La vive peinture
N'eſt pas ſans deſſein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de belles
Vont orner le ſein;
Le tendre ramage
Des jeunes oiſeaux,
Le doux bruit des eaux;
Tout offre l'image
D'un aimable dieu:
Tout lui rend hommage.

Dans un ſi beau lieu
Tout y peint ſon feu:
Hélas! quel dommage
Qu'il dure ſi peu!
Il pénetre l'ame,
Ce feu trop ſubtil....
Mais, pourquoi faut-il
Que de cette flamme

Qui peint le printemps,
Tout, en même temps,
Trace à notre vue
La légéreté,
Souvent imprévue
Chez la volupté.

L'onde fugitive,
A l'ame attentive,
Peint à petit bruit
L'ardeur paſſagere,
Dont l'éclat ſéduit
Plus d'une bergere
Que l'Amour conduit.

L'haleine légere
Du zéphyr badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore;
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole eclat;
De l'oiſeau volage
Les accords légers
Peignent du bel âge
Les feux paſſagers.

Tout ce qui reſpire,
Nous dit, en ce temps;

L'amoureux empire
Eſt un vrai printemps :
Il plaît, il enchante ;
On l'aime, on le chante ;
Soins trop ſuperflus !
Vaut-il ce qu'il coûte ?
A peine on le goûte,
Qu'il n'eſt déjà plus.

M. BERNARD.

ÉPIGRAMME.

TRISTE avorton du Parnaſſe moderne,
Dont le bourbier eſt l'unique élément,
Qui ſifflez tout, & que ſans ceſſe on berne,
Vous dites donc qu'à rimer aiſément,
Dans nos auteurs aucuns ne vous égalent ;
Qu'à votre eſprit les vers ne coûtent rien :
Petit Marmot, allez, on voit trop bien
Que vos écrits vous coûtent ce qu'ils valent.

LE RETOUR D'APOLLON.

A Monſieur le Cardinal DE BERNIS.

QUAND Appollon quitta les cieux,
Il apprit aux bergers à chanter ſur la lyre ;
Et les échos ſe pláiſoient à redire
De ſon luth enchanteur les ſons harmonieux.
Il trouva le bonheur dans ce déſert ſauvage.
Se plaire en tous les lieux eſt le ſecret du ſage.
Triomphant, il revint s'aſſeoir au rang des dieux ;
Là, faiſant plus d'heureux, il le fut davantage ;
Il verſa ſes bienfaits ſur cent peuples divers :
Il avoit fait le bonheur d'un village,
Mais il fit dans les cieux celui de l'univers.
On dit auſſi, ſi l'on en croit l'hiſtoire,
Qu'il fut ſenſible aux vœux des plus ſimples mortels,
Et qu'il n'oublia point, au faîte de la gloire,
Ceux qui, dans ſa retraite, encenſoient ſes autels.

O vous, en qui l'Europe admire
Le ſavoir & le rang, l'eſprit & la bonté,

Illuſtre CARDINAL, c'eſt à vous de me dire
Si c'eſt la fable, ou bien la vérité.

M. DE SAINT-MORE.

MADRIGAL.

DE votre eſprit la force eſt ſi puiſſante;
Que vous pourriez vous paſſer de beauté;
De vos attraits la grace eſt ſi piquante,
Que ſans eſprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime,
Ces dons charmants vous ſeront ſuperflus:
Un ſentiment eſt cent fois au-deſſus,
Et de l'eſprit, & de la beauté même.

M. DE VOLTAIRE.

VERS

Adreſſés à M. DE VOLTAIRE, *à l'occaſion de la réponſe qu'il a faite à S. M. l'Impératrice de toutes les Ruſſies, qui l'invitoit à aller la voir.*

HOMERE étoit aveugle, à ce que dit l'hiſtoire;
La Mothe eut avec lui cette conformité :
Ce fut la ſeule; &, pour ſa gloire,
Il ne fit pas trop mal de perdre la clarté.
Mais vous, à qui du ciel la ſageſſe infinie,
Outre mille dons précieux,
A donné des yeux d'aigle, emblême du génie,
Qui lut au cœur de l'homme & meſura les cieux :
Vous qui connûtes la lumiere,
Qu'avant vous avoit vu Newton;
Qui la fîtes briller ſur un autre horiſon,
Votre gloire eſt aſſez entiere :
Elle eſt à vous, & je conclus
Qu'il n'eſt point du tout néceſſaire
Que vous ayez avec Homere
Une reſſemblance de plus.

VERS

Mis au bas du portrait de LEIBNITS.

IL fut dans l'univers connu par ſes ouvrages,
Et dans ſon pays même il ſe fit reſpecter;
Il inſtruiſit les rois, il éclaira les ſages;
Plus ſage qu'eux, il ſut douter.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

QUAND Diogene, au milieu d'une rue,
Fut apperçu priant une ſtatue
De l'aſſiſter, il n'en fut pas confus:
» Connoiſſez mieux l'eſprit philoſophique «,
Dit lors le chef de la troupe cynique;
» Par là je veux m'endurcir au refus ».

VERS

A ELISABETH, *Impératrice de toutes les Ruſſies, écrits de la main de M.* DE VOLTAIRE, *à la tête d'un exemplaire de la Henriade, deſtiné pour elle.*

SÉMIRAMIS du nord, auguſte Impératrice,
Et digne fille de Ninus,
Le ciel me deſtinoit à peindre les vertus,
Et je dois rendre grace à ſa bonté propice :
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carriere immortelle ;
Au trône de Ruſſie il plaça mon modele ;
C'eſt là que j'éleve mes yeux.

Ces vers ne ſont point dans le recueil de ſes œuvres.

ÉPIGRAMME.

RIEZ, charmante jeuneſſe,
Des leçons que fait ſans ceſſe,
Contre les tendres deſirs,
La raiſon aux airs ſéveres :
Hé ! ſont-ce là ſes affaires ?
Se connoît-elle en plaiſirs ?

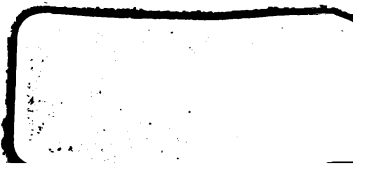
Madame DESHOULIERES.

MADRIGAL.

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

IL eſt un Dieu, maître de l'univers,
Dont tous les Dieux reconnoiſſent l'empire ;
C'eſt un enfant : mais, chargé de ſes fers,
Quand il lui plaît, le plus ſage ſoupire ;
Il change tout ; le prince qu'il inſpire
Devient berger, le berger devient roi :
Ce Dieu pourtant ne peut rien ſur Thémire,
Et ne pourroit, ſans elle, rien ſur moi.

FERRAND.

Fin du troiſieme Volume.

7172511